

M.-D. PHILIPPE o. p.
Professeur de Philosophie au Saulchoir et à Fribourg

Un seul Dieu tu adoreras

JE SAIS - JE CROIS



ENCYCLOPÉDIE DU CATHOLIQUE AU XXÈME SIÈCLE
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

UN SEUL DIEU TU ADORERAS

M.-D. PHILIPPE o. p.

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU SAULCHOIR ET A FRIBOURG

Si vous désirez être tenu au courant des ouvrages publiés par la Librairie Arthème Fayard, 18, rue du Saint-Gothard, faites-nous connaître votre nom et votre adresse. Vous recevrez régulièrement, sans frais ni engagement de votre part, un bulletin d'information qui vous donnera toutes les précisions désirables sur les nouveautés mises en vente chez votre librairie.

© Librairie Arthème Fayard, 1958.

INTRODUCTION

L'homme ne peut être parfaitement lui-même que dans la mesure où il reconnaît les droits souverains de son Dieu Créateur sur lui-même. Tant qu'il n'a pas découvert Dieu et ne reconnaît pas ses droits, pensant qu'il est son unique maître, il n'a pas découvert Celui qui est sa source et sa fin. Il demeure alors comme un errant vagabond qui ne sait où il va ni d'où il vient.

C'est pourquoi, dans sa pédagogie divine, Dieu attache une telle importance à la révélation de son mystère et à ce premier précepte de l'adoration, par où l'homme reconnaît sa dépendance totale à l'égard de son Dieu, par où l'homme entre en relation personnelle avec son Créateur et son Père, se présente à Lui, par où l'homme connaît pratiquement la grandeur et la majesté souveraine de son Dieu.

Dès que l'homme oublie l'exigence de ce premier précepte en se laissant séduire et accaparer par les biens sensibles, par les désirs de gloire, de puissance humaine, il se diminue lui-même, il perd sa vraie noblesse. Au lieu d'être celui qui s'ordonne vers Dieu pour Le connaître et L'aimer, acquérir par là des mœurs divines, il se replie sur lui-même en ne cherchant plus qu'à se connaître et à s'aimer. Il prétend que la vraie grandeur de l'homme n'est pas d'aller vers un Dieu lointain, « hypothétique », et peut-être même purement « imaginaire », mais de tendre la main à ses semblables en les aimant, en les aidant, en s'oubliant vraiment pour eux. Il prétend que la vraie religion n'est pas d'adorer un Dieu inconnu qu'on ignore, mais de se livrer à ses frères pour les sauver, d'unir les hommes entre eux. Il faut reconnaître que cette « substitution » : (mettre l'homme à la place de Dieu, faire de l'adoration de Dieu une entr'aide humaine amicale) peut être extrêmement tentante pour celui qui ne sait plus ce qu'est Dieu, qui ne l'a peut-être jamais su ou du moins qui n'en a gardé qu'un souvenir lointain, se concrétisant en quelques images très vagues : le Dieu terrible, le Dieu « gendarme », toujours prêt à

punir... Ne sommes-nous pas en réalité, avec cette « substitution », en présence d'une laïcisation démoniaque de ce qu'il y a de plus intime dans le mystère chrétien ? A la Croix, Marie, la Femme, la Mère des hommes, reçoit Jean à la place de Jésus. Ne doit-elle pas l'accueillir maternellement, l'aider, « habiter chez lui », comme si elle devait quitter sa pure adoration silencieuse ! Cette ultime alliance d'amour que le Père réalise à la Croix entre la Mère de son Fils et Jean, réalise de fait une telle unité dans l'exercice double de l'unique précepte : aimer Dieu, aimer le prochain, aimer Dieu dans son frère et aimer son frère pour Dieu, reconnaître Jésus en ses membres et les aimer de cet amour même qui est réservé à Jésus. En réalité, pour le croyant, ce n'est pas une substitution qui se fait à la Croix, ce n'est pas l'homme qui se met à la place de Dieu, mais Dieu qui élève l'homme jusqu'à Lui et qui nous le présente comme *sien* — « ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. »

Ce n'est pas l'acte d'adoration qui est aboli au profit d'une pure entraide humaine, mais c'est Dieu qui se sert de l'adoration la plus silencieuse, la plus cachée, la plus spirituelle, pour permettre aux hommes de s'aimer plus, pour les unir selon les liens d'amour les plus intimes, les plus doux, ceux qui unissent la mère à son fils, le fils à sa mère... Voilà cette entraide religieuse, aimante, qui doit se réaliser dans les membres du Christ, dans cette humanité nouvelle, rachetée par le sang de Jésus. Le démon ne peut supporter, dans sa jalousie orgueilleuse, une telle exaltation de l'homme. Aussi, par tous les moyens, cherche-t-il à défigurer cette alliance nouvelle de la Croix et à nous en présenter une caricature plus séduisante, qui mette la Croix loin de nous : Dieu est mort, les hommes ont tué Dieu, ils doivent maintenant prendre la place de Dieu, ils doivent secouer cet esclavage religieux, tyrannique, par où ils se reconnaissent créatures de Dieu. Ils doivent prendre conscience de leur souveraine autonomie, de leur totale liberté ; la véritable religion doit être philanthropique, c'est l'homme qui se sauve et qui sauve ses frères. Au lieu d'aspirer à un monde nouveau, séduit par cette « religion nouvelle », séduit par cette découverte de la grandeur nouvelle de l'homme, le chrétien doit comprendre avec une nouvelle profondeur l'exigence de ce geste d'adoration qu'il fait si souvent, mais si mal ! En face de cette fausse mystique du « sur-homme », qui l'exalte au-dessus de tous, le chrétien doit comprendre qu'il doit, plus que jamais, au nom de toute l'humanité, adorer son Dieu, Créateur et Père de toute vie.

Le chrétien doit être convaincu que c'est la réponse la plus effi-

cace, la seule totalement efficace, qu'il doit donner à ses frères qui ont rejeté Dieu, qui ne veulent plus entendre parler de Lui.

Dieu Lui-même nous le dit, nous l'enseigne avec une très grande force dans l'Ancien Testament, lorsque le peuple d'Israël en Egypte, sous le joug tyrannique du Pharaon — les Pharaons représentent bien la grandeur de la pure efficacité humaine — se laisse séduire par le bien-être, la richesse, l'abondance humaine et la gloire terrestre. Il oublie alors sa vocation divine. Dieu ne l'a-t-Il pas appelé, ne l'a-t-Il pas choisi pour qu'il soit « son peuple » ? Pour qu'il rende témoignage aux yeux de toutes les autres nations que Yahvé est l'unique Dieu ?

Dieu veut l'arracher à cette tyrannie, Il ne peut tolérer la misère et l'oubli de son peuple. Il se révèle alors à Moïse et lui communique sa volonté ! « J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui réside en Egypte. J'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants. Certes, je connais ses angoisses. Je suis résolu à le délivrer de la main des Egyptiens et à le faire monter de ce pays vers une contrée plantureuse et verte, vers une contrée où ruissent lait et miel... » (1)

C'est par l'adoration dans le désert que Yahvé veut rééduquer son peuple, veut le reprendre tout à Lui et lui apprendre sa vocation. Le contact prolongé avec la richesse et la puissance des Egyptiens avait détourné Israël de son Dieu. Malgré cela, Yahvé veille sur lui, et pour réveiller en lui ce qu'il y a de plus authentique et de plus vrai, Il veut le conduire au désert et là, par l'adoration, le mettre en face de son Dieu, lui apprendre à se présenter à Lui.

En effet, l'adoration est un acte volontaire par lequel la créature reconnaît librement et effectivement tous les droits de Dieu Créateur sur elle. Elle reconnaît que Dieu est à l'origine de tout ce qu'elle est, que tout ce qu'elle est dépend radicalement de Lui, vient de Lui, que toute sa vie de créature Lui est soumise, que Lui seul a un droit de vie et de mort, car Il est l'auteur de la vie.

Par l'adoration, la créature raisonnable disparaît en face de Dieu, elle reconnaît qu'elle n'est rien en face de la majesté souveraine du Créateur, elle sait qu'elle n'est pas digne de se tenir vivante en face de son Dieu. « Aucune créature ne peut voir Dieu, sans mourir », déclare l'Ecriture. C'est vraiment cela que réalise l'adoration : elle nous fait mourir à nous-mêmes pour proclamer que Dieu est premier — « Mes-

(1) Ex., 3, 7-8.

sire Dieu premier servi. » C'est pourquoi c'est par et dans l'adoration seulement que la créature raisonnable se présente vraiment à Dieu, reconnaissant qu'elle est incapable de Lui parler, de s'adresser à Lui, si Lui ne la relève, ne l'attire vers Lui.

L'adoration manifeste donc concrètement tout l'abîme qui existe entre Dieu et la créature. Elle est l'acte qui enseigne à l'homme de la manière la plus efficace, la plus forte, le mystère de la transcendance de Dieu, le mystère de sa majesté souveraine. Il faut que ce soit au plus intime de son cœur qui adore que l'homme découvre à la fois sa dépendance radicale, vitale, à l'égard de son Créateur et toute la grandeur miséricordieuse de Celui-ci, tout son amour actuel, car en adorant, il fait cette découverte d'une manière aimante. La découverte purement spéculative que le philosophe réalise de sa totale dépendance dans l'ordre de l'être, du primat du non-être en sa propre existence, risque toujours de l'angoisser par un manque de pureté de son esprit, par une soudaine intervention de l'imaginaire. Cette angoisse maintient alors au plus intime de son intelligence comme un nœud l'empêchant de s'exercer librement, de contempler Celui qui est source de lumière. Rapidement cette angoisse se traduit dans une attitude fondamentale d'opposition, de refus. La pauvre intelligence humaine n'a pas pu supporter l'air très pur des sommets ! Cette angoisse métaphysico-imaginaire n'est-elle pas souvent à l'origine de la virulence de certains athéismes ? (1)

Au contraire, dans l'acte d'adoration volontaire et libre, Dieu n'apparaît jamais comme le rival, ou le tyran qui écrase et maintient dans l'esclavage, mais comme le Père par excellence, le Créateur d'où provient toute lumière, tout amour, toute vie. Dans l'acte d'adoration, l'homme reconnaît la majesté souveraine de son Dieu-Créateur, il reconnaît cette présence aimante de son Père tout-puissant, sans Le voir, sans Le connaître parfaitement. Il a cependant la certitude de s'adresser à un être vivant qui le voit au plus intime de son cœur et qui n'est pas un étranger, un inconnu. Certes, l'on peut comparer l'acte d'adoration de l'homme qui se porte vers son Dieu sans Le voir, à ce geste du tout-petit qui, n'ayant pas encore découvert le visage de sa mère, ayant encore les yeux fermés, selon un instinct mer-

(1) N'oublions jamais que lorsqu'il s'agit de réalités qui nous dépassent — qui sont plus nobles que nous — nous ne pouvons jamais les connaître parfaitement telles qu'elles sont si nous ne les aimons pas. Seule une connaissance affective permet de nous connaturaliser à ces réalités, de nous « approcher » de celles-ci et de les connaître telles qu'elles sont. Autrement nous risquons toujours de les diminuer, les ramenant à notre taille. C'est pourquoi nous ne pouvons connaître parfaitement Dieu qu'en L'adorant.

veilleux se porte vers celle qui peut le garder, le nourrir, le réchauffer, le défendre... Il y a bien un instinct spirituel qui porte le cœur de l'homme et incline son intelligence vers Celui qui seul peut le garder, le défendre, mais cet instinct spirituel demande de s'épanouir dans une connaissance et dans une volonté libre, de plus en plus lucide.

Si l'adoration de Dieu n'est pas contemplation de Dieu, cependant il n'y a pas opposition entre les deux (1). Normalement l'adoration de Dieu doit s'épanouir dans une contemplation de Dieu, elle doit être comme la voie d'accès à la contemplation, à la connaissance intime de Dieu. Celui qui vraiment adore Dieu, doit chercher à Le connaître de plus en plus, le plus profondément qu'il peut. Et cette connaissance sera à l'origine d'une adoration plus parfaite, plus aimante, plus libre. C'est pourquoi l'adoration, dans la pédagogie de Dieu, joue un rôle fondamental, car elle éveille chez l'homme un sens très profond de la grandeur du Dieu-Créateur, de sa souveraine majesté et de son intimité. Le premier commandement n'est pas de connaître Dieu, mais de L'adorer.

Pour mieux comprendre l'importance et la grandeur de l'adoration, pour mieux saisir comment l'adoration doit nous conduire à cette connaissance intime du mystère de Dieu, considérons d'abord les grands gestes d'adoration qui nous sont communiqués dans l'Ancien Testament. Ces grands gestes se réalisent, de fait, dans des sacrifices, puisque le sacrifice dans toute sa pureté c'est vraiment l'adoration de l'homme total, âme et corps, roi de l'univers, reconnaissant officiellement les droits souverains de Dieu sur lui, tous ses biens, toute son activité, toutes ses relations.

Ces grands sacrifices d'adoration de l'Ancien Testament sont comme les lieux de rencontre privilégiés de l'homme avec Dieu. Ces divers sacrifices expriment chaque fois un aspect particulier de l'adoration et préfigurent le grand sacrifice du Christ crucifié. C'est vraiment le Christ crucifié qui seul nous révèle toutes les dimensions du mystère de l'adoration et nous révèle en même temps, d'une manière ultime, tout le mystère du Dieu-Amour.

Nous verrons donc, dans la première partie, les grands sacrifices d'adoration de l'Ancien Testament, préfigurations de l'unique sacrifice

(1) L'adoration qui relève de la vertu de la religion est, d'une certaine manière, dans la ligne de la justice. La contemplation qui relève de la sagesse, du don de sagesse, est dans la ligne de la charité, amitié divine. Il serait extrêmement intéressant d'analyser et de préciser les liens qui existent entre la justice et l'amitié dans la vie humaine, pour éclairer analogiquement les rapports qui existent entre l'adoration et la contemplation. Pas d'amitié sans justice, pas de véritable contemplation sans adoration. L'amitié finalise la justice, la contemplation finalise l'adoration.

d'adoration ; dans une seconde partie, nous essayerons de pénétrer dans toutes les dimensions de ce sacrifice d'adoration aimante ; enfin, en une troisième partie, sous la lumière du Christ crucifié, nous tâcherons de voir comment cette adoration nous permet de mieux connaître le mystère de Dieu, en ses qualités et sa noblesse de Dieu. L'adoration de la Croix est la voie d'accès royale à la contemplation du mystère de Dieu.

PREMIÈRE PARTIE

LES GRANDS SACRIFICES D'ADORATION DE L'ANCIEN TESTAMENT PRÉFIGURATIONS DU SACRIFICE DE LA CROIX

SACRIFICES AVANT LA LOI

Sacrifice d'Abel

Le premier geste que l'Écriture nous révèle sur la postérité d'Adam et d'Eve, c'est un geste d'offrande :

« *Caïn offrit des produits de la terre en oblation à Yahvé, Abel offrit des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse.* » (1)

Voilà le geste le plus spontané des fils de l'homme : ils offrent à Yahvé en oblation les fruits de leur récolte et de leur travail, par là ils reconnaissent que Dieu est le Maître souverain de la fécondité de la terre et de la fécondité des animaux.

Ce geste si simple possède chez Abel une profondeur intérieure qui engage toute sa vie. Pour lui, cet acte d'oblation est bien la reconnaissance des droits absolus de son Dieu sur ses biens et sur lui-même. En offrant à Dieu les premiers-nés de son troupeau, Abel s'offre bien lui-même et n'a l'intention que de proclamer la gloire de son Dieu; cela seul importe à ses yeux. C'est pourquoi, en faisant cet acte d'offrande, il ne s'occupe que de Dieu, sans se préoccuper de la présence de son frère et de sa manière d'agir, sans s'inquiéter de regarder la manière dont il s'adresse à Dieu. Abel a un cœur pur : quand il offre à son Dieu les premiers-nés de son troupeau, ce geste extérieur correspond aux intentions profondes de son âme, car il reconnaît les droits souverains de Dieu sur la fécondité de la vie. En

(1) *Gn., 4, 3-4.*

immolant à Dieu les premiers-nés de son troupeau son âme s'offre à Dieu, elle se cache en la majesté de son Dieu et ne veut plus s'intéresser qu'à la grandeur souveraine de son Dieu. Ceci est dit d'une façon très voilée dans l'Écriture, avec une extrême simplicité, mais d'une manière suffisamment nette, dès qu'on compare les attitudes de Yahvé à l'égard d'Abel et à l'égard de Caïn : « Yahvé regarda Abel et son offrande, mais Il ne regarda pas Caïn ». Selon ce langage anthropomorphique de l'Écriture il est facile de comprendre qu'Abel regarde Yahvé à travers l'offrande qu'il Lui fait ; l'offrande est un moyen de se présenter à Dieu. Caïn, au contraire, ne fait que le geste extérieur de l'offrande, il ne « regarde » pas Yahvé, mais, jaloux de son frère, il l'épie, son cœur est détourné de Dieu et tout entier tourné vers son frère, non par sollicitude fraternelle, mais par envie et jalousie ; il ne peut pas supporter que son frère cadet soit si attentif à Dieu et si épris de Lui, cela l'irrite et l'attriste.

Malgré la correction de Yahvé, malgré sa conscience qui lui fait comprendre que cette tristesse est mauvaise — (il n'est pas bien de s'attrister du bonheur de son frère, il n'est pas bien de s'attrister de l'attention de Dieu à l'égard de ses « benjamins », il n'est pas bien de se mettre en colère contre son frère alors que celui-ci a bien agi, a fait ce qu'il devait faire dans la limpidité de son cœur) — Caïn se laisse emporter par sa colère et par sa jalousie. La présence de son frère lui devient de plus en plus insupportable. La seule solution qui puisse apaiser sa jalousie est de le supprimer, de le massacrer.

C'est la jalousie fraternelle et religieuse qui a suscité ce premier homicide, ce premier fraticide. Cette jalousie qui inclut le fraticide nous montre bien tout l'absolu de l'offrande d'Abel. Cette offrande engage toute sa vie. En proclamant que Dieu est le maître de la fécondité de son troupeau, il reconnaît que Dieu a tous les droits sur sa vie, qu'il Lui appartient. C'est pourquoi il Lui remet tout et s'abandonne à Lui dans une telle simplicité.

Ce geste d'adoration a quelque chose d'absolu, car il relie l'homme à Celui qui est son Créateur et en même temps il le sépare de tout ce qui n'est pas son Dieu.

En touchant à Abel qui adore son Dieu, Caïn attaque directement Dieu. Car celui qui adore Dieu est reclus en la majesté souveraine de son Dieu. Dieu est son refuge. Caïn, n'ayant pas su reconnaître intérieurement les droits absolus de Dieu sur lui en L'adorant vraiment, il est incapable de L'écouter quand Celui-ci veut le corriger, il sera contraint de reconnaître les droits de Dieu en les subissant. La colère de Yahvé pèse sur lui. Caïn, n'ayant pas su reconnaître en toute

vérité que la fécondité de la terre venait de Dieu, devra reconnaître la malédiction de la terre : « *Quand tu cultiveras la terre, elle ne donnera plus ses fruits ; tu seras errant et fugitif sur la terre.* » (1) En subissant cette peine il apprendra à reconnaître l'autorité absolue du Dieu-Créateur.

Cette première offrande d'adoration proclame Dieu Maître de la fécondité de la terre et des vivants.

En opposition à ce premier geste qui part du cœur de l'homme pour remonter vers Dieu, on nous montre la première caricature démoniaque de l'adoration. Extérieurement tout est parfait, mais les intentions du cœur ne correspondent pas aux gestes extérieurs d'offrande. Extérieurement il y a don, offrande, intérieurement il y a jalousie farouche, il y a désir de domination : on ne peut adorer Dieu si l'on n'aime pas son frère, Notre-Seigneur le proclame avec force. (2)

Sacrifice de Noé après le déluge

« Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea en son cœur. Et Yahvé dit : « Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés, mais Noé avait trouvé grâce aux yeux de Yahvé. » (3)

« Noé marchait avec Dieu... » (4)

On sait comment, par le déluge, Dieu réalisa son projet : « *effacer de la surface du sol les hommes* » et comment, par la construction d'une arche, Il protégea Noé.

Après le déluge Dieu ordonne à Noé de sortir de l'arche. Son premier geste fut de construire un autel à Yahvé :

« Noé construisit un autel à Yahvé, il prit de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs et offrit des holocaustes sur l'autel. Yahvé respira l'agréable odeur et il se dit en lui-même : je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance : plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme j'ai fait. Tant que durera la terre, semailles et moissons, froidures et chaleurs, été et hiver, jour et nuit ne cesseront plus. » (5)

Ce sacrifice d'action de grâces qui se fait immédiatement après le déluge, bien que déjà plus réfléchi que les deux premiers, déjà plus

(1) Gn., 4, 12.

(2) Mt., 5, 23-24.

(3) Gn., 5, 5-8.

(4) Gn., 5, 9.

(5) Gn., 8, 20.

cultuel, avec la construction de l'autel et le discernement des animaux purs, apparaît encore comme un geste très spontané de l'homme et du chef de la communauté humaine. C'est bien la première réponse que Noé donne à son Dieu Sauveur qui lui rend la terre après l'avoir purifiée. L'homme, après avoir échappé au péril de mort, remercie Dieu de son secours providentiel, de son aide fraternelle, tout en reconnaissant la justice de sa colère et de ses châtiments. Ce sacrifice de Noé n'est plus le simple geste d'offrande, d'adoration, de la créature qui reconnaît les droits souverains du Créateur, c'est un geste d'action de grâces et de réparation qui reconnaît que la conduite de Dieu est admirable, pleine de sagesse, de justice et de miséricorde.

Ce sacrifice de Noé, nouveau chef de la communauté humaine, a une dimension universelle. C'est tout l'univers vivant, c'est tout l'univers purifié par Dieu, qui est offert à Dieu et agréé par Dieu, nous le voyons bien par la réponse même de Dieu : « *Yahvé respira l'agréable odeur, et il se dit en lui-même : je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme...* »

La reconnaissance atteint toujours profondément le cœur de Dieu, à ce sacrifice de remerciement et d'action de grâces Dieu répond par une alliance, qui enveloppe tout l'univers physique. « *Tant que durera la terre, semailles et moissons, froidures et chaleurs... ne cesseront point.* » C'est une alliance de fécondité et de paix : Dieu bénit Noé et ses fils et Il leur dit :

« *Soyez féconds, multipliez et emplissez la terre. Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les animaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille, et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains. Tout ce qui se meut et possède la vie vous servira de nourriture, je vous donne tout cela au même titre que la verdure des plantes. Seulement vous ne mangerez pas la chair avec son âme, c'est-à-dire le sang, mais je demanderai compte du sang de chacun de vous. J'en demanderai compte à tous les animaux et à l'homme, aux hommes entre eux, je demanderai compte de l'âme de l'homme. Qui verse le sang de l'homme, par l'homme aura le sang versé. Car à l'image de Dieu l'homme a été fait...* » (1)

« *Voici que j'établis mon alliance avec vous... il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre... Voici le signe de l'alliance que je mets entre moi et vous et tous les êtres vivants qui sont avec vous, je mets mon arc dans la nuée.* » (2)

En donnant à l'homme un pouvoir plus grand, plus universel sur tous les êtres vivants, Dieu lui rappelle sa noblesse : il est « *image de Dieu* ». En lui promettant que Lui, Dieu, ne fera plus le déluge, Il

(1) *Gn.*, 9, 1-6.

(2) *Gn.*, 9, 9-13.

lui donne un signe de paix pour que l'homme n'oublie pas cette alliance pacifique que Dieu a réalisée avec l'humanité, avec l'univers. Cette alliance exige de l'homme une fidélité plus grande, car Dieu lui fait plus de confiance en lui laissant une plus grande responsabilité.

Par ce sacrifice d'action de grâces, par cette adoration de reconnaissance, Dieu associe plus profondément l'homme à son gouvernement, en lui laissant le soin de gouverner l'univers, tout en lui rappelant « que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance ». (1)

Sacrifice d'Isaac

Les sacrifices d'Abel et de Noé sont comme des faits réels, « archétypes », ayant en quelque sorte une portée très universelle, ce sont les gestes de l'homme religieux qu'ils nous expriment, de l'homme naturellement et surnaturellement ordonné à Dieu, mettant en Lui toute sa confiance. L'un, rejeté par son frère, trouve en Dieu son refuge ; l'autre, adorant Dieu, Le remerciant de sa protection, est appelé par Dieu à vivre en sa paix, en son alliance.

Avec Abraham, au contraire, on entre dans l'histoire du peuple d'Israël, tout commence par l'appel gratuit de Dieu, par cette vocation si impérative : « Quitte ton pays »... et si confiante, si pleine de promesse : « je ferai de toi un grand peuple... » C'est une merveilleuse annonce divine, à laquelle Abraham dit un « fiat » silencieux, exécutant l'ordre de Dieu.

Dieu, l'ayant choisi, se révèle à lui progressivement, Il se manifeste à lui, le bénit, fait alliance avec lui, Abraham répond en Lui bâtissant des autels, en Le reconnaissant comme son Dieu, ayant tous les droits sur lui.

Dans la perspective où nous nous plaçons, un fait domine toutes ces relations personnelles qui unissent Yahvé et celui qu'Il s'est choisi. C'est après la naissance, si attendue, si espérée, si merveilleuse d'Isaac, lorsqu'Abraham connaît une plénitude de joie et de gloire, que Dieu alors veut l'éprouver. « Dieu éprouve Abraham », dit le texte de l'Écriture. Il lui dit : « Abraham, Abraham ! ». Il répondit : « Me voici ». Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac, et va-t-en au pays de Moriyya, et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai. » Abraham se leva tôt. (2)

(1) Gn., 8, 21.

(2) Gn., 22, 1-3.

Cette fois c'est Dieu qui prend l'initiative, qui réclame ce sacrifice pour éprouver la fidélité de son serviteur, de son ami. C'est Dieu qui détermine Lui-même la matière de l'holocauste et le lieu. Après avoir comblé Abraham de bienfaits, après lui avoir donné ce « *fils de la promesse* », ce trésor plein de promesse, Dieu en réclame l'offrande totale. Et Dieu insiste avec une apparence de cruauté : « *prends ton fils, ton unique, celui que tu chéris, Isaac.* » Dieu demande à ce père d'immoler son fils de prédilection, de l'immoler en « holocauste » pour manifester son amour total, au-dessus de tout, pour Lui, Yahvé. Dieu demande de détruire en sa faveur ce que Lui a donné gratuitement, ce don tout à fait spécial de son amour. Il le réclame pour sonder le cœur d'Abraham, pour voir jusqu'où va sa fidélité.

Pour la raison humaine, il y a là une sorte de contradiction dans la conduite de Dieu, car ce n'est pas seulement donner et reprendre, mais c'est donner après avoir intensifié le désir, en promettant, en réalisant partiellement, en promettant encore, enfin en réalisant quasi miraculeusement ce don, c'est vraiment donner avec toute la magnificence d'un Dieu souverain, puis c'est réclamer des bénéficiaires mêmes de ce don, sa destruction totale, en proclamant par cette destruction les droits souverains du Donateur.

Quelques terribles que puissent être les exigences de Dieu, Abraham, en serviteur fidèle, obéit rapidement, « *il se leva tôt* ». Il se met en mesure d'exécuter entièrement l'ordre divin. Pas un instant dans sa foi il ne met en doute la parole de Dieu. Sans discuter, il accepte les conditions du sacrifice imposé. Il accepte d'adorer Dieu de la manière dont Dieu Lui-même le désire, en reconnaissant ses droits souverains et absolus. Le texte de l'Écriture est magnifique de sobriété : « Il fendit le bois de l'holocauste et se mit en route pour l'endroit que Dieu lui avait dit. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs :

« Demeurez ici avec l'âne, moi et l'enfant nous irons jusque là-bas, nous adorons et nous reviendrons vers vous. »

« Abraham prit le bois de l'holocauste et le chargea sur son fils Isaac, lui-même prit en main le feu et le couteau et ils allèrent tous deux ensemble. »

« Isaac s'adressa à son père Abraham et dit : « Mon père ! » Il répondit : « Oui, mon fils. » Eh bien ! reprit-il, voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? »

Abraham répondit : « C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils », et ils allèrent tous deux ensemble. » (1)

(2) Gn., 22, 1-3.

Remarquons bien ce silence du père, qui gravit la montagne du sacrifice. Abraham ne peut, en présence de son fils, que garder le silence, un silence lourd à porter et qui se fait de plus en plus lourd quand il approche du lieu et du moment où il devra être le bourreau de son propre fils.

Abraham garde jalousement l'ordre reçu de Dieu, comme un secret qui, tout à la fois, lui brise le cœur et lui donne la force de continuer, d'avancer. En portant ce secret divin dans sa foi, il devient comme divinement étranger à l'égard de son fils qu'il devra dans quelques instants immoler. Il ne sera capable de le faire que dans la mesure où il sera devenu uniquement et totalement « instrument » de Dieu, dans la mesure où cet ordre divin aura d'abord immolé son cœur de père, et aura fait de lui « un serviteur aveugle » pour tout ce qui ne regarde pas proprement l'exécution de l'ordre divin, c'est-à-dire aveugle envers ses propres sentiments de père et les conséquences terribles de son acte. Le seul fait de penser aux conséquences de cet acte dont il est l'auteur libre et qu'il vit minute après minute, aurait révolté son cœur de père et l'aurait empêché d'avancer, d'aller plus loin. Il faut que toutes ses énergies soient captées par cet ordre divin pour qu'il l'accepte sans aucune discussion dans une foi héroïque.

Isaac, l'enfant du rire, l'enfant de la promesse, l'enfant bien-aimé, est libre, il est joyeux près de son père, il peut continuer à l'appeler « père », comme si rien ne s'était passé. Il ignore tout. En enfant curieux et intelligent, il questionne son père et il pose immédiatement la terrible question, la seule qui se pose : « Père, où est l'agneau pour l'holocauste ? » Voilà bien la question unique, celle de tout l'Ancien Testament, à laquelle Jean-Baptiste répondra.

L'instrument qui exécute fidèlement et promptement l'ordre divin sait, lui, « où est l'agneau », il ne le sait que trop bien ! Mais le père dont le cœur blessé vient subitement d'être réveillé par cet appel si doux de son fils : « Mon père », ne peut rien dire, il ne sait plus rien, il ne comprend plus rien, il ne peut que s'abandonner complètement à la miséricorde de Dieu : « *C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils.* » Ce n'est pas lui qui a choisi, ce n'est pas lui qui a déterminé l'agneau pour l'holocauste, c'est Dieu Lui-même.

« Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'Ange de Yahvé l'appela du ciel et il dit : « Me voici ! » L'Ange dit :

N'étends pas la main contre l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. » (1)

Tout était prêt, jusque dans ses ultimes dispositions ; à cet instant seulement, où Abraham commence le geste pour immoler son fils, l'Ange de Yahvé intervient et l'appelle : « *N'étends pas la main contre l'enfant.* » Extérieurement le bélier prit la place de l'enfant et fut offert en holocauste.

Ce sacrifice montre bien que l'immolation extérieure du bélier est chose tout à fait secondaire, ce n'est pas cela que regarde Dieu en premier lieu, c'est l'intention profonde du cœur, c'est le sacrifice intérieur, l'adoration intime du cœur. Dans ce qui lui est tout à fait propre, ce sacrifice est celui d'Abraham et non celui d'Isaac. C'est une épreuve intérieure, épreuve de la fidélité d'Abraham, épreuve de la qualité de son amour pour son Dieu. Dieu pousse cette épreuve jusqu'à son extrême limite pour que se manifeste avec plus d'éclat le caractère vraiment héroïque de la fidélité du serviteur, de l'ami de Dieu, malgré toutes les contradictions apparentes de la conduite de Dieu à son égard.

Il est facile de saisir la dimension toute nouvelle de ce sacrifice, qui ne fait plus seulement appel à la vertu de religion acquise ou infuse, comme dans les deux premiers types d'offrande, ceux d'Abel et de Noé, mais réclame immédiatement et explicitement, la vertu d'obéissance s'exerçant sous la lumière de la foi vive et aimante. La vertu de religion, considérée en elle-même, consiste à rendre à Dieu ce qui Lui est dû. C'est pourquoi elle se situe dans la ligne de la vertu de justice, comme une partie annexe de celle-ci. C'est une certaine justice à l'égard de Dieu. Parmi les vertus morales acquises elle a une certaine prééminence, parce qu'elle est celle qui s'approche le plus de Dieu. Elle est immédiatement ordonnée à son culte, à son adoration, à sa louange. Par le fait même elle épanouit en l'homme d'une manière toute spéciale ce qui en lui est « image de Dieu », ce qui le relie à Dieu, le rend capable d'entrer en relation avec Lui. C'est vraiment la vertu propre de l'homme en tant que créature raisonnable, totalement soumise à son Créateur et Roi de l'univers.

Dans notre appétit naturel et foncier de Dieu elle met une certaine lucidité provenant de notre raison humaine, le rendant plus consciemment dépendant, plus foncièrement orienté vers Dieu en son mystère unique.

(1) *Gn.*, 22, 9-12.

La vertu de religion est comme une sorte de vertu éminente de politesse qui nous apprend à vivre en créatures bien élevées à l'égard de Dieu, à nous tenir correctement en sa présence cachée et en la présence de tout ce qui Lui appartient. Mais cette politesse est une politesse intérieure, intime, une politesse de l'âme, bien qu'elle se traduise dans certains gestes. C'est une politesse qui se traduit dans un dévouement total à Dieu, dans un effacement en la présence de Dieu.

Avec la grâce et la charité nous est donnée une vertu de religion infuse, s'exerçant dans la lumière de la foi et s'adressant en premier lieu à la majesté aimante du Père. L'exercice de cette vertu de religion infuse peut connaître un épanouissement ultime grâce au don de piété. Sous le souffle du don de piété l'adoration sera avant tout une adoration filiale, l'adoration du fils bien-aimé.

Abraham obéit à l'ordre de Dieu, et c'est proprement dans cet acte d'obéissance qu'il reconnaît les droits souverains de Dieu sur lui, qu'il adore cette volonté incompréhensible pour son intelligence humaine. Le sacrifice se réalise donc en premier lieu dans cet acte d'obéissance à la parole de Dieu.

Cet acte d'obéissance va porter sur la personne même qu'Abraham aime le plus sur terre. Ce ne sont ni les prémices de son troupeau, ni les animaux purs qu'Abraham reçoit l'ordre d'immoler pour proclamer la toute-puissance du Créateur, mais ce qui est sa raison d'être de patriarche, ce qu'il aime plus que lui-même, celui qui est toute son espérance et sa joie : son fils unique.

Par cet acte d'obéissance Dieu veut évidemment rappeler à Abraham que le Créateur a droit de vie et de mort sur tout ce qui est, sur tout ce qui vit. Il peut demander à un père de Lui sacrifier son enfant, sans que ce père, simple créature en face de Dieu, puisse revendiquer son droit qu'il tient de Dieu, il n'a qu'à se taire et à obéir. Mais Dieu n'agit jamais de cette manière, uniquement par son autorité souveraine, ce serait tyrannique, Dieu alors n'agirait plus en Dieu, Père de ses créatures. Si Dieu réclame d'Abraham cet acte d'obéissance, c'est pour « éprouver » la fidélité de son serviteur et de son ami, plus encore de son ami que de son serviteur (la fidélité du serviteur n'exige pas d'aller jusque-là, le serviteur est fidèle s'il accomplit parfaitement la tâche qui lui est demandée). L'ami est fidèle si son cœur se connaturalise de plus en plus au cœur de son ami, si son amour pour son ami est de plus en plus un amour de prédilection, un amour de choix. Si Dieu veut éprouver la fidélité de son ami, c'est pour lui révéler sa propre fidélité d'Ami. La fidélité de Dieu est telle

que, même si les circonstances extérieures semblent la contredire, ces contradictions ne sont qu'apparentes, au delà de ces apparences son amour est sans repentance. Il est toujours Celui qui a donné à Abraham son Isaac et, s'Il lui fait subir cette épreuve, c'est pour le lui donner plus pleinement.

C'est pourquoi l'acte d'obéissance exigé pour le sacrifice fait appel immédiatement à la foi, à l'espérance et à l'amour divin du patriarche. Un tel acte d'obéissance ne peut être exécuté qu'en vertu d'une foi très pure qui ne raisonne pas, qui ne met pas en doute la parole de Dieu, qui accepte d'adhérer à sa signification divine en dépassant leurs apparentes contradictions et absurdités. Abraham, le père des croyants, doit croire en la fidélité de Dieu, en la fidélité de sa promesse, sans vouloir la justifier à ses propres yeux.

Si Abraham n'avait pas ordonné immédiatement son obéissance à la lumière de la foi, s'il l'avait mesurée à sa propre expérience, à sa prudence acquise, il serait tombé dans une terrible angoisse qui l'aurait comme paralysé.

Pour exécuter l'ordre divin il fallait accepter d'agir divinement sans comprendre. Sa prudence de patriarche devait abdiquer ses droits les plus légitimes, les plus hautement humains en face des exigences de Dieu, saisissables pour la seule foi. Pour devenir le patriarche du peuple de Dieu, Abraham devait renoncer à utiliser sa propre expérience dans ce cas majeur, si capital pour lui, pour ne plus s'appuyer que sur la sagesse de Dieu. Pour entrer dans les voies de Dieu et coopérer à ses voies, il devait tout abandonner, tout offrir, tout immoler.

Par cet acte d'obéissance il était demandé au patriarche de détruire lui-même l'unique motif de son espérance, à la fois humaine et divine, celui qui était la première réalisation de la promesse divine et qui était son unique héritier. Son espérance, en cet acte d'obéissance, devait dépasser ce motif si légitime pour perdre tout support et ne plus s'appuyer que sur la toute-puissance miséricordieuse du Père. Abraham, en exécutant l'ordre de Dieu, durant ces trois jours de marche et d'ascension, dut espérer divinement contre toute espérance humaine : « *egredere de terra tua, et de cognatione tua et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi* » — Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père pour le pays que je te montrerai. » (1)

(1) *Gn.*, 12, 1.

Il faut sortir de tout ce qui nous est connaturel pour obéir à ce « *veni* » de Dieu, à cet appel impératif. Abraham, après l'avoir entendu dans la joie, l'entend dans la douleur, car il ne doit pas seulement quitter son fils, mais l'offrir en holocauste, il ne peut plus y avoir pour Abraham de « terre promise », puisque l'holocauste demande la destruction de celui qui est la vraie terre promise. Il faut donc espérer en l'unique miséricorde toute-puissante de Dieu.

Nous l'avons déjà noté, dans l'intention de Dieu, cette épreuve a pour but de purifier la fidélité du cœur de son ami. Dieu demande à Abraham, dans cet acte d'obéissance, de L'aimer plus que ses dons, de L'aimer au delà de ce don si merveilleux : Isaac. Cet acte d'obéissance traduit bien cette option d'amour, que Dieu seul peut demander. Choisir Dieu en immolant Isaac, en immolant ce que le cœur humain d'Abraham aime le plus, aime le mieux, c'est vraiment Le préférer à tout et à tous. C'est témoigner que Dieu seul est amour, que Dieu seul suffit.

Ce sacrifice, dans ce qu'il a d'essentiel, est donc une adoration, fruit des vertus théologiques de foi, d'espérance et d'amour. C'est pourquoi il est si intérieur, si intime. C'est dans le cœur d'Abraham, dans le cœur de ce patriarche qu'il se réalise en premier lieu. Au plus intime de son âme, il réalise une séparation nouvelle entre le divin et l'humain. Dieu réclame de lui une adhésion de foi si exigeante que prudence et raison humaines sont réduites au silence ; Dieu réclame un acte d'espérance si pauvre, que tout motif, tout support humain est laissé de côté ; Dieu réclame un acte d'amour si pur que tout amour humain, si légitime soit-il, est considéré comme rien.

Si extérieurement le sacrifice demandé ne s'achève pas, si, au dernier moment, il se trouve totalement modifié, intérieurement ce sacrifice est total et plénier, il a été vécu durant trois jours avec une intensité extraordinaire, la présence d'Isaac lui donnant une intensité plus forte encore.

A ce sacrifice intérieur de foi, d'espérance et d'amour, correspond une nouvelle alliance entre Dieu et Abraham. A ce serviteur, à cet ami si fidèle dans la générosité, Dieu répond par une nouvelle générosité d'amour.

A Abraham qui accepte de Lui offrir en holocauste le seul rejeton de sa race, Dieu répond par la promesse d'une fécondité merveilleuse, d'une postérité innombrable :

« Je jure par moi-même, parole de Yahvé : parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le

bord de la mer, et ta postérité conquerra la porte de ses ennemis. Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, en retour de ton obéissance. » (1)

Certes, Dieu avait déjà promis à Abraham une grande postérité :

« Je rendrai ta postérité comme la poussière de la terre, quand on pourra compter les grains de poussière de la terre, alors on comptera tes descendants. » (2)

« Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer... telle sera ta postérité. » (3)

Dieu avait déjà formé une alliance avec lui : « *Moi, voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de peuples.* » (4) Et il promet son alliance perpétuelle avec Isaac. (5) Dieu, après l'acte héroïque d'obéissance, engage sa fidélité : « *Je jure par moi-même...* » et Il met une surabondance à sa bénédiction, qui devient par là universelle (catholique) : « *Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre...* »

Ce sacrifice intérieur, réalisé dans l'obéissance, donne bien accès à une contemplation plus profonde du mystère de Dieu. Ce n'est plus seulement la toute-puissance de Créateur, de Père qui est atteinte et vécue dans cette adoration, c'est vraiment la fidélité de son amour, c'est Dieu qui se révèle comme l'Ami, au sens le plus fort. « *Tu es fidèle avec le fidèle.* » (6)

SACRIFICES SOUS LA LOI

La Pâque

L'histoire d'Isaac, de Jacob et de Joseph nous montre, certes, d'une manière étonnante comment Dieu conduit ses amis, ceux qu'Il s'est choisis, avec qui Il a fait alliance, mais du point de vue où nous nous plaçons dans cette étude, cette histoire n'ajoute rien au grand sacrifice que nous venons de voir, celui-ci domine vraiment toute la Genèse. (7)

(1) Gn., 22, 15-18.

(2) Gn., 13, 16.

(3) Gn., 15, 5.

(4) Gn., 17, 4 sq.

(5) Gn., 17, 19.

(6) Is., 22, 26.

(7) Il faudrait, si l'on voulait considérer les rencontres particulières de Dieu avec l'homme, mentionner d'une manière spéciale le *songe de Jacob* (Gn., 28, 10-19), c'est la révélation d'une présence de Dieu très spéciale, ainsi que la *lutte de Jacob* avec l'« Inconnu » qui ne dit

Yahvé avait dit à Abraham :

« Sache bien que tes descendants seront des étrangers dans un pays qui ne sera pas le leur. Ils y seront esclaves, on les opprimerà pendant quatre cents ans... » (1)

C'est Moïse que Yahvé choisit pour délivrer son peuple du joug des Egyptiens. Dès sa naissance une sollicitude spéciale de Dieu à son égard apparaît. (2) C'est à la montagne de Dieu, l'Horeb, que « l'ange de Yahvé se manifesta à lui sous la forme d'une flamme de feu jaillissant du milieu d'un buisson. » (3) Dieu l'appelle :

« Moïse, Moïse ! » « Me voici », répondit-il. Alors il dit : N'approche pas d'ici, ôte tes sandales de tes pieds car le lieu que tu foules est une terre sainte... c'est moi le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Moïse alors se voila la face dans la crainte que son regard ne se fixât sur Dieu. » (4)

Nous ne cherchons pas à analyser ici cette si merveilleuse rencontre de Dieu avec Moïse, où Dieu révèle à Moïse l'attention, la sollicitude aimante, miséricordieuse qui l'anime à l'égard de son peuple, où Dieu lui communique sa décision de le sauver de ce joug tyrannique, où Dieu enfin lui donne l'ordre d'aller auprès du Pharaon et d'être son envoyé pour faire sortir d'Égypte son peuple, où Moïse, devant cet ordre si inattendu, se replie sur lui-même, s'excuse, essayant d'échapper à cette mission qui le terrifie ; (ne s'est-il pas retiré au pays de Madiân pour fuir le Pharaon qui voulait le faire périr, et maintenant il faudrait aller se présenter à lui ? Moïse pense plus à lui, à son salut, qu'au salut de son peuple) — où Moïse, ayant accepté, demande à Celui qui s'est déclaré « le Dieu de ses pères » de ses nouvelles pour qu'il puisse se présenter au Pharaon avec une plus grande autorité, où Dieu, répondant à cette demande, se nomme : « Je suis celui qui suis. » Il est cependant absolument nécessaire de bien comprendre que cette révélation personnelle de Dieu à Moïse commande directement le sacrifice de la Pâque.

En effet, Moïse est envoyé par Yahvé avec cette mission très pré-

pas son nom (*Gn.*, 32, 23-33), révélation d'une présence de Dieu dans une lutte de rivalité, dans une sorte de combat d'amis ; il ne s'agit plus là d'acte d'adoration et d'acte de sacrifice, mais plutôt de « rencontres contemplatives ». Quant à l'histoire de Joseph elle nous montre plus la coopération amicale de Dieu avec celui qu'Il a choisi pour sauver son peuple de la famine, après avoir été le rejeté des siens, caché dans la citerne et vendu aux Egyptiens (*Gn.*, 37, 12-31).

(1) *Gn.*, 15, 13, *Ex.*, 12, 40 : « Le séjour des enfants d'Israël en Égypte avait duré quatre cent trente ans. »

(2) *Ex.*, 2, 1-10.

(3) *Ex.*, 3, 2.

(4) *Ex.*, 3, 4-6.

cise : obtenir du Pharaon que le peuple d'Israël puisse s'avancer « à trois jours de marche dans le désert pour y sacrifier à Yahvé, son Dieu. » (1) Et puisque le Pharaon n'acceptera pas d'obéir librement à Yahvé, Celui-ci l'y contraindra par « une main puissante », par « des prodiges de toutes sortes » qui auront pour but d'effrayer le Pharaon en lui manifestant que sa puissance n'est rien comparativement à celle de Yahvé. Le dernier de ces prodiges a un caractère spécial, il doit à la fois préparer religieusement le peuple d'Israël et châtier toutes les familles des Egyptiens. Il est le sacrifice de la Pâque pour Israël et la mort des premiers-nés des Egyptiens. C'est le passage de Dieu qui protège et sauve les siens, qui punit l'orgueil et la tyrannie du Pharaon.

Pour bien saisir la nature propre de ce sacrifice de la Pâque qui jouera un tel rôle dans toute la vie religieuse du peuple d'Israël et qui s'achèvera à la Croix, il faut toujours revenir à ce chapitre XII de l'Exode.

« Yahvé dit à Moïse et à Aaron au pays d'Egypte : ce mois viendra pour vous en tête des autres, vous en ferez le premier des mois de l'année. Adressez-vous à toute la communauté d'Israël en ces termes : le dix de ce mois, procurez-vous chacun une tête de petit bétail par maison. Si la famille est trop peu nombreuse pour consommer l'animal on s'associera avec son voisin, le plus proche de la maison, selon le nombre de personnes. Vous tiendrez compte de l'appétit de chacun pour déterminer le nombre de convives. La bête sera sans tare, mâle, âgée d'un an. Vous la choisirez parmi les moutons ou les chèvres. Vous la garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois ; alors l'assemblée entière de la communauté d'Israël l'égorgera entre les deux soirs. On prendra de son sang et on en mettra sur les deux montants et le linteau de la porte des maisons et on le mangera. Cette nuit-là on mangera la chair rôtie au feu ; on la mangera avec des azymes et des herbes amères ; n'en mangez rien cru ou bouilli, mangez-la seulement rôtie au feu, avec la tête, les pattes et les tripes. Vous n'en réserverez rien pour le lendemain. Ce qui en resterait au point du jour, vous le brûlerez au feu.

« Vous la mangerez ainsi : les reins ceints, sandales aux pieds, le bâton à la main.

« Vous la mangerez en toute hâte : c'est une pâque en l'honneur de Yahvé.

« Cette nuit-là je parcourrai le pays d'Egypte et je frapperai tous les premiers-nés dans le pays d'Egypte, ceux des hommes et ceux des bêtes, et à tous les dieux d'Egypte j'infligerai des châtiments, moi Yahvé !

« Le sang vous servira à désigner les maisons où vous vous tenez. A la vue de ce sang je passerai outre et vous échapperez au fléau destructeur lorsque je frapperai le pays d'Egypte.

« Ce jour-là vous en ferez mémoire et vous le solenniserez comme une fête en l'honneur de Yahvé. Pour toutes vos générations vous le décrèterez jour de fête, à jamais. » (2)

(1) Ex., 3, 18.

(2) Ex., 12, 1-14.

Tout ce que Yahvé a ordonné est exécuté sur l'ordre de Moïse. Ce repas familial est un repas religieux, c'est « *le sacrifice de la Pâque en l'honneur de Yahvé, qui a passé devant les maisons des fils d'Israël, en Egypte, lorsqu'il a frappé l'Egypte, tandis qu'il épargnait nos maisons* », annonce Moïse aux anciens. (1)

« Cette nuit — note l'Écriture en parlant de la réalisation de ce qui avait été annoncé — durant laquelle Yahvé avait veillé pour les faire sortir du pays d'Égypte, doit être une veille en l'honneur de Yahvé pour tous les enfants d'Israël, pour l'ensemble de leurs générations. » (2)

Sans nous arrêter à tous les détails du rite sacré de la Pâque, notons seulement que nous sommes en présence d'un sacrifice tout à fait nouveau, qui nous est présenté comme déterminé par Yahvé.

Par cette institution nouvelle Dieu veut reprendre son peuple en main, Il veut le regrouper et lui rendre le sens de sa vocation religieuse. Il veut le renouveler en lui accordant son autonomie et sa liberté, volonté de renouveau qui est nettement signifiée par le choix du temps où la Pâque doit être célébrée : « *ce mois viendra pour vous en tête des autres, vous en ferez le premier des mois de l'année.* » (3)

Ce sacrifice, cette offrande, se réalise dans un repas religieux communautaire exclusivement entre croyants, durant la nuit, en toute hâte.

La Pâque implique une victime : « *une tête de petit bétail, sans défaut, mâle, âgée d'un an* » (4) qui est égorgée et dont le sang servira en signe de protection et de salut à marquer les « *deux montants et le linteau de la porte* ». L'immolation de cette victime est faite à la fois en l'honneur de Yahvé, pour proclamer qu'Il est le seul vrai Dieu, le Dieu d'Israël, et pour préserver la famille d'Israël de l'immolation du premier-né.

La Pâque manifeste donc le discernement que Yahvé opère entre l'Égypte et Israël ; pour l'une le passage de Dieu est destructeur,

(1) *Ex.*, 12, 27 : *Victima transitus domini est*, dit la Vulgate. Moïse précise encore en s'adressant au peuple et en rappelant ce secours miraculeux de Yahvé : « Ce rite (la Pâque) te tiendra lieu de signe sur la main et de mémorial sur le front, afin que la loi de Yahvé soit toujours sur tes lèvres, car c'est Yahvé qui, par sa force, t'a fait sortir d'Égypte... » (*Ex.*, 13, 9). Cf. *Nb.*, 9, 1-14 où la Pâque est présentée comme « l'offrande de Yahvé ».

(2) *Ex.*, 12, 42, cf. 12, 43-46 où Yahvé donne à Moïse et à Aaron de nouvelles précisions au sujet de la célébration de la Pâque : « Aucun étranger n'y pourra prendre part... La Pâque sera consommée dans une seule et même maison, de laquelle tu ne feras sortir aucun morceau de viande... vous ne couperez aucun os de la victime. »

(3) *Ex.*, 12, 2 ; 12, 41 ; *Nb.*, 9, 1.

(4) *Ex.*, 12, 5 ; *Lv.*, 22, 19 sq. Ultérieurement la coutume qui prévalut fût de sacrifier un agneau.

engendrie la mort et l'épouvante ; pour l'autre ce même passage est libérateur et donne le salut.

La Pâque implique une adoration communautaire, on reconnaît, en célébrant ce rite, que Yahvé est le Dieu Sauveur de son peuple, que c'est Lui qui peut seul délivrer son peuple du joug du Pharaon.

Cette adoration regarde à la fois la miséricorde salvatrice de Dieu et sa justice vengeresse. C'est bien sous l'influence de la charité et du don de piété que l'adoration peut atteindre la miséricorde salvatrice de Dieu, de ce Dieu Père qui, plein de compassion pour ses enfants, ne voulant plus les voir souffrir sous une domination étrangère, les prend directement sous sa protection. Une telle adoration s'exerce alors dans une divine familiarité, respectant dans cette familiarité même la majesté souveraine de Celui qui se nomme : « *Je suis Celui qui suis* » et qui exerce son droit souverain sur la vie et la mort à l'égard de tout le peuple d'Égypte, qui a tyrannisé ceux qu'Il aimait. C'est pourquoi il est tout à fait normal qu'une telle adoration se réalise dans un repas de famille où tous les membres participent à cette même miséricorde paternelle, qu'elle se réalise la nuit, dans une très grande intimité, tout en maintenant une très grande solennité.

C'est pourquoi également la Loi, étant établie avec ses multiples liturgies à l'égard des divers sacrifices, la Pâque demeure cependant toujours comme le sacrifice par excellence du peuple d'Israël, de ce peuple religieux, consacré à son Dieu. C'est pourquoi enfin, le Temple, la « maison de Dieu », étant construit, le sacrifice par excellence de la loi mosaïque ne se fera pas dans le parvis du Temple et ne sera pas réservé aux Lévites comme les autres sacrifices, mais il continue de se faire à la maison familiale, accompli par le père de famille. Ce sacrifice, par là même, semble échapper au juridisme de la Loi, envahissant si fortement toute la liturgie du Temple. Ce sacrifice demeure comme ce qu'il y a de plus spirituel, comme l'âme religieuse de tout le peuple d'Israël. On comprend pourquoi Dieu a commencé de rééduquer son peuple par ce sacrifice. Ce sacrifice proclame sa miséricorde toute-puissante, avons-nous dit, il implique une adoration filiale, une adoration aimante de fils s'abandonnant à la miséricorde du Père. Pour reprendre quelqu'un en main, le rééduquer, l'enseigner de nouveau, il faut conquérir sa confiance et une confiance totale. Mais c'est si difficile de faire revivre la confiance dans un cœur qui a été brimé de génération en génération durant quatre siècles ! C'est pourquoi, dans sa sagesse, Dieu s'est servi d'un moyen si profondément humain, si radicalement humain — le repas de famille. Il a montré d'une manière visible que toute sa puissance était au service de sa miséri-

corde pour son peuple, pour que celui-ci comprenne que ce repas de famille pouvait, par la volonté de Dieu, devenir un repas religieux, un sacrifice qui proclame la majesté miséricordieuse de leur Dieu et leur permette de communier à sa miséricorde salvatrice.

C'est dans cette adoration filiale, dans cette communion intime à la miséricorde de Yahvé qu'Israël retrouve sa confiance en son Dieu, qu'Israël retrouve sa liberté. (1)

Il va pouvoir dès lors servir son Dieu dans le désert et devenir par là un peuple religieux, un peuple qui appartienne exclusivement à Yahvé, qui lui soit réservé. C'est dans cette unique perspective qu'il faut comprendre les tables de la Loi, les commandements de Dieu donnés sur le Mont Sinäi. (2)

Il s'agit d'une législation religieuse et paternelle :

« Alors Dieu prononça toutes ces paroles : C'est moi, Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux là-haut, ou sur la terre d'ici-bas ou dans les eaux au-dessous de la terre.

« Tu ne te prosterner pas devant ces images, ni ne les serviras, car moi Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui punit la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants... Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier. » (3)

Ces préceptes sont pour éduquer un peuple religieux qui reconnaît qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, digne d'être adoré, un Dieu jaloux qui aime « jalousement » son peuple. La Loi manifeste cette « jalousie » de Dieu sur son peuple. Evidemment, cette jalousie divine ne doit pas s'entendre comme notre jalousie à nous, conséquence d'un amour encore trop égoïste. La jalousie de Dieu exprime la surabondance de son amour pour son peuple, l'intensité de sa miséricorde. Il est un Dieu qui aime, à la différence des idoles et des faux dieux.

Le sacrifice de la Pâque doit donc se comprendre d'une part comme le moyen divin qui permet la réalisation de la volonté miséricordieuse de Dieu à l'égard de son peuple, volonté révélée à Moïse sur l'Horeb, et d'autre part comme le fondement de la Loi donnée au Mont Sinäi. Il est le sacrifice familial qui est au centre de ces deux grandes révélations du mystère de Dieu et les unit. Ce sacrifice se réalise la nuit dans l'intimité et l'exclusivité de la communauté fami-

(1) La Pâque est liée au sabbat, elle exprime une idée de libération, tout sabbat doit libérer le peuple de Dieu des œuvres serviles et spécialement la Pâque. L'année sabbatique est également une année de repos et de liberté. Durant cette année il faut faire une confiance spéciale à Dieu, puisque ce repos est pour la gloire de Dieu (*Lv.*, 25, 10).

(2) *Ex.*, 31, 18.

(3) *Ex.*, 20, 1-8.

liale, tandis que ces deux révélations ont lieu sur des sommets, dans l'éclat de la « *flamme de feu* », du buisson ardent, sur « *cette montagne toute fumante parce que Yahvé y était descendu sous forme de feu.* » (1)

La révélation de la miséricorde paternelle de Dieu à l'égard de son peuple, la révélation de son nom caché : « Je suis », réclame du peuple d'Israël une nouvelle adoration, lui permettant de recevoir cette miséricorde, d'y participer en y coopérant. Adoration aimante, confiante, filiale qui appelle la réponse de Dieu, la nouvelle alliance du Mont Sinaï :

« Si vous vous conduisez selon ma Loi, si vous gardez mes commandements et les mettez en pratique, je vous donnerai en leur saison les pluies qu'il vous faut, la terre donnera ses produits et l'arbre de campagne ses fruits, vous battrez jusqu'aux vendanges et vous vendangerez jusqu'aux semailles. Vous mangerez votre pain à satiété et vous habiterez dans votre pays en sécurité. »

« Je mettrai la paix dans le pays et vous dormirez sans que nul ne vous effraie. L'épée ne traversera pas votre pays. Vous poursuivrez vos ennemis qui succomberont devant votre épée... » (2)

« J'établirai ma demeure au milieu de vous et je ne vous rejetterai pas. Je vivrai au milieu de vous et je serai pour vous un Dieu et vous serez pour moi un peuple. C'est moi Yahvé votre Dieu qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte pour que vous n'en fussiez plus les serviteurs ; j'ai brisé les barres de votre joug et je vous ai fait marcher la tête haute. » (3)

Par la Loi et par cette alliance, Dieu révèle à Moïse et à son peuple ses droits sacrés. Il leur révèle sa jalousie et sa sagesse de législateur.

Sacrifice d'Elie

Par la Loi la liturgie des divers sacrifices se précise, s'amplifie ; c'est celle des *holocaustes*, *sacrifice par le feu* (4), où tout est brûlé pour proclamer les droits souverains de Dieu, le sacrifice d'adoration par excellence ; celle de l'oblation des prémices (5), pour manifester les droits de Dieu sur toute fécondité ; celle des sacrifices pacifiques (6)

(1) *Ex.*, 19, 18-19 ; 24, 16 : « Cette gloire de Yahvé revêtait aux yeux des enfants d'Israël, l'aspect d'une flamme dévorante couronnant la montagne. »

(2) *Lv.*, 26, 3-7.

(3) *Lv.*, 26, 11-13. Il y a la contre-partie de cette alliance : « si vous ne mettez pas en pratique tous mes commandements... je ferai venir contre vous l'épée vengeresse de mon alliance » (26, 15-25).

(4) *Lv.*, 1, 1-17 ; *Ex.*, 29, 38, 46.

(5) *Lv.*, 2, 1-16.

(6) *Lv.*, 3, 1-17.

qui manifestent que Dieu seul donne la paix, car Il est au-delà des luttes ; celle des sacrifices pour le péché (1) qui réclament la miséricorde du pardon ; celle des sacrifices d'expiation (2) qui vont réparer. Mais la célébration de la Pâque (la fête des azymes) demeure toujours le centre même de toute cette loi — le sabbat par excellence avec ses sept jours de repos : « Pendant sept jours vous ne ferez aucune œuvre servile. » (3)

Ces lois positives qui déterminent en détail toute la grande liturgie du peuple d'Israël, codifient et explicitent en réalité des richesses déjà existantes. Aussi, du point de vue où nous nous plaçons ici, il est inutile de nous arrêter à ces diverses liturgies. Elles ne nous intéressent que dans la mesure où elles nous manifestent les fins particulières des différents sacrifices : adorer la majesté souveraine de Dieu, implorer son intervention, reconnaître ses droits absolus, Le remercier de ses bienfaits, réparer dans la mesure où nous en sommes capables. Tous ces actes religieux communautaires, relevant de la vertu de religion, réclament une activité intérieure, une intention morale d'adoration, de prière, de louange, de contrition. Autrement ces liturgies seraient vides de sens et deviendraient même mensongères.

On tomberait alors dans le juridisme religieux qui est une des choses les plus terribles et les plus odieuses puisqu'on néglige en faveur du fait extérieur ce qu'il y a de plus intime, de plus secret dans le cœur de l'homme : son intimité avec son Dieu.

On pense adorer Dieu parce qu'on accomplit un rite sacré de sacrifice, d'holocauste, parce qu'on accomplit matériellement la Loi. On sait combien Israël, et l'humanité en général, a souvent glissé dans ce défaut odieux. La pratique matérielle et rigoureuse de la Loi en tue alors l'esprit !

On prétend avoir une conscience satisfaite parce qu'on offre les sacrifices demandés par la Loi, c'est la même attitude que l'on retrouve chez le chrétien d'aujourd'hui qui a la conscience tranquille parce qu'il a été à la messe le dimanche, même si durant toute la messe il n'a fait aucun acte intérieur d'adoration, d'amour. Peu importe l'attitude intérieure semble-t-il, le tout est de satisfaire matériellement au précepte. Ce serait une terrible hypocrisie si cela était vraiment et consciemment voulu ! C'est contre ce défaut que les prophètes ont réagi avec violence, car une telle attitude, non seulement

(1) *Lv.*, 4, 5-13.

(2) *Lv.*, 4, 14-20.

(3) *Lv.*, 13, 5.

matérialise l'adoration et la défigure totalement en lui enlevant toute sa grandeur, mais plus profondément encore fausse dans l'esprit humain toute connaissance véritable de Dieu, ne Le considérant plus que comme une sorte de contrôleur qui pointe les présences ou les absences matérielles, ne se souciant de rien d'autre. On reconnaît alors que Dieu est Celui qui « sonde le cœur et les reins », on oublie qu'Il est un Dieu fidèle et miséricordieux réclamant en premier lieu un cœur aimant. La Loi n'est qu'un moyen pour former le peuple de Dieu, en faire un peuple religieux. En face de cette matérialisation juridique de l'adoration, de cette reconnaissance grossière du mystère de Dieu, les prophètes n'ont cessé de rappeler que Yahvé demandait avant tout un « cœur contrit », un cœur aimant, une adoration intérieure, s'adressant à Dieu-Esprit.

« Que m'importent vos innombrables sacrifices, dit Yahvé, je suis rassasié des holocaustes des béliers et de la graisse des veaux. Le sang des taureaux et des boucs me répugne. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui donc vous a invité à fouler mes parvis ?

« Cessez de m'apporter des offrandes inutiles : leur fumée m'est en horreur. Nouvelles lunes, sabbats, assemblées... je ne supporte plus fêtes et solennités. Vos nouvelles lunes et vos pèlerinages, je les hais de toute mon âme. Ils me sont à charge et je suis las de les supporter !... Vous avez beau multiplier les prières, moi je n'écoute pas. Vos mains sont pleines de sang, lavez-vous, purifiez-vous... (1)

« Vos oblations je n'en veux pas, vos sacrifices de bêtes grasses je ne les regarde pas. Eloigne de moi le bruit des cantiques, que je n'entende pas le son de tes harpes ! Mais que le droit coule comme l'eau, et la justice, comme un torrent qui ne tarit pas.

« Des sacrifices et des oblations vous m'en avez offert au désert... » (2)

« Ils aiment les sacrifices ; qu'ils sacrifient !

« Ils aiment la viande : qu'ils en mangent ! Yahvé n'en veut pas ! (3). Car c'est l'amour que je veux, non les sacrifices, la connaissance de Dieu, non les holocaustes. » (4)

Souvent les prophètes semblent exprimer un regret pour le temps de la marche à travers le désert. Israël adorait Dieu avec un cœur plus pur, plus sincère. (5)

Si les prophètes luttent contre ce formalisme juridique d'une Loi comprise matériellement, en rappelant la primauté de l'intention morale, de la pureté du cœur et de la connaissance, il ne faudrait pas croire pour autant qu'ils s'opposent à la Loi, en négligeant et en vou-

(1) *Is.*, 1, 11-16.

(2) *Am.*, 5, 23-25 ; 4, 4-5.

(3) *Os.*, 8, 13.

(4) *Os.*, 6, 6 ; cf. 2, 21-22.

(5) Cf. *Os.*, 2, 16-17 ; 9, 10 ; *Is.*, 2 2-3 ; 7-22 ; *Am.*, 5, 25-26.

lant supprimer les sacrifices qui donnent un témoignage officiel, communautaire, de l'attachement fidèle d'Israël à son Dieu Yahvé. L'adoration à Dieu doit d'abord jaillir du cœur du fidèle, de ce qu'il y a de plus intime et de plus spirituel en lui, elle exige une connaissance de plus en plus pure du mystère de Dieu. Mais pour être totale, complète, elle doit s'emparer de toute sa vie sensible et physique, elle doit s'extérioriser, se manifester. Ceci est d'autant plus nécessaire que le peuple d'Israël vit au milieu de peuples qui adorent des faux dieux et des idoles. Israël est toujours tenté de les imiter et de faire un certain syncrétisme. C'est pourquoi Dieu avait prescrit : « *Ne pactise pas avec les habitants du pays de peur que lorsqu'ils se prostituent à leur Dieu et lui offrent des sacrifices, ils ne t'invitent et que tu n'acceptes de manger de la victime sacrifiée.* » (1)

Moïse et les prophètes lutteront avec acharnement contre ces tentations, contre ces contaminations, que la Loi condamne si nettement : « *Vous ne ferez pas, à côté de moi, des dieux d'argent et des dieux d'or, vous n'en ferez pas à votre usage.* » (2) « *Qui sacrifie à d'autres dieux sera voué à l'anathème.* » (3)

N'oublions pas que le premier geste de Moïse redescendant du Mont Sinaï, dès qu'il eut aperçu le veau d'or, l'idole fabriquée par le peuple d'Israël « *prévaricateur* », « *ce peuple à la nuque raide* » (4), est de briser au bas de la montagne les tables de la Loi qu'il portait et qu'il venait de recevoir de Yahvé — ces tables de pierre sur lesquelles le doigt de Dieu avait inscrit les dix préceptes. Ce peuple idolâtre n'était plus digne de les recevoir puisqu'il avait déjà enfreint le premier commandement dont tous les autres dépendent. (5) Dans sa sainte colère Moïse « *se saisit du veau, le brûla, le moulut en une poudre fine dont il saupoudra la surface de l'eau qu'il fit boire aux enfants d'Israël.* » (6)

Les prophètes ne cesseront de proclamer que Yahvé est l'unique vrai Dieu et que les autres dieux ne sont rien, que les idoles n'ont aucun pouvoir et que la vocation du peuple choisi est d'être le témoin fidèle de Yahvé.

(1) Ex., 34, 15-16.

(2) Ex., 20, 33.

(3) Ex., 23, 19 : « Tu ne te prosterner pas devant un autre dieu, car Yahvé s'appelle jaloux ; il est un dieu jaloux.

(4) Ex., 32, 9 ; 35, 5 ; 34, 9.

(5) Ex., 31, 18 ; 32, 15-16 ; 34, 1.

(6) Ex., 32, 20.

Pour ne citer que deux textes en voici d'abord le prophète Osée :

« Quand Ephraïm parlait, c'était la terreur, il était grand en Israël, mais il se rendit coupable avec Baal et périt. Et maintenant ils pêchent encore, de leur argent ils se font des statues de fonte, des idoles de leur invention ; travail d'artisan que tout cela ! Et l'on dit : « Sacrifiez-leur ! » Des hommes envoient des baisers à des veaux ! Aussi seront-ils comme la nuée du matin, comme la rosée qui tôt se dissipe, comme le fétu emporté loin de l'aire, comme la fumée qui s'échappe de la fenêtre... » (1)

« Pourtant je suis Yahvé, ton Dieu, depuis le pays d'Égypte, tu ne connais pas d'autre Dieu que moi, et en dehors de moi il n'est point de sauveur. » (2)

Et Isaïe :

« C'est vous qui êtes mes témoins, oracle de Yahvé, et mes serviteurs que j'ai élus, pour qu'on me connaisse et qu'on me croie sur parole et que l'on comprenne que c'est moi. Avant moi aucun Dieu ne fut formé et il n'y en aura pas après moi. Moi, moi, je suis Yahvé, il n'y a pas d'autre sauveur que moi... Moi je suis Dieu, depuis l'éternité je le suis. Personne ne délivre de ma main : j'agis, et sans appel ! » (3)

C'est dans ce climat de lutte, pour maintenir dans toute sa pureté l'adoration de Yahvé, le seul vrai Dieu, qu'il faut comprendre le sacrifice unique du Prophète Elie, sous le règne d'Achab, et essayer de comprendre ce qu'il nous enseigne de nouveau. (4)

A la demande d'Elie, Achab convie au Mont Carmel « tout Israël » et les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes d'Astarti qui mangent à la table de Jézabel. Elie s'approche alors de tout le peuple et dit : « Jusqu'à quand clocherez-vous des deux jarrets ? Si Yahvé est Dieu, suivez-le, si c'est Baal suivez-le. »

Devant cette alternative, exigeant un choix net, le peuple ne lui répondit rien. Elie poursuit :

« Moi, je reste seul comme prophète de Yahvé, et les prophètes de Baal sont quatre cent cinquante. Donnez-nous deux jeunes taureaux ; qu'ils en choisissent un pour eux, qu'ils le dépècent et le placent sur le bois, mais qu'ils n'y mettent pas le feu. Moi, je préparerai l'autre taureau et je n'y mettrai pas le feu. Vous invoquerez

(1) Os., 13, 1-3, cf., 12, 12-15 ; cf., Jr., 12, 27-28 ; 1 R., 19, 18 ; Jr., 31, 27 ; So., 2, 2 ; Is., 17, 13 ; 41, 16.

(2) Os., 13, 4 ; 12, 10.

(3) Is., 43, 10-12 ; 44, 6 : « Je suis le premier et le dernier ; moi excepté il n'y aura pas de dieux. Qui est semblable à moi !... Vous êtes mes témoins, y a-t-il d'autres dieux que moi ? Il n'y a pas de Rocher, je n'en connais pas ! » (cf. 48, 12 ; 45, 21).

(4) 1 R., 18, 18-19.

le nom de votre dieu, et moi j'invoquerai le nom de Yahvé : le dieu qui répondra par le feu, c'est lui qui est Dieu. » (1)

L'intention d'Elie est claire. Il fait appel à la toute-puissance de Dieu pour que Celui-ci exprime par un miracle qu'Il est le seul vrai Dieu. La situation est si tragique, humainement sans espoir, qu'Elie n'hésite pas à faire appel à ce moyen extraordinaire qui met Dieu directement en cause.

Tout le peuple approuve ce que le prophète a proposé. Les prophètes de Baal à qui Elie laisse la préséance, ne sont-ils pas les invités les plus nombreux ? Après avoir choisi un taureau et l'avoir préparé, ils invoquèrent le nom de Baal

« depuis le matin jusqu'à midi en suppliant : « O Baal, réponds-nous ! » Mais il n'y eut ni voix, ni réponse. Ils dansaient en pliant le genou devant l'autel qu'ils avaient fait. A midi Elie se moque d'eux et dit : « Criez plus fort, car c'est un dieu : il a des soucis ou des affaires ou bien il est en voyage : peut-être il dort et il se réveillera ! » Ils crièrent plus fort et ils se tailladèrent, selon leur coutume, avec des épées et des lances, jusqu'à l'effusion de sang. »

« Quand midi fut passé, ils se prirent à vaticiner jusqu'à l'heure de la présentation de l'offrande, mais il n'y eut aucune voix, ni réponse, ni signe d'attention. »

« Alors Elie dit à tout le peuple : « Approchez-vous de moi ». Et tout le peuple s'approcha de lui. Il répara l'autel de Yahvé qui avait été démoli. Il prit douze pierres selon le nombre des tribus des fils de Jacob à qui Dieu s'était adressé en disant : « Ton nom sera Israël »... Il fit un canal d'une contenance de deux boisseaux de semences autour de l'autel.

« Il disposa le bois, dépeça le taureau et le plaça sur le bois. Puis il dit : « Emplissez quatre jarres d'eau et versez-les sur l'holocauste et sur le bois ». Ils firent ainsi et il dit : « Doublez », et ils doublèrent, « triplez », et ils triplèrent. L'eau se répandit autour de l'autel et même le canal fut rempli d'eau.

« A l'heure où l'on présente l'offrande, Elie le prophète s'approcha et dit : *Yahvé, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'on sache aujourd'hui que tu es Dieu en Israël, que je suis ton serviteur et que c'est par ton ordre que j'ai accompli toutes ces choses. Réponds-moi Yahvé, réponds-moi, pour que tout le peuple sache que c'est toi, Yahvé, qui es Dieu et qui convertis leurs cœurs.* »

« Et le feu de Yahvé tomba et dévora l'holocauste et le bois et il absorba l'eau qui était dans le canal.

« Tout le peuple fut saisi de crainte ; les gens tombèrent la face contre terre et dirent : c'est Yahvé qui est Dieu. » (2)

Au milieu des sacrifices codifiés par la Loi, ce sacrifice d'Elie, faisant appel à la toute-puissance de Dieu pour exister et se réaliser, apparaît comme unique, avec une dimension très spéciale. C'est un sacrifice apologétique au sens très fort du mot, d'une apologétique

(1) I R 18, 22-24.

(2) I R 18, 26-39.

divine, Dieu intervenant miraculeusement pour réveiller une foi vacillante, une foi endormie.

Ce feu miraculeux qui descend du ciel à la prière d'Elie manifeste non seulement la présence efficace de Dieu, sa sollicitude paternelle, sa transcendance absolue de vrai Dieu, seul digne d'adoration et de sacrifice, mais encore la surabondance de son amour, de sa présence dévorante, puisqu'Il se manifeste sous la forme d'un feu dévorant qui ne consume pas uniquement la victime soigneusement préparée sur le bois, mais qui s'empare de tout, dévore même ce qui aurait du arrêter son action : l'eau qui entoure l'autel.

Ce sacrifice est offert sur la montagne du Carmel et non dans les parvis du Temple, puisqu'il est offert dans la lutte, en présence de la multitude des prophètes de Baal, Elie étant seul prophète de Yahvé. Ce sacrifice, qui est un sacrifice de lutte et de victoire, apparaît d'autant plus grand qu'il est très simple dans sa forme. Il ne garde que l'essentiel. Mais cet essentiel se déroule selon l'ordre inverse des autres sacrifices. Normalement le sacrifice d'holocauste exprime l'acte d'adoration intérieure. Cet acte est donc premier et donne le sens aux gestes extérieurs, à l'immolation de la victime et à sa destruction. Ici les gestes extérieurs sont d'abord posés comme de purs gestes extérieurs, un rite convenu, n'impliquant pas encore de sacrifice. Elie n'aurait pas eu le droit de demander aux prophètes de Baal d'offrir leur sacrifice idolâtre, mais il peut leur prescrire de faire ces gestes extérieurs et d'attendre le jugement de Dieu, signifié par la descente du feu, pour poser l'acte intérieur d'adoration. Ce sacrifice est merveilleusement éducatif. Il montre avec force que les gestes extérieurs en eux-mêmes n'ont pas de valeur sacrificielle, ils ne réalisent qu'une certaine œuvre. Ils sont de l'ordre du *faire*. Ces gestes extérieurs ne sont sacrifices que s'ils expriment, signifient, un acte intérieur d'adoration, un acte par où nous reconnaissons la majesté souveraine de Dieu, notre Créateur et notre Père, dont nous dépendons totalement et radicalement en tout ce que nous sommes. C'est pourquoi l'on ne peut adresser un tel acte d'adoration qu'au seul vrai Dieu ; l'adresser à un « Baal », qui n'existe pas, c'est perdre son temps, c'est se tromper et c'est tromper les autres, si cette fausse adoration se traduit dans les gestes extérieurs de sacrifice.

Le sacrifice d'Elie montre aussi les liens intimes qui unissent prière de demande et adoration. La prière ici enveloppe en quelque sorte le sacrifice comme une attitude d'âme beaucoup moins déterminée que l'adoration. Cependant, dans son caractère le plus propre, la prière nous fait exprimer à Dieu tous nos désirs, toutes nos détresses,

c'est la demande de celui qui n'a pas, du pauvre qui expose ses manques à celui qui le soulage, qui peut l'aider. (1)

L'adoration nous immobilise, nous anéantit en présence de Dieu, nous disparaissions comme celui qui n'est rien en face de Celui qui est. (2) L'adoration nous anéantit en la présence de Dieu, la prière est un appel, un cri vers Dieu qui peut nous apparaître comme très loin. L'adoration a une profondeur beaucoup plus grande. Elle veut laisser toute la place à Dieu. La prière a une note plus subjective, plus affective. (3)

C'est par sa prière qu'Elie obtient que le feu du ciel descende sur la victime, sa prière exprime le désir apostolique de son cœur, il éprouve si fort le peu de foi du peuple de Dieu, l'extrême péril en lequel il se trouve... Le feu du ciel engendre un acte d'adoration en tous ceux qui sont là. Cette présence subite de Dieu, communiquée symboliquement par le feu, appelle immédiatement un acte d'adoration.

Du fait même que c'est Dieu Lui-même qui répond, qui intervient, qui manifeste sa présence surabondante d'amour, par un feu miraculeux, ce sacrifice d'Elie possède une merveilleuse efficacité. Ce sacrifice réalise en effet immédiatement un acte d'adoration : tout le peuple fut saisi de crainte, tous tombèrent la face contre terre, et reconnurent que c'est Yahvé qui est Dieu. Il convertit les cœurs de ceux qui sont là, en affermissant la certitude de leur foi en Yahvé le seul vrai Dieu, l'Unique, en intensifiant leur sens de la présence du Tout-Puissant et de l'efficacité de sa jalousie : le feu qui consume même l'eau.

Ce sacrifice miraculeux est bien la grande manifestation du Dieu unique, incomparable, qui veille jalousement sur son peuple et ses prophètes, qui l'aime en ami, répondant immédiatement à sa prière.

(1) Des expressions telles que : « Sois attentif à la prière et la supplication de ton serviteur, Yahvé »... « écoute l'appel et la prière, écoute la supplication » (I R 8, 28, 29, 30) sont extrêmement significatives, on les retrouve dans toutes les grandes prières de l'Écriture et dans les promesses.

(2) Ce passage du livre de Josué est très significatif : Josué se trouvant près de Jéricho leva les yeux et vit un homme qui se tenait debout devant lui, une épée nue à la main. Josué s'avança vers lui et lui dit : « Es-tu des nôtres ou de nos ennemis ? — Non, répondit-il, je suis le chef de l'armée de Yahvé et maintenant je viens... » Josué tombant la face contre terre l'adore et dit : « Quels sont les ordres de mon Seigneur à son serviteur ? » Le chef de l'armée de Yahvé répondit à Josué : « Ote tes sandales de tes pieds car le lieu sur lequel tu te trouves est saint » *Jos. 5, 13-15*.

(3) On peut dire que la contemplation est le « dialogue amical » où celui que Dieu appelle est présent à son Dieu, c'est aussi la lutte dans la rivalité d'amour, c'est enfin la présence silencieuse d'amour. (Cf. p. 24, note 7).

Sacrifice des sept frères et de leur mère

Enfin, dans un contexte tout différent et à une époque beaucoup plus tardive, notons ces derniers sacrifices qui possèdent encore une originalité remarquable. (1)

Il faudrait citer ici les divers martyres dont le livre des Maccabées fait mention. Retenons celui, particulièrement significatif, des sept frères et de leur mère sous le règne d'Antiochus Epiphane, que la première tradition chrétienne tenait tellement en honneur. (2)

Ces sept frères et leur mère successivement acceptent la torture et la mort plutôt que de transgresser la « loi de leur père », chacun d'eux le proclame expressément et avec force : « Nous sommes prêts à mourir plutôt que d'enfreindre les lois de nos pères... » (3) « C'est du ciel que je tiens ces membres, mais à cause de ces lois je les méprise, et c'est de lui que j'espère les recouvrer de nouveau... » (4) « Mieux vaut mourir de la main des hommes en tenant de Dieu l'espoir d'être ressuscité par lui... » (5)

Le « benjamin », objet spécial de l'attention d'Antiochus, qui lui promet d'en faire son ami et de lui confier de hauts emplois s'il accepte d'abandonner les traditions ancestrales (6), reste insensible à de telles exhortations, à de telles promesses : « Qu'attendez-vous ? Je n'obéis pas aux ordres du roi, j'obéis aux prescriptions de la Loi qui a été donnée à nos pères par Moïse... » (7)

Quant à leur mère « éminemment louable et digne d'une illustre mémoire » voyant mourir ses sept fils dans l'espace d'un seul jour, elle le supporte « allègrement en vertu des espérances qu'elle mettait dans le Seigneur. Elle exhortait chacun d'eux dans la langue de ses pères et remplie de nobles sentiments, elle animait d'un mâle courage son raisonnement de femme. » (8) Elle leur rappelle les droits souverains du Créateur, spécialement sur « l'esprit et la vie », et sa miséricorde toute-puissante qui doit les aider à se mépriser eux-mêmes pour l'amour des lois de Dieu.

(1) Il s'agit des luttes menées contre les Souverains Séleucides pour obtenir la liberté religieuse et politique du peuple juif. Le principal héros de cette histoire est Judas Maccabée (166-160 av. J.-C.) dont le père Mattathias avait lancé l'appel à la guerre sainte contre Antiochus Epiphane qui profane le Temple et commence la persécution.

(2) On leur a dédié des églises à Antioche, Rome, Lyon, Vienne.

(3) II M 7, 2.

(4) II M 7, 11.

(5) II M 7, 14.

(6) II M 7, 24.

(7) II M 7, 30.

(8) II M 7, 20-21.

Son rôle devient encore plus manifeste à l'égard du plus jeune. Le roi veut se servir d'elle pour tenter l'adolescent en l'engageant à sauver sa vie.

« Lorsqu'il l'eut longuement exhortée, elle consentit à persuader son fils. Elle se pencha donc vers lui et, mystifiant le tyran cruel, elle s'exprima de la sorte dans la langue de ses pères : « *Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et élevé jusqu'à l'âge où tu es. Je t'en conjure mon enfant, regarde le ciel et la terre et vois tout ce qui est en eux et sache que Dieu les a faits de rien et que la race des hommes est faite de la même manière. Ne crains pas ce bourreau, mais, te montrant digne de tes frères, accepte la mort, afin que je te retrouve avec eux au temps de la miséricorde.* » (1)

« Enfin la mère mourut la dernière après son fils. » (2)

Par ce martyr qui est le sacrifice par excellence, ces frères et leur mère non seulement témoignent de leur foi vivante en la toute-puissance du Créateur qui voit *tout* et dont tout dépend : « *Il préside à l'origine de toute chose* », mais plus profondément ils proclament leur confiance absolue, leur espérance en la miséricorde de leur Dieu qui a « *compassion* » et qui les ressuscitera pour une « *vie éternelle* ».

Par ce martyr accepté librement ils reconnaissent que leur vie de la terre n'a de sens qu'en fonction de la vie éternelle. Par là même ils attestent que Dieu seul est source de vie, que pour Lui la mort n'existe pas.

Si le sacrifice d'Elie témoignait bien la vérité du Dieu unique, en faisant appel directement à la toute-puissance, ici le témoignage est d'une autre nature, il est donné par « *des fils de Dieu* » qui doivent à une assistance particulière de la miséricorde divine de pouvoir supporter sans faiblir les tortures d'une mort sanglante et de rester fidèles jusqu'au bout « *aux lois de leurs pères* ». L'aide efficace de Dieu, de sa toute-puissance, est ici toute intériorisée. C'est dans le cœur de ces frères et dans celui de leur mère que le « *feu* » du ciel descend et réalise cet acte héroïque d'obéissance, qui implique leur mort. C'est pourquoi ce sacrifice implique dans un acte d'obéissance un acte d'adoration intime, vécu dans l'amour. Acte d'adoration tel qu'il permet à ces frères et à leur mère de considérer leur vie comme rien, de la « *mépriser* », en présence de la miséricorde toute-puissante de leur Dieu, en présence des exigences de sa Loi. Le martyr extérieur, les tortures et la mort expriment l'acte intérieur d'offrande de leur vie

(1) II M 7, 27-29.

(2) II M 7, 41.

à leur Dieu. Librement ils s'offrent à Dieu, reconnaissant que Lui seul est Dieu, que sa loi qui exprime sa volonté est sainte, qu'elle doit donc être respectée même si cela demande le sacrifice de leur vie.

Cet acte intérieur d'adoration aura une modalité particulière de réparation. Ils acceptent d'offrir leur vie pour réparer les péchés du peuple d'Israël dont ils sont membres et dont ils se reconnaissent solidaires :

« C'est à cause de nous-mêmes, affirme le sixième en s'adressant à Antiochus, que nous souffrons cela, ayant péché envers notre propre Dieu. » (1) Et le « benjamin » affirme de nouveau : « Nous autres nous souffrons à cause de nos propres péchés... pour moi je livre volontiers comme mes frères mon corps et ma vie pour les loix de mes pères, suppliant Dieu de se montrer bientôt favorable à notre nation et de t'amener par les épreuves et les fléaux à confesser qu'il est le seul Dieu. Puisse enfin s'arrêter sur moi et sur mes frères la colère du Tout-Puissant justement déchaînée sur toute notre race. » (2)

Cet acte d'adoration fait donc appel d'une façon toute spéciale à la miséricorde de Dieu, sa miséricorde salvatrice, sa miséricorde de compassion et de pardon, tout en faisant appel également à sa justice, justice qui les punit de leur faute et qui punira un jour Antiochus. Ceci est affirmé avec force par les frères au moment du supplice lorsqu'ils s'adressent à Antiochus :

« Mais toi, ne t'imagines pas que tu seras impuni, après avoir entrepris de faire la guerre de Dieu » (3)... « Pour toi, prends patience et tu verras sa grande puissance, comme Il te tourmentera toi et ta race » (4). « Et toi, qui t'es fait l'inventeur de toute calamité qui fond sur les Hébreux, tu n'échapperas pas aux mains de Dieu... » (5) « Toi, par le jugement de Dieu, tu porteras le juste châtiment de ton orgueil. » (6)

Enfin, cet acte d'adoration, porté par une très grande espérance, est tout orienté vers la vie éternelle, vers la contemplation céleste. Il est comme la voie d'accès immédiate à la vision de Dieu et un appel très fort à la résurrection du corps. « *C'est du ciel que je tiens ces membres, mais à cause de ces lois je les méprise et c'est de lui que j'espère les recouvrer de nouveau.* » (7)

(1) II M 7, 18.

(2) II M 7, 32, 37-38.

(3) II M 7, 19.

(4) II M 7, 17.

(5) II M 7, 31.

(6) II M 7, 36.

(7) II M 7, 11, 14 : « Mieux vaut mourir de la main des hommes en tenant de Dieu l'espoir d'être ressuscité par lui. »

Enfin, le plus jeune exprime cette grande espérance : « *Quant à nos frères, après avoir supporté une douleur passagère, ils boivent à la vie qui ne tarit pas, en vertu de l'alliance de Dieu.* » (1)

Ce sacrifice, comme martyr, possède un réalisme, un absolu unique. Ce n'est plus seulement l'absolu d'un acte intérieur de foi vivante, l'absolu d'un acte d'obéissance, comme celui d'Abraham, c'est l'absolu dans la réalisation même, dans l'exercice même de cet acte total, qui réclame un don total se réalisant dans la mort. C'est pourquoi ce sacrifice est « préfiguratif » du sacrifice du Christ crucifié, plus profondément que les précédents : dans sa réalité même il est intimement ordonné au martyr du Christ qu'il annonce de la manière la plus frappante, la plus explicite. On pourrait dire qu'il en est comme la disposition ultime. C'est pourquoi il saisit si fortement.

Le martyr de la mère qui s'ajoute à celui de ses « sept fils » (de ce fils par excellence) et qui coopère au sacrifice de ses enfants, spécialement à celui du « benjamin », met une sorte de surabondance, de plénitude extraordinaire à ce sacrifice. Elle assiste en effet activement au martyr de ses fils, les aidant d'une manière tout à fait maternelle, réconfortant leur cœur, les exhortant « *dans la langue de leurs pères* » (c'est la mère qui garde la « langue » vivante, les traditions, et qui les communique à ses enfants). Elle-même meurt dans le silence. Cette préfiguration de Marie présente à la Croix, présente au martyr du Christ total, au martyr de son « benjamin » qu'elle exhorte à être fidèle à l'exemple de l'Aîné, des aînés, est des plus étonnantes !

Ce sacrifice qui fait appel à la miséricorde de Dieu possède donc une surabondance, une plénitude de miséricorde. Il donne accès à l'ultime alliance avec Dieu. Impliquant le don de la vie présente, fait à Dieu pour Le glorifier, la réponse de Dieu ne peut être que le don de la gloire : « *celui de la vie éternelle et de la résurrection des corps* ». « *Le roi de l'univers nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourons pour ses lois.* » (2)

C'est par un sacrifice-martyr que nous est révélé pour la première fois d'une manière aussi explicite l'ultime promesse de l'alliance, le mystère de l'au-delà.

L'obéissance à la Loi conduit au martyr. La Loi qui est donnée au peuple de Dieu pour l'éduquer comme un moyen divin, pour en faire un peuple religieux, consacré à Dieu, atteint ici, en ces sept frères et leur mère, sa fin d'une manière ultime et merveilleusement

(1) II M 7, 36.

(2) II M 7, 9.

efficace. Le premier précepte d'adoration se réalise d'une manière plénière en ce martyr.

Ces six grands sacrifices d'adoration ont chacun leur valeur propre, c'est pourquoi ils se complètent si merveilleusement en nous manifestant progressivement le mystère de la miséricorde toute-puissante de Yahvé, le mystère de la toute-puissance créatrice du Père, le mystère de la sagesse et de la fidélité insondables.

Ces six sacrifices d'adoration exigent de la part de l'homme l'exercice de son activité religieuse, celui de ses activités théologiques de foi, d'espérance et de charité, l'exercice de l'obéissance et de la pénitence. Ils engagent l'homme dans ce qu'il y a de plus intime en lui, de plus personnel, et en même temps dans toute sa vie communautaire, dans sa fonction sociale et son pouvoir d'user de tous les fruits de l'univers et des animaux.

Ces six sacrifices, si parfaits qu'ils soient en eux-mêmes, demeurent cependant des préfigurations du sacrifice d'adoration du Christ ; c'est en ce sacrifice du Christ qu'ils prennent toute leur dimension et tout leur sens.

DEUXIEME PARTIE

LE SACRIFICE D'ADORATION DE LA CROIX

LE MYSTÈRE DU CHRIST CRUCIFIÉ

Le sacrifice de la Croix achève tous les sacrifices de l'Ancien Testament, il les finalise tous et contient éminemment toutes leurs perfections. Ce sacrifice, comparativement à ceux de l'Ancien Testament, possède une grandeur, une profondeur incomparables, il est l'unique sacrifice, puisqu'il est celui de l'Homme-Dieu, du Verbe Incarné venu en ce monde pour le réaliser. Cependant les sacrifices de l'Ancien Testament doivent être pour le chrétien comme des « voies » d'accès au sacrifice du Christ, comme des ébauches, très imparfaites certes, mais ébauches véritables et divines qui nous disent quelque chose de ce mystère unique. (1) Nous ne devons pas négliger ce que Dieu, dans sa divine pédagogie, nous a enseigné pour accéder plus totalement à la compréhension du mystère de la Croix. C'est pourquoi, avant de considérer ce mystère en lui-même, en ce qu'il a d'unique et d'original, considérons comment chacune de ces ébauches nous dit bien un aspect de ce mystère.

★

Comme le sacrifice des sept frères et de leur mère, le sacrifice du Christ est aussi un martyre du Fils unique et de sa Mère. Jésus achève sa vie terrestre dans la torture et la crucifixion pour rester fidèle aux exigences de la volonté du Père sur Lui. Le sacrifice de la Croix se réalise lui aussi dans l'obéissance. Il reste un témoignage de l'attachement fidèle du Christ à la volonté de son Père. Le sacrifice de la Croix est aussi acte d'adoration qui répare les fautes du peuple d'Israël. Jésus

(1) Cf. I Cor., 10, 12 : « Omnia in figura contingebant illis. »

s'offre au Père comme le responsable de toute l'humanité pécheresse. Il se porte garant en face de la justice du Père de l'iniquité du monde. Il est l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde. Le sacrifice du Christ est un gage de la vie éternelle. Il ouvre le ciel, il fait pénétrer dans le royaume de Dieu. Il est inséparable du mystère de la résurrection, de la gloire. C'est pourquoi le mystère de la Croix, pour saint Jean, est la glorification du Père.

Marie est présente dans le silence. Elle est donnée au plus jeune des apôtres pour l'aider à demeurer fidèle jusqu'au bout.



Comme le sacrifice d'Elie le sacrifice de la Croix, uni au mystère de la résurrection, est le signe par excellence de la divinité du Christ et de l'authenticité divine de Celui qui L'a envoyé. C'est le seul signe que donne le Christ, signe symbolisé dans l'Ancien Testament par le prophète Jonas demeurant trois jours dans le ventre de la baleine. Le sacrifice de la Croix est un sacrifice qui s'opère sous le souffle de l'amour, le feu du ciel qui descend et qui consume toute la victime. Jésus dépose Lui-même son âme au moment où le Père le veut, où le Père (en son âme) Le reprend à Lui. Les hommes, L'ayant attaché au bois de la Croix, par son sacrifice et sa résurrection Il manifeste qu'Il est bien l'envoyé de l'unique Dieu.

C'est dans la lutte que se réalise le sacrifice du Christ sur la montagne du calvaire. Là Jésus est victorieux de Lucifer. Il démasque la royauté du Prince de ce monde.



Le Christ crucifié est notre Pâque, la Pâque véritable, le « passage » de Dieu qui délivre du joug de la servitude du péché et qui, par le « désert », nous conduit à la « terre promise », la terre de vie, la patrie céleste, la gloire.

La Croix est précédée de la Cène et se continue pour nous dans le mystère de l'Eucharistie : repas divin et familial où nous sommes nourris de la chair de l'Agneau immolé.

Le sacrifice de la Croix est l'offrande en holocauste du véritable Isaac, du « Fils de la promesse », immolé en tant que Fils de la promesse et comme « bouc émissaire » — celui qui fut retiré des épines. Ce sacrifice théologal, réalisé tout entier dans l'obéissance au bon plaisir du Père, exprime la préférence, la prédilection d'amour du cœur de

Jésus pour son Père. Jésus sait qu'Il crucifie le cœur de sa Mère en acceptant la volonté mystérieuse du Père, Il sait qu'Il crucifie ses disciples bien-aimés, qu'Il les attire à Lui, le Crucifié, pour leur permettre d'être avec Lui et en Lui crucifiés. Il accepte de boire le calice tel que le Père l'a voulu pour Lui — « *non ma volonté mais la tienne* », dit-Il au Père à la prière de l'Agonie.



L'holocauste de la Croix est le plus simple, le plus parfait des actes d'oblation, d'offrande, d'action de grâces, plus pur que l'oblation d'Abel, plus parfait que l'action de grâces de Noé. En offrant son corps en victime d'amour et d'adoration, Il offre au Père les prémices de toute l'humanité, ce que notre univers a produit de plus excellent et de plus merveilleux. Il offre au Père une victime toute pure, immaculée.

C'est par jalousie fraternelle et religieuse que les princes des prêtres et les pharisiens ont décidé de sa mort. Ne prétendait-Il pas, d'une manière blasphématoire, qu'Il était « *fil de Dieu* » ? N'avait-Il pas enfreint la Loi du sabbat ?

Si le sacrifice d'holocauste de la Croix récapitule bien en lui toutes les perfections des sacrifices préfiguratifs de l'Ancien Testament, il se réalise aussi d'une manière éminente. Ce que les figures ne pouvaient exprimer — parce qu'elles n'étaient que des figures et comme telles ne pouvaient qu'annoncer ce que les figures ne pouvaient donner — le mystère même du Christ crucifié le réalise et nous le donne : il est le sacrifice du Fils, du Fils bien-aimé du Père qui se donne à nous comme notre Sauveur.

Aucune des perfections découvertes et reconnues dans les figures ne disparaît, mais toutes, elles se trouvent transposées dans cette réalisation ultime, chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Le sacrifice de la Croix est avant tout le sacrifice de l'Amour. C'est l'amour du Fils pour le Père, et du Père pour le Fils, c'est l'amour du Père pour nous et du Fils pour nous qui nous est révélé, qui nous est donné. C'est le don du Fils bien-aimé qui nous est fait à la Croix. Le mystère de l'Eucharistie nous l'atteste et nous le communique, et cela pour chacun des hommes rachetés par le sang du Christ. La Croix est vraiment la grande révélation de l'Amour pour nous, dans cette adoration nouvelle en « esprit et en vérité », réalisée par le Fils. Ou, si l'on préfère, c'est une adoration toute aimante qui s'empare du Christ tout

entier et qui nous révèle son amour pour le Père et pour nous, et l'amour du Père pour Lui et pour nous.

Ces deux aspects, adoration en esprit et en vérité, manifestation du mystère de l'amour, sont inséparables, mais nous sommes obligés de les distinguer pour les exposer avec le plus de précision possible.

LE MYSTÈRE DE LA CROIX : ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

Le mystère de la Croix est essentiellement un holocauste d'adoration filiale, de réparation et de satisfaction. Saint Paul nous le dit nettement : « *Suivez la voie de l'amour à l'exemple du Christ qui vous a aimé et s'est livré lui-même pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur.* » (1) C'est le sacrifice par excellence qui glorifie le Père, en réalisant l'adoration la plus intime, la plus vraie, la plus filiale qui puisse être.

Notre Seigneur n'est pas venu supprimer la Loi, mais l'accomplir, l'achever, lui donner son ultime signification et son ultime efficacité. Puisque toute la Loi, nous l'avons vu, s'enracine dans le premier précepte : celui d'adorer Dieu, celui de n'adorer que Lui, seul Jésus, « serviteur de Yahvé » par excellence, a vécu d'une manière unique de ce premier précepte de la Loi. Il l'a vécu avec une telle intensité d'amour qu'Il l'a transformé en lui donnant une signification beaucoup plus intime et divine : de l'adoration du serviteur à l'égard de son Seigneur on est passé à l'adoration du Fils bien-aimé à l'égard de son Père. C'est à la Croix que s'achève, que se manifeste totalement cette longue adoration filiale que, toute la vie de Jésus n'a cessé de réaliser et d'être. L'Épître aux Hébreux nous le dit clairement :

« En entrant dans le monde, le Christ dit : « *Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation, mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as agréé ni holocauste, ni sacrifice pour les péchés. Alors j'ai dit : Voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté...* » Et l'auteur de l'Épître aux Hébreux souligne : « *Il abroge le premier régime pour fonder le second.* » (2)

Et le mystère de la Croix, s'achevant par le coup de lance, nous le manifeste clairement.

(1) *Ep., 5, 1-2* ; cf. *Ps., 40, 7* ; *Ga., 2, 20*.

(2) *He., 10, 5-9* ; cf. *Ps., 40, 7-9*.

Pour comprendre la transformation du premier précepte de la Loi, pour saisir ce qui distingue l'adoration évangélique de celle de l'Ancien Testament, il faudrait considérer l'attitude religieuse du Christ, sa prière d'adoration à l'égard du Père à travers tout l'Évangile et tout spécialement à la Croix. Il faudrait, spécialement dans l'évangile de saint Luc et de saint Jean, saisir cette profonde inclination de l'âme de Jésus vers la « *solitude* » du désert et de la montagne pour se livrer plus pleinement à la prière d'adoration. (1)

Certes, Jésus n'a pas besoin de la solitude pour prier. Il prie toujours le Père, mais Il veut nous montrer la nécessité de cette séparation de tout ce qui n'est pas Dieu, pour Le découvrir plus parfaitement, pour Le prier avec plus d'ardeur.

Notons seulement ici certains enseignements particulièrement précis de Jésus :

Dans l'épisode de la Samaritaine où nous sont exposées les opinions religieuses qui opposent Israélites et Samaritains, Jésus tranche le débat en le dépassant.

A la constatation de la Samaritaine : « Nos Pères ont adoré sur cette montagne (les hauts lieux de Samarie) et vous me dites qu'à Jérusalem est le lieu où l'on doit adorer. » Jésus précise : « Femme, croyez-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... l'heure approche et elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité... ce sont de tels adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité... » (2)

Tout le ritualisme de l'adoration religieuse, qui risque toujours de matérialiser ce qu'il y a de plus pur et de plus fragile dans le cœur de l'homme, son appel vers Dieu, son désir de L'adorer, en accaparant l'attention humaine en des détails extérieurs, des gestes, des comportements physiques, des lieux... au détriment de l'essentiel, l'intention intérieure, est totalement dépassé. Il n'est pas méprisé mais est dépassé comme quelque chose de secondaire. L'accent est mis sur l'adoration intérieure. Jésus achève ce que les prophètes avaient déjà souligné.

Cette adoration intérieure est caractérisée comme une adoration « *en esprit* ». C'est une adoration qui vient de l'Esprit, qui se fait dans l'Esprit d'amour, une adoration qui doit jaillir de l'amour et qui doit s'emparer de ce qu'il y a de plus intime en l'âme.

C'est une adoration « *en vérité* », elle doit s'adresser au seul vrai

(1) *Lc.*, 6, 12 ; 5, 10 ; 11, 1.

(2) *Jn.*, 4, 20-23.

Dieu, elle doit se faire dans une foi de plus en plus lucide, de plus en plus certaine, une foi qui discerne nettement le mystère de Dieu de tout ce qui n'est pas Lui.

Pour saisir le sens de cette intériorité, il faudrait la mettre en parallèle avec les autres passages de l'Évangile où Notre Seigneur nous demande cette prière intime :

« Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans la synagogue et aux coins des rues afin d'être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont déjà leur récompense.

« Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton Père qui est là, dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra. » (1)

« Dans vos prières ne rebâchez pas comme les païens, ils s'imaginent qu'en parlant beaucoup ils se feront mieux écouter. N'allez pas faire comme eux car votre Père sait bien ce qu'il faut avant que vous ne le demandiez. Vous donc, priez ainsi : Notre Père, qui es dans les cieux que ton nom soit sanctifié, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel... » (2)

Ne croyons pas pour autant que la prière, pour être bonne, doit être rare, épisodique. Jésus nous dit l'inverse : « *Puis il dit une parabole sur ce qu'il fallait toujours prier sans jamais se lasser...* » (3) Et nous connaissons aussi la parabole de l'ami importun. (4) Il faut frapper et ne pas se lasser de frapper jusqu'à ce que la porte s'ouvre : ce qui réclame une très grande confiance filiale. On ne peut prier intérieurement, incessamment, sans se lasser, que si l'on possède cette totale confiance à toute épreuve... (5)

Cette confiance amicale et filiale ne peut exister sans une authentique pauvreté du cœur, sans l'humilité. La prière, pour être efficace, doit jaillir d'un cœur humble et contrit, autrement elle perd son sens. Exposer à Dieu ses mérites, ses titres de gloire, n'est pas prier... La parabole du pharisien et du publicain est claire (3).

Ce qui est dit de la prière est encore plus vrai de l'adoration qui doit être comme ce qu'il y a de plus caché, de plus profond dans la prière.

C'est cette adoration aimante, filiale, qui habite le cœur de Jésus durant tout le mystère de la Croix. Ce mystère commence en effet par la prière de l'Agonie, qui est une prière solitaire. Jésus est seul, sans

(1) *Mt.*, 6, 5-6.

(2) *Mt.*, 6, 7-10.

(3) *Lc.*, 18, 1-6.

(4) *Lc.*, 9, 5.

(5) Cf. *Gn.*, 19, 17-35.

(6) *Lc.*, 18, 9-14.

témoins, les apôtres, même les plus fidèles, dorment malgré les recommandations de Jésus : « *Priez pour ne pas entrer en tentation* » (1) ; Jésus s'adresse à son Père : « *Que ce calice s'éloigne de moi... cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la tienne.* » (2)

C'est le désir le plus naturel, le plus spontané, de son cœur qu'Il expose à son Père. Et ce faisant, Il s'en remet totalement à son bon plaisir.

Il Lui offre ses désirs, Il les Lui remet pour qu'Il en fasse ce qu'Il veut. Voilà bien le sacrifice intime de son âme qui commence d'une manière toute cachée. Cette offrande n'est-elle pas l'adoration aimante du Fils qui se présente à son Père en se livrant totalement à son bon plaisir, en Lui disant les désirs les plus brûlants de son âme, mais en même temps en les Lui offrant.

Cette adoration aimante et filiale de l'Agonie Le met vraiment dans un état de prostration : « *en proie à la détresse il pria de façon plus instante et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre.* » (3)

Cette adoration intérieure se prolonge à travers toute l'immolation sanglante de la crucifixion, le Christ crucifié adore son Père dans le silence de son Cœur, Il L'adore « en esprit » et « en vérité ». Il L'adore dans l'humilité et la pauvreté extrême de celui qui est le rejeté, le condamné par sa communauté religieuse. Mais cette adoration « en esprit et en vérité » se traduit, s'exprime à travers toute sa nature, tout son corps — qui dit adoration en esprit et en vérité ne veut pas dire adoration angélique, exclusivement spirituelle, opposée à toute manifestation extérieure, mais d'abord intérieure, d'abord cachée, d'abord silencieuse, toute d'amour. Et précisément parce que c'est une adoration toute d'amour elle réclame un réalisme extraordinaire. Elle doit se réaliser dans le corps même de celui qui adore Dieu, il faut que celui qui adore soit aussi la victime immolée, offerte. Tant que l'adoration intérieure s'exprime symboliquement à l'aide d'une victime extérieure, un animal, un agneau, elle demeure toujours dans l'ordre intentionnel chez celui qui adore. Dans la mesure où cette adoration est fruit de l'amour et toute informée par l'amour, ce « mode intentionnel » et cette expression symbolique répugnent au réalisme de son amour.

Celui-ci ne peut se contenter de demeurer dans l'ordre intention-

(1) *Lc., 23, 40.*

(2) *Lc., 23, 42.*

(3) *Lc., 23, 44.*

nel et dans les signes, il veut atteindre la réalité aimée immédiatement en elle-même, c'est pourquoi une adoration véritable, fruit de l'amour, ne peut se contenter de s'exprimer symboliquement. Elle cherche à se traduire de la manière la plus réaliste qui soit. L'adoration filiale, toute aimante, de l'âme de Jésus pour son Père s'est exprimée dans son propre corps offert en victime d'holocauste et, d'une manière ultime et dernière, en son Cœur. En acceptant que son propre corps soit flagellé, crucifié, Il peut l'offrir au Père en holocauste d'adoration. Son corps est ce qu'il y a de plus précieux, de plus noble, de plus excellent dans tout l'univers. Par là, Il proclame officiellement les droits absolus de Dieu sur toute l'humanité et sur tout l'univers.

Ce sacrifice d'adoration est en même temps un sacrifice de réparation pour les péchés de l'humanité. Le Christ à la Croix satisfait pour les péchés de l'humanité. Il est « l'Agneau de Dieu » qui porte sur lui toute l'iniquité du monde. Il est le « bouc émissaire » qui accepte librement de se charger de l'opprobre de tous les siens, de tous les hommes. Il veut apparaître en face du Père comme le seul responsable de l'humanité pécheresse — même du péché du traître Judas. Le Christ offre au Père son corps ensanglanté, toutes les plaies de la flagellation, toutes les douleurs de la crucifixion, toute la tristesse intérieure de l'agonie pour obtenir le pardon de nos fautes.

Par le fait même le sacrifice de la Croix nous manifeste la miséricorde merveilleuse du Christ à notre égard, tout en nous révélant le mystère de la justice et de la miséricorde du Père.

Evidemment, tous les gestes de la vie apostolique du Christ bon Pasteur étaient des gestes de miséricorde à l'égard de ses brebis, à l'égard de tous les hommes. Mais c'est à l'Agonie et à la Croix qu'on pénètre vraiment dans le mystère de son Cœur miséricordieux.

Toutes les misères des hommes pécheurs, toutes les conséquences du péché, Il les a fait siennes. Il les a assumées librement. Aucune misère humaine n'est restée étrangère à son Cœur. Il les a toutes connues et les a toutes portées au plus intime de son Cœur. En vivant avec une intensité plus profonde qu'aucun autre homme, Il les porte dans la plénitude infinie de son amour pour chacun d'entre nous. On souffre dans la mesure où l'on aime. C'est pourquoi sa miséricorde à notre égard est si merveilleuse. Il savait ce qu'Il faisait. Il savait, bon Pasteur qui connaît ses brebis, qui connaît leurs faiblesses et leurs besoins, qu'être le bon Pasteur des hommes jusqu'au bout c'était aimer la vie de ses brebis plus que sa propre vie, c'était accepter d'être celui qui se met à la place des pécheurs, celui qui accepte d'être anathème pour ses frères, d'être réduit à rien, pour être le plus misé-

rable, le plus méprisé, le plus rejeté. Le sacrifice de la Croix, se réalisant dans toutes les circonstances en lesquelles il s'est réalisé, nous montre bien cette plénitude de miséricorde. Rien n'a été épargné. Il a accepté toutes les souffrances, toutes les humiliations, tous les anéantisements. Il ne pouvait descendre plus bas. La miséricorde consiste bien non seulement à tendre la main pour donner une aide secourable à celui qui faiblit, mais à se pencher maternellement vers celui qui est tombé, à descendre plus bas que lui pour le recueillir, le prendre dans ses bras et lui rendre la vie. Il accepte d'être reconnu comme plus infâme que Barabbas, d'être considéré comme un pécheur public, un blasphémateur, comme un ennemi de la Loi de Moïse, qui ne respecte pas le sabbat, comme un homme dangereux qui trouble le peuple... Il accepte d'être « objet devant lequel on se voile la face ». Il accepte qu'après sa mort on ne respecte pas son cadavre et qu'on ouvre son côté et qu'on blesse son Cœur.

Voilà le réalisme de la miséricorde qui se traduit dans tout son être, pas une place de son corps n'est demeurée intacte, son âme connaît la tristesse mortelle de l'agonie.

Dans le sacrifice de la Croix il y a donc un maximum d'adoration et un maximum de miséricorde. Dans le Cœur de Jésus crucifié, l'adoration filiale, loin d'empêcher son Cœur d'être attentif à ses frères, tout désireux de les aider et de les soulager, Lui permet d'être vraiment Celui qui sauve ses frères en portant leurs propres fautes, en réparant pour eux et en leur donnant une nouvelle vie.

C'est ce que l'Épître aux Hébreux nous dit clairement : « Par une oblation unique, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il sanctifie. Or l'Esprit Saint lui aussi nous l'atteste, car après avoir déclaré : Telle est l'alliance que je contracterai avec eux après ces jours-là, le Seigneur dit : je mettrai mes lois dans leurs cœurs et je graverai dans leur pensée, ni de leur péché, ni de leur offense, je ne me souviendrai plus. Or, là où les péchés sont remis, il n'y a plus d'oblation pour les péchés. » (1)

Le sacrifice de la Pâque et celui d'Elie, celui d'Abraham et celui de Noé se trouvent éminemment unis.

Notre Seigneur, dans son Evangile, nous a rappelé comment une attitude religieuse légaliste et pharisaïque pouvait facilement s'opposer à une attitude miséricordieuse. Songeons à la parabole du bon Samaritain (2). Devant cet homme à demi-mort, dépouillé et roué de coups par des brigands, le long de la route, l'attitude du prêtre et

(1) *He., 10, 14-18.*

(2) *Lc., 10, 29.*

celle du lévite sont significatives : l'ayant vu ils prirent l'autre côté de la route et passèrent leur chemin...

Nous savons par expérience qu'il est facile de sentir une certaine antinomie psychologique entre ces deux attitudes extrêmes. Il est facile d'opposer l'attitude religieuse à l'attitude miséricordieuse : l'homme religieux est celui qui est séparé de ses semblables pour n'être adonné qu'au culte divin, à la louange de Dieu ; l'homme miséricordieux au contraire est celui qui est tout entier tourné, orienté vers les misères des hommes ; l'un est comme reclus dans la majesté de Dieu,

L'adorant il s'anéantit en face de Lui, Dieu seul s'impose à lui ; l'autre est comme perdu au milieu de ses frères deshérités, et plus ils sont deshérités, plus il désire être proche d'eux, plus ils ont droit à son aide, à sa présence.

L'homme miséricordieux n'entend plus que la voix des pauvres, il n'entend plus que les cris de leur souffrance et les appels déchirants des moribonds... On pourrait continuer à décrire cette sorte d'opposition « psychologique » que nous avons tous plus ou moins ressentie et qu'on voit quelquefois prendre une telle acuité parmi les plus généreux des chrétiens et des hommes...

Le Christ crucifié accomplit à la Croix l'adoration la plus aimante et la plus religieuse qui puisse être et en même temps Il réalise comme « Agneau de Dieu » qui porte l'iniquité du monde, l'acte par excellence de la miséricorde. En son Cœur s'accomplit l'unité de l'adoration et de la miséricorde dans la plénitude de sa charité.

Les antinomies psychologiques sont vraiment totalement dépassées, absorbées par l'amour. En effet la miséricorde du Christ à la Croix consiste avant tout à pardonner aux pécheurs en réparant, en satisfaisant en leur nom. Or, précisément le péché en ce qu'il a de plus mystérieux est une offense à la majesté souveraine de Dieu. Pour satisfaire pour le péché il faut donc reconnaître les droits absolus de cette majesté souveraine de Dieu. Ces droits ne peuvent être pleinement reconnus que dans un sacrifice d'adoration où toute la victime est offerte, consumée pour proclamer la grandeur de Dieu.

Précisons encore, le péché est avant tout un péché d'orgueil qui se traduit dans une attitude de désobéissance, de révolte à l'égard de la Loi et de la volonté de Dieu.

Quand cette révolte atteint son paroxysme, quand elle devient totale, elle se traduit dans une proclamation d'athéisme. L'homme, pour être le premier, prend alors la place de Dieu. Il se dit son unique maître, ne dépendant que de lui-même. Au lieu d'adorer

Dieu et de le servir l'homme adore l'homme et le sert en niant Dieu, en Le tuant en son cœur et en son intelligence.

Pour réparer cet ultime orgueil humain de l'athéisme et de l'idolâtrie n'est-il pas normal que le Fils de l'homme accepte librement, par amour pour les hommes et pour glorifier le Père, de s'anéantir au plus intime de son cœur et de son intelligence — le mystère de l'agonie — que cet anéantissement se concrétise et s'exprime à travers toute sa chair et enfin marque son Cœur ? Pour satisfaire à cette exaltation du « surhomme » qui veut sa totale autonomie, sa totale liberté, ne fallait-il pas que Celui qui est vraiment le Roi des hommes, l'homme plus parfait, plus intelligent qu'aucun autre, l'homme par excellence, acceptant d'être responsable de ses frères, librement préfère la liberté du Père à la sienne, si légitime et si naturelle qu'elle fût ?

Or, précisément l'adoration de la Croix implique cet anéantissement plénier de l'intelligence et du cœur humain du Christ dans un acte d'obéissance. C'est pourquoi, dans la mesure où le Christ à la Croix adore son Père, s'offre à Lui en holocauste dans l'humilité de l'obéissance, dans cette même mesure Il peut satisfaire et réparer pour tous ses frères pécheurs. De fait, c'est bien pour satisfaire et pour réparer pour les pécheurs qu'Il a vécu cette adoration de l'agonie et celle de la Croix. Ce qui est vrai de la satisfaction et de la réparation des péchés des hommes comme offense faite au Père, est vrai de la miséricorde à l'égard de toutes les conséquences de la faute.

Le Christ « bon Pasteur » connaît la misère de tous les hommes. Cette misère Il l'a faite sienne. Il l'a prise en son Cœur comme sa propre misère. Et Il nous apprend à nous en servir comme d'un moyen pour aimer davantage le Père. Une pauvreté acceptée comme une peine venant de Dieu pour nous corriger peut être un merveilleux moyen pour L'aimer plus, pour vivre dans un état de docilité et d'abandon plus grand, plus total. A la Croix, Jésus, le premier, s'est servi de ces misères des hommes, Il s'en est revêtu, pour appeler la miséricorde du Père d'une manière plus surabondante sur toute l'humanité, sur toute l'Eglise. Jésus s'est servi de ces misères, conséquences du péché, comme d'une matière pour réclamer son secours et son aide d'une manière plus impérative — n'est-Il pas notre Avocat à la Croix ? — pour s'anéantir plus, d'une manière plus visible, plus explicite en sa présence et pour s'abandonner d'une manière plus totale. Il s'abandonne comme celui qui est le plus misérable, le plus dépouillé de tous les hommes. Il s'anéantit en face de la majesté du Père, comme celui qui est le plus pauvre, le plus méprisé, le plus humilié.

En le Christ crucifié, la miséricorde du bon Pasteur, tout attentif au salut de ses brebis, qui compatit pleinement à leur sort, qui porte la brebis blessée sur ses épaules ensanglantées, loin de s'opposer à l'attitude religieuse d'adoration qui est toute ordonnée à la majesté du Père, la rejoint et l'intensifie. Car Il compatit à ses brebis en leur communiquant le salut, l'amour du Père, pour permettre à cet amour de tout consumer, de tout prendre. C'est pour associer vraiment ses brebis à son acte d'adoration, d'holocauste, c'est pour que celles-ci glorifient le Père, qu'Il leur fait une telle miséricorde. Le geste de miséricorde du Christ est un geste qui ne s'arrête pas à la misère matérielle des hommes pour les soulager, pour détruire leurs peines, ce n'est pas une simple philanthropie, c'est une miséricorde divine qui remonte jusqu'à Dieu, jusqu'à son amour. C'est pourquoi les antinomies entre les religieux et les miséricordieux s'évanouissent et sont dépassées. Jésus soulage, aide ses brebis en « *bon Pasteur* » avec une miséricorde et une tendresse merveilleuse, pour les sauver, pour les introduire en l'intimité d'amour avec le Père, pour les présenter au Père et pour qu'elles se présentent au Père, avec Lui, en Lui, pour qu'elles s'associent à son adoration filiale, à son sacrifice d'holocauste.

La miséricorde permet à son acte d'adoration d'acquérir comme une nouvelle extension, de s'étendre à travers tous les cœurs des hommes, les ramenant à la « porte étroite », à la maison du Père.

On pourrait dire aussi que l'adoration aimante du Christ crucifié, adoration filiale « en esprit et en vérité » l'unit actuellement si intimement à la miséricorde toute-puissante de Dieu qu'elle permet au Cœur de Jésus d'être comme une source vivante de miséricorde. Plus on est uni à Dieu, plus on peut vivre comme Dieu, selon ses mœurs. Plus on s'est élevé haut dans l'amour de Dieu, plus on a accepté de descendre profondément dans des abîmes de petitesse par l'esprit d'amour — voilà bien les deux dimensions de l'adoration : s'élever jusqu'à la majesté de Dieu, reconnaître son néant — plus on est capable de surabonder miséricordieusement sur tous ceux qui sont proches, sur tous ceux qui manquent du nécessaire, dans tous les ordres de perfection.

On pourrait même dire que c'est grâce à l'unité si intime de l'adoration filiale et de la miséricorde que le sacrifice du Christ est avant tout et en premier lieu le sacrifice royal d'amour. L'holocauste de Jésus à la Croix, s'achevant dans la blessure de son Cœur, c'est vraiment le sacrifice filial d'amour, c'est vraiment le don de toute sa vie terrestre pour sauver les hommes et glorifier le Père.

« *Tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in*

odorem suavitatis. » (1) Il s'est livré Lui-même dans la liberté de l'amour. Il s'est livré pour nous à Dieu comme une oblation et comme une hostie, un sacrifice d'agréable odeur. C'est vraiment celui qui adore, qui se sacrifie en oblation, qui s'est livré pour nous. Et ce sacrifice est agréé par Dieu, car il est un sacrifice d'amour qui se réalise dans l'obéissance. Cette liberté d'amour en laquelle Jésus s'offre est la liberté intérieure des fils bien-aimés du Père, liberté qui, loin de s'opposer à l'obéissance, ne se réalise pleinement que dans la docilité parfaite à la volonté du Père. Plus on est uni à la volonté du Père, plus on est libre, puisqu'on est alors conjoint à sa propre fin. On peut donc dire que l'adoration fidèle et aimante du Christ crucifié se réalise dans l'obéissance, et cette obéissance permet cette liberté dans la miséricorde et cette plénitude surabondante du don miséricordieux.

Enfin ce sacrifice de la Croix, uni au mystère de la Résurrection, est le témoignage visible de la toute-puissance de l'amour infini de Dieu pour le Christ et ses membres. Le sacrifice d'Elie, face aux prêtres de Baal, n'en était qu'une préfiguration. Le vrai feu du ciel n'est autre que l'amour du Père qui s'empare actuellement de l'âme et de la volonté de Jésus, pour Lui permettre d'agir divinement, de réaliser un acte d'adoration filial et aimant, fruit d'une vertu morale toute transfigurée par l'amour divin et s'exerçant divinement sous la motion du souffle de l'Amour, de l'Esprit.

Si l'on veut saisir l'unité divine de ce sacrifice du Christ crucifié, l'unité du mystère de l'adoration filiale et de la miséricorde, il faut toujours revenir à cette emprise si profonde du souffle de l'Amour qui « *renouvelle la face de la terre* », qui renouvelle en l'âme de Jésus, en son intelligence et en sa volonté, l'image de Dieu.

Ce souffle de l'Amour qui demeure sur l'âme de Jésus transforme tout l'exercice de son activité religieuse et miséricordieuse, les unissant dans l'amour. C'est le même souffle d'Amour, celui du don de piété, qui intériorise l'adoration, fait de l'adoration du « serviteur » une adoration filiale et aimante. C'est Dieu comme Père qui est alors adoré à cause de sa grandeur, de sa majesté de Père — Celui qui communique la vie et qui la communique en plénitude. C'est pourquoi cette adoration filiale se réalise d'abord au plus intime de l'âme de Jésus, dans le silence, d'une manière toute cachée et secrète. L'amour, par le don de piété, introduit dans l'âme ses mœurs propres, son silence, son mode intime et secret. L'amour permet de comprendre

(1) *Ep.*, 5, 2.

très exactement que tout est relatif à l'Amour unique et que tout ce qui n'est pas cet amour substantiel de Dieu n'est « rien ».

L'âme du Christ se considère non seulement comme « rien », mais aussi comme disponible à tout, portant sur elle et en elle la culpabilité de toutes les iniquités du monde, se jugeant en toute vérité comme responsable de tous les pécheurs, de toutes les offenses faites au Père. Voilà le mystère de tristesse qui envahit l'âme de Jésus et la met dans ce terrible isolement, abandonnée de tous. A cause de ce poids de tristesse et d'abandon, l'anéantissement dans l'âme de Jésus peut aller jusqu'au bout de ses exigences, prendre un mode d'abjection, de mépris, de rejet... L'adoration filiale de l'âme de Jésus peut alors connaître comme un abîme de pauvreté, d'anéantissement. « *Il faut perdre son âme* » pour la sauver. C'est bien ce mystère d'anathème vécu jusque dans ses ultimes profondeurs.

Il faudrait contempler, dans l'adoration filiale de l'Agonie et de la Croix, l'anéantissement divin, voulu, accepté, de l'âme de Jésus, anéantissement qui se réalise de fait dans la brisure totale de sa volonté humaine — non ma volonté — pour laisser toute la place à la volonté aimante du Père. Cet anéantissement dans l'amour est joyeux, suave, mais aussi violent et terrible, il broie et meurtrit l'âme de Jésus puisque les liens les plus nobles, les plus profonds, les plus délicats du cœur humain, doivent être brisés, offerts à son Dieu, à son Père. Jésus doit non seulement accepter la séparation à l'égard de sa Mère, de Jean, de ses disciples, dans les circonstances particulières de la Croix, mais Il doit encore être cause de blessure pour le cœur de sa Mère et de son disciple bien-aimé.

Cet anéantissement violent de la volonté met le Cœur de Jésus dans un état de victime d'amour.

D'abord intérieur, l'Amour veut tout. Si le souffle de l'Amour, par et dans le don de piété, intériorise l'adoration, ce même souffle fait rayonner divinement cette même adoration sur toutes les énergies du corps et du Cœur de Jésus. Toute la nature humaine du Christ est saisie sous l'emprise de ce souffle d'amour, tout est offert en holocauste d'amour, tout est immolé, rien n'est épargné. L'amour divin est jaloux, il veut tout sans partage. L'Amour ne peut se contenter de signe, il veut la réalité. L'holocauste des animaux prescrit par la Loi n'avait valeur que de signe, c'est pourquoi il ne suffit plus : « *Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande, mais tu m'as formé un corps...* » Il faut donc une réalité qui exprime l'adoration intérieure. Le corps du Christ et le Cœur de Jésus, dans l'état sanglant de victime à la Croix, proclame de la manière la plus adéquate cette adoration de répara-

tion, de satisfaction ; l'anéantissement et l'amour intérieur, tout ce qu'il y a de vivant en Jésus doit être consumé par le « feu céleste ».

Au Calvaire, le Corps du Christ lui-même est à la fois le temple, l'autel, la victime de cette nouvelle liturgie. Il est l'Agneau et le bouc émissaire. Il est prémice de notre univers. Rien de plus beau, de plus noble, de plus précieux que ce tabernacle saint, que cette demeure de Dieu. Toutes les richesses et les splendeurs du Temple ne sont rien comparativement à la valeur et à la beauté divine du Corps et du Sang de Jésus. C'est le corps le plus beau des enfants des hommes et en même temps c'est le corps du Fils bien-aimé du Père, le « *resplendissement de sa gloire et l'effigie de son Etre.* » (1)

Mais la beauté du Corps de Jésus est comme voilée durant la grande Heure du Calvaire. Seule sa faiblesse et sa vulnérabilité sont mises au grand jour, plus profondément encore sa solidarité avec toutes les conséquences horribles du péché se manifeste avec éclat. C'est le bouc émissaire qui cache l'Agneau immaculé, sans tache.

Ce même souffle d'Amour, par et dans le même don de piété, transforme l'exercice de la vertu de miséricorde en le Cœur de Jésus crucifié. L'exercice divin de la miséricorde ne se contente pas de soulager, d'aider, de consoler, de payer de sa personne... la miséricorde veut plus. Il faut prendre la place du pauvre : se substituer à lui dans la mesure où on le peut, ce qui exige le don total de soi. Jésus crucifié donne tout ce qu'Il est... Il donne son corps en nourriture et son sang en breuvage... Voilà les gras pâturages !

Saint Augustin l'a bien compris, lorsqu'il nous dit en parlant de Jésus Crucifié : « Il a mangé avec nous ce dont est rempli le cellier de notre misère : Il a bu le vinaigre mêlé de fiel. Voici ce qu'Il a trouvé dans notre cellier. Mais en même temps, Il nous a conviés à son banquet splendide, au festin du ciel, à la table des anges, dont Il est Lui-même le Pain. En descendant sur cette terre, Il a trouvé toutes les peines dans notre cellier, et Il n'a point dédaigné de s'asseoir à notre table pour s'en nourrir, et, en retour, Il nous a promis sa propre table. »

Cette miséricorde divine réclame donc bien le « don de soi » au prochain, et au prochain misérable, à celui qui ne peut rien nous rendre. Il faut donc donner à perte, sans espoir de récompense. C'est une parfaite gratuité, avec un total désintéressement. Il faut même accepter de se donner à celui qui ne s'en servira pas, ou même s'en servira mal. Le mystère eucharistique nous montre cette miséricorde si gratuite, si désintéressée, si universelle. Jésus se donne à chacun

(1) *Hb., 1, 3.*

comme s'il était seul à Le recevoir, comme s'il était l'unique brebis pour laquelle on abandonne les autres si c'est nécessaire, et pourtant Il se donne à tous sans exclure personne. Le mystère de l'Eucharistie nous aide à mieux saisir le mystère de la miséricorde de la Croix.

Cette miséricorde divine réalise aussi un pardon sans limite et surtout elle réclame la défense de celui qui nous a offensé. Jésus crucifié plaide auprès du Père la cause de ceux qui L'outragent et Le crucifient : « *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* »

Ce don et ce pardon qui se réalisent totalement à cause des exigences propres de l'amour divin nous permettent de comprendre comment la miséricorde, dès qu'elle s'exerce divinement, loin de s'opposer à l'adoration filiale, la suppose et la réclame. En effet nous ne pouvons pardonner à ceux qui nous ont offensés et blessés que si notre cœur est totalement et actuellement saisi par l'amour d'un ami. A cause de cet amour actuel qui nous prend complètement, cette offense ne nous touche plus, elle ne nous atteint plus — nous sommes tout entier tourné vers celui que nous aimons. Ceci est déjà vrai du point de vue humain, mais ne peut se réaliser pleinement que grâce à l'amour actuel de Dieu et tout spécialement grâce à l'adoration filiale qui nous cache, qui nous met en état de réclusion en la majesté aimante du Père.

Par amour pour le Père nous sommes joyeux de pardonner, pour témoigner à nos propres yeux que son amour seul compte pour nous, que son amour est plus grand que ces petites blessures.

Le don de soi également ne peut se réaliser que si l'on ne s'appartient plus et qu'on appartient à Dieu. Tant qu'on s'appartient on ne peut se donner avec cette gratuité totale de la miséricorde. Notre égoïsme foncier y fait obstacle. Si l'on aime Dieu, si l'on adore filialement, on ne s'appartient plus, on est tout à Lui, on est tout caché en Lui. C'est Lui qui dispose de nous selon son bon plaisir. C'est pourquoi l'adoration filiale est nécessaire à l'exercice plénier de la miséricorde-don et de la miséricorde-pardon. Celui qui ne vit plus de cette adoration filiale ne peut plus aller aussi loin dans l'exercice de la miséricorde.

L'anéantissement de l'adoration filiale permet cette plénitude du don et cette joie dans le pardon. Le mystère de la Croix nous l'atteste magnifiquement, et c'est peut-être là l'aspect le plus divin et le plus humain. On ne peut séparer le « *bon Pasteur* » de l'« *Agneau de Dieu* » !

On comprend comment le sacrifice de la Croix, unissant en lui d'une manière éminente toutes les perfections des sacrifices de l'Ancien

Testament, est vraiment, en ce qu'il a de plus propre, un sacrifice d'amour. C'est vraiment le sacrifice de la nouvelle loi, qui est la loi d'amour. C'est précisément à cause de cela que ce sacrifice, adoration filiale et aimante, introduit immédiatement dans une révélation nouvelle du mystère de Dieu.

S'il est déjà vrai de dire que chaque sacrifice de l'Ancien Testament est pour nous une certaine révélation du mystère de Dieu, il est encore beaucoup plus vrai de le dire du sacrifice du Christ. Car les sacrifices de l'Ancien Testament ne sont que des ébauches. Ils s'inscrivent dans toute une révélation des mystères de Dieu qui est formellement distincte de ces sacrifices, tandis que le sacrifice du Christ se trouve au terme de la vie apostolique du Christ, au terme de sa révélation personnelle, comme ce qui résume et achève toute sa vie apostolique, tout son enseignement. A la Croix le Christ nous donne son testament d'amour, son ultime enseignement nous devons le trouver dans ce mystère de la Croix.

C'est pourquoi notre ultime connaissance du mystère de Dieu et de ses attributs nous devons le découvrir dans le mystère du Christ crucifié. C'est pourquoi, après avoir essayé de préciser ce qu'il y a de tout à fait propre à ce sacrifice, terme de sa vie, nous devons essayer de saisir la manière dont il nous dévoile d'une manière ultime toute la grandeur du mystère de Dieu : son amour, sa simplicité, sa miséricorde, sa justice, sa toute-puissance et son intimité, sa jalousie et sa lumière, sa charité et sa sainteté.

TROISIEME PARTIE

LE CHRIST CRUCIFIÉ : NOTRE SAGESSE LA RÉVÉLATION DU MYSTÈRE DE DIEU

LE SACRIFICE DE LA CROIX : RÉVÉLATION DU MYSTÈRE DE L'AMOUR DU PÈRE ET DE SA SIMPLICITÉ

A Pilate qui L'interroge sur sa mission, Jésus répond : « *Je ne suis né et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité...* » Pilate lui demande : « *Qu'est-ce que la vérité ?* » (1)

Jésus ne répondit pas à Pilate.

Nous, nous savons que « Dieu est Amour », que toute vérité dépend de cette vérité unique qui est *la vérité*. C'est du reste pour cela que toute la Loi et les prophètes se ramènent à cet unique précepte de l'amour ; si Dieu est Amour, la Loi doit conduire à l'amour, les prophètes doivent eux-mêmes, et à plus forte raison, conduire à l'amour.

Toute la vie terrestre du Christ a été ordonnée à ce témoignage : « Je ne suis né *que* pour rendre témoignage à la vérité. » C'est en vivant en Fils bien-aimé du Père, avec plénitude, le mystère de l'amour divin que Jésus rend témoignage à la vérité. Toutes ses activités nous apprennent comment nous devons aimer Dieu, comment nous devons comprendre son amour, comment nous devons L'aimer comme un Père bien-aimé. Jésus est ce Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes « ses complaisances », Lui seul peut nous révéler le mystère de l'amour de son Père bien-aimé. Dès la crèche, à Noël, dans sa petitesse, sa faiblesse, son silence d'Enfant, c'est bien ce mys-

(1) *Jn., 18, 37-38.*

tère de la simplicité et de l'amour du Père bien-aimé qu'Il nous révèle. Le premier enseignement explicite que l'Évangile nous ait signalé, précise qu'Il est tout entier aux affaires de son Père. A travers toute sa vie apostolique Il nous conduit vers le Père et nous fait découvrir progressivement son amour, mais c'est à la Croix surtout qu'Il nous manifeste, dans son sacrifice offert pour la gloire du Père et le salut de ses brebis, le mystère infini de l'amour de Dieu. C'est pourquoi la Croix est, avant tout et plus que tout, œuvre d'amour filial, elle peut être comme la révélation la plus intime de l'amour. L'amour ne se dit pas ou du moins il se révèle toujours très mal par la parole, il ne peut se révéler que par l'amour et dans l'amour. Or, précisément les mystères de l'agonie, de la crucifixion et du sépulcre sont avant tout des mystères de l'amour filial de Jésus pour son Père. C'est pourquoi seuls de tels mystères sont capables de révéler par une sorte de connaturalité ce secret du mystère de Dieu : son amour ; ces mystères sont comme des brèches qui nous laissent entrevoir l'infini de l'amour du Père. C'est à travers ces mystères que Notre Seigneur nous donne bien son ultime enseignement. Ces mystères (agonie, crucifixion, sépulcre) considérés dans la seule lumière de la justice et même de la vertu de religion, demeurent inintelligibles. Du seul point de vue de la justice il est impossible de comprendre pourquoi tout a été poussé jusqu'à l'extrême dans l'ordre de la tristesse, de la douleur, de l'abjection, puisqu'un seul acte d'humilité de Jésus, ayant une valeur infinie, aurait pu réparer, satisfaire pleinement toutes les iniquités du monde. Du seul point de vue de la vertu de religion, la seule offrande des prémices de la terre par le Verbe Incarné aurait eu une valeur infinie, proclamant les droits souverains du Créateur sur l'univers...

Si l'on considère ces mystères comme achevant la grande révélation évangélique de l'amour de Dieu, comme testament de la nouvelle alliance qui est une alliance d'amour, alors tout reprend son sens plénier. Rien n'est de trop lorsqu'il s'agit de glorifier l'amour du Père en proclamant ses droits exclusifs de Père bien-aimé, lorsqu'il s'agit de manifester la grandeur infinie de l'amour divin. Le Christ crucifié a vraiment été établi, par la vertu de Dieu, notre sagesse, notre sagesse d'amour. Folie pour notre petite raison humaine — ce n'était pas nécessaire d'aller si loin! — scandale pour notre sensibilité humaine. Pouvant réaliser en Jésus crucifié un témoin unique du mystère de l'amour divin, la Sagesse a tout mis en œuvre pour le réaliser, la mort elle-même a contribué à cette grande épiphanie du mystère du Dieu-Amour.

Si tout l'Ancien Testament, du point de vue de la connaissance

de Dieu, est comme dominé par cette révélation faite à Moïse, au Mont Horeb, là où Dieu révèle son nom : « *Je suis celui qui suis* » — *Yahvé* — « *Je suis* » (1), la révélation du Christ crucifié achève et parfait cette révélation. Notre Seigneur Lui-même nous le dit expressément : « *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme (sur la Croix) alors vous connaîtrez que « Je Suis. »* » (2)

Le « *Je Suis* » de Jésus crucifié est celui du Fils qui exprime que « *Dieu est Amour* » (3), qui rend témoignage à son amour. Dans le silence de la tristesse et des souffrances Il l'exprime et dit tout l'amour de Dieu. A travers ce nouveau « *buisson ardent* » et dans la flamme de feu le mystère de la bonté du Père nous est vraiment révélé.

Essayons de bien comprendre la grandeur de ces deux révélations qui nous mettent en présence de Dieu, de son mystère.

Quand Dieu révèle à Moïse qu'Il est Yahvé : « *Je suis celui qui suis* », Il ne le fait pas spontanément. C'est Moïse qui veut savoir son nom pour se présenter au Pharaon avec plus d'autorité. Précédemment et spontanément Dieu s'était présenté d'une manière beaucoup plus familière : « *C'est Moi, le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob.* » (4)

A cet exilé, doublement exilé, Dieu se présente comme le Dieu de sa tribu, comme le Dieu de ses pères, comme Celui en qui il peut avoir toute confiance, car Il a fait « *alliance* » avec Abraham, et cette alliance continue à l'égard de tous ceux de sa race. Moïse peut donc compter sur cette alliance. En se présentant de cette manière, Dieu se présente comme le seul vrai Dieu, comme le Dieu très haut, comme Celui que Jacob a aimé, a adoré, comme Celui à qui Abraham a été fidèle... C'est pourquoi Moïse immédiatement « *se voila la face dans la crainte que son regard ne se fixât sur Dieu.* » (5)

Par ce geste d'anéantissement, d'adoration, il manifeste qu'il croit lui aussi que le Dieu de son père est l'unique Dieu.

Lorsque Moïse lui demande son nom, c'est pour se rassurer lui-même et avoir le courage d'affronter le Pharaon. C'est pour se lier à Lui d'une manière plus personnelle et pour pouvoir user de l'autorité même de Dieu. Quand on se présente au nom de quelqu'un on est comme revêtu de sa propre autorité, on participe à son pouvoir. En se

(1) *Ex.*, 3, 14, 15.

(2) *Jn.*, 8, 28.

(3) *I Jn.*, 4, 8, 16.

(4) *Ex.*, 3, 6.

(5) *Idem.*

nommant : Yahvé, « *Je suis celui qui suis* » Dieu dévoile son mystère de transcendance absolue. Et ceci est nécessaire, il faut qu'Il se révèle comme Celui qui a autorité sur le Pharaon, autrement cela ne servirait de rien à Moïse.

Quand Dieu se révèle « *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* », ceci touche directement le cœur de Moïse, car Moïse croit en la promesse, il croit en « *l'alliance faite à ses pères* ». Cette révélation demeure donc relative au peuple d'Israël. Pour le Pharaon, le Dieu d'Israël c'est le Dieu d'un peuple exilé, opprimé, tenu en servitude. C'est le Dieu de ceux qu'on est tenté de mépriser. Moïse ne peut se présenter au Pharaon revêtu de l'autorité unique du Dieu de ses pères. Il sait ce qu'en pense le Pharaon, lui qui a été élevé auprès de lui.

En se révélant : « *Je suis celui qui suis* » — *Yahvé* — Dieu se révèle comme Celui qui est le premier, comme Celui dont tout dépend, comme Celui qui a droit de commander au Pharaon. Pour qu'on comprenne mieux toute la signification de cette révélation elle s'accompagne de fait de la transmission à Moïse du pouvoir de changer son bâton en serpent, et de nouveau le serpent en bâton. « *Dans sa main le serpent redevient bâton* », dit le texte de l'Écriture en précisant « *afin qu'ils croient que Yahvé s'est bien manifesté à toi, le Dieu de leurs pères, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* » (1)

En se révélant : « *Je suis celui qui suis* », Dieu révèle son nom, ce qui exprime ce qu'Il est, sa propre personne. Le nom d'une personne exprime ce qu'il y a de plus intime, de plus personnel, ce qui caractérise le mieux cette personne et la distingue avec le plus de profondeur des autres personnes et des autres réalités. Posséder le nom de quelqu'un c'est pouvoir l'appeler, l'invoquer quand nous voulons. C'est pouvoir attirer son attention sur nous et entrer en dialogue avec lui. Par là c'est bien posséder un certain droit sur lui. Dieu livre son nom à Moïse précisément pour lui donner confiance, pour lui montrer qu'Il ne l'abandonne pas, qu'il peut aller de l'avant, que « *Yahvé* » sera toujours là avec lui. Et le nom qui exprime ce mystère de Dieu, qui dit ce qu'il y a d'unique en Dieu, est un nom ineffable : *Yahvé* ; un nom qu'on ne peut pas nommer, qui signifie : « *Il est* » ; c'est, du reste, de cette manière que Dieu se présente à Moïse qui vient de Lui demander son nom : « *Je suis celui qui suis* ». C'est donc le verbe *être* dont Dieu se sert pour exprimer ce qu'« *Il est* ». Il se sert du verbe dont la signification est la plus commune, la plus universelle ; certes, d'une

(1) *Ex.*, 4, 4-5.

manière implicite ou explicite, le verbe *être* est présent dans toutes nos affirmations. C'est aussi la signification la plus fondamentale, la plus profonde, car si une réalité n'est pas, on ne peut plus rien affirmer d'elle. Etant précisément la signification la plus profonde, aucune autre personne ne peut se nommer de cette manière : « Je suis celui qui est », c'est-à-dire : « Je suis celui qui est avant tout, à l'origine de tout ». C'est pourquoi, en se nommant « Yahvé », à la fois Dieu se cache et se révèle. (1) Il montre à Moïse qu'on ne peut le définir car on ne définit pas en se servant pour se nommer d'un *verbe* qui est le fondement même de toutes nos affirmations. Se nommer de cette manière c'est se dérober à toute précision particulière, donc à toute définition. Dieu ne peut être défini. Car pour définir Dieu il faudrait saisir quelque chose qui soit avant l'être. En se nommant Yahvé, Il se révèle aussi d'une manière admirable. Il révèle la simplicité absolue de son être, puisqu'Il est Celui qui n'a d'autre détermination, d'autre originalité que d'exercer l'être : « Il est ». En se nommant « Je suis » Il nous révèle qu'Il est *avant* tout ce qui est de telle ou telle manière. Il est, Lui, d'une manière absolue tandis que toutes les autres réalités ne sont que d'une manière partielle, particulière.

Par là Il s'oppose aussi aux autres dieux qui ne sont que néant. Il s'oppose aux dieux du Pharaon qui ne sont rien et ne peuvent rien. Même si le Pharaon ne reconnaît pas Yahvé comme l'unique vrai Dieu cela n'empêche pas qu'« Il est ». Dans les prophètes le germe initial de cette révélation faite à Moïse s'explicitera et prendra une force extraordinaire. Citons seulement ici quelques textes du prophète Isaïe : « *Moi, dont le nom est Yahvé, je ne céderai pas ma gloire à un autre ni mon honneur aux idoles.* » (2)

« Avant moi aucun Dieu ne fut formé et il n'y en aura pas après moi. Moi, moi, je suis Yahvé, il n'y aura pas d'autre Sauveur que moi... moi, je suis Dieu, depuis l'éternité je le suis. Et personne ne délivre de ma main ; j'agis, et sans appel. » (3)

« Je suis le premier et le dernier ; moi excepté, il n'y a pas de dieux. Qui est semblable à moi ? » (4)

« Je suis Yahvé sans égal ; moi excepté il n'y a pas de dieu... pour que tu me connaisses, je te fais prendre les armes, pour qu'on sache du levant jusqu'au couchant que tout est néant sauf moi. » (5)

(1) Cf. Bible de Jérusalem, éd. du Cerf, 1956, p. 63, n.g. — Sur les deux interprétations du nom de Yahvé — l'une, insistant sur l'aspect négatif : Dieu se dérobe et Il déclare : « Je suis qui je suis », l'autre, insistant sur l'aspect positif : « Je suis celui qui est » — c'est le second aspect que la tradition a préféré en général.

(2) *Is.*, 42, 8.

(3) *Is.*, 43, 10, 12.

(4) *Is.*, 44, 6-7.

(5) *Is.*, 45, 5-6 ; cf. 18, 20-22 ; 46, 5-7 ; 48, 11.

« Je suis Yahvé sans égal, je façonne la lumière et crée les ténèbres. Je fais le bonheur et provoque le malheur, c'est moi Yahvé qui fais cela. » (1)

« Vraiment chez toi Dieu est caché,
Le Dieu d'Israël, le Sauveur
ceux qui s'enflammaient contre toi
seront confondus et humiliés,
Ils s'en iront honteux, les faiseurs d'idoles... » (2)

En se révélant « Yahvé » : « Je suis celui qui est », Il se révèle bien comme Celui qui est le Maître de tous parce qu'Il est Celui qui est avant tout, dont tout dépend. C'est pourquoi rien ne Lui est égal. Rien n'est à son niveau. Il n'est, Lui, relatif à rien, mais tout est relatif à Lui. C'est pourquoi l'on ne peut Le nommer autrement que « Celui qui est » — « Il est... ». Aucun autre nom ne peut être plus simple, aucun ne peut mieux exprimer la simplicité absolue de Celui qui est le premier en tout, aucun ne peut mieux exprimer la transcendance de Celui qui est le Créateur de tout l'univers.

Cette révélation de l'Horeb demeure toujours vraie. C'est toujours le même Yahvé, Créateur de tout l'univers qui nous a donné son nom pour que nous puissions L'invoquer. A nous de recevoir cette révélation dans la foi et d'en vivre. Mais à la Croix Yahvé se révèle à nous d'une manière nouvelle « Je suis » est « le Sauveur » qui se donne, qui se livre à nous dans l'amour. Le sacrifice de la Croix de Jésus est le nouveau « buisson ardent » qui nous révèle que Dieu, en tout son Etre, en toute la pureté et la simplicité de son Etre, est Amour. Si Dieu n'était pas amour en tout son Etre, en tout ce qu'Il est, le sacrifice de Jésus à la Croix, de Celui qui dit « Je suis », n'aurait plus aucun sens, serait absurde, folie, scandale. Si Dieu est Amour ce sacrifice est bien « sagesse », il est la grande manifestation de cet amour.

Et le « signe » nouveau, qui nous est donné, pour que nous comprenions que Dieu est Amour en tout son Etre, que « Je suis » est Amour, c'est la Résurrection même du Corps de Jésus, c'est la Résurrection de l'Agneau, c'est la glorification de son Cœur blessé — le « bois de vie » devient serpent (chargé de toute l'iniquité du monde, Il est le maudit, l'abandonné) et le serpent, ce maudit, redevient « bois de vie ».

La « Main de Dieu », à la Croix, à l'agonie se couvre de lèpre, blanche comme neige, en se plongeant dans la volonté du Père, et de

(1) *Is., 45, 6-7.*

(2) *Is., 45, 15-16.*

nouveau elle réapparaît pure en se cachant dans la volonté du Père, en son amour. (1)

Le sacrifice sanglant de Jésus nous révèle avant tout l'absolu de l'amour de Dieu. Dieu est Amour, son amour est simple comme son Être. En nous l'amour est toujours relatif, il est toujours partagé. Il n'est pas premier. Nous ne pouvons pas être amour en tout notre être. Il y a au plus intime de notre être, un certain égoïsme métaphysique qui limite radicalement notre amour. Nous ne pouvons aimer que dans des opérations successives qui demeurent, malgré l'intensité et la véhémence qu'elles peuvent avoir, toujours accidentelles, c'est-à-dire qui toujours s'ajoutent à notre être substantiel — ce « hiatus » dans toute créature entre son être substantiel et son amour le plus violent ou le plus spirituel montre bien la limite radicale de la capacité de notre cœur qui ne peut brûler tout notre être, et quand nous avons l'impression qu'il le brûle, ce n'est qu'une impression passagère ; en réalité tout n'est pas brûlé, il y a toujours quelque chose qui ne peut brûler, qui ne peut se transformer en feu, en amour.

Tout l'Être de Dieu au contraire est « Amour ». Il est l'Amour. Déjà l'Ancien Testament proclamait cet amour de Dieu.

L'usage du symbole du feu, pour exprimer la présence active de Dieu, est très net (2). Le nom même de Yahvé est révélé à Moïse dans le buisson de feu. L'Ange de Yahvé se manifeste à lui (Moïse) sous la forme d'une flamme de feu jaillissant du milieu d'un buisson... « Le buisson était embrasé mais ne se consumait pas... » (3). « La montagne du Sinaï était fumante parce que Yahvé y était descendu sous forme de feu » (4). Au Mont Carmel il est précisé : « Le feu de Yahvé tomba et dévora l'holocauste et le bois » (5). Mais il est précisé aussi que Yahvé n'est pas ce « feu », qu'Il n'est pas dans ce feu. (6)

Au delà du symbolisme du feu il est dit expressément que Dieu aime son peuple et, par le fait même, qu'Il est Amour. C'est surtout avec les prophètes que nous trouvons ces révélations plus intimes du Cœur de Yahvé :

(1) C'est le second signe donné à Moïse : « Mets ta main dans ton sein ! Il mit sa main dans son sein et lorsqu'il l'en retira elle était couverte de lèpre, blanche comme neige. Yahvé lui ordonna : « Remets ta main dans ton sein. » Il remit sa main dans son sein et lorsqu'il la retira, elle avait recouvert l'aspect du reste du corps. » (Ex., 4, 6-7).

(2) Cf. Gn., 15, 17, l'alliance avec Abraham ; Ex., 13, 21, la colonne de feu qui conduit Israël à travers le désert ; Ex., 19, 18, le Sinaï fumant.

(3) Ex., 3, 2.

(4) Ex., 19, 18.

(5) I R 18, 38 ; Lv., 9, 24 : « Une flamme jaillit devant Yahvé, qui dévora sur l'autel l'holocauste et les graisses. » Cf. Lv., 10, 1-2 ; Nb., 16, 35 : « Un feu jaillit de Yahvé », cf. Nb., 11, 1-3.

(6) I R 19, 12.

« Ainsi parle Yahvé : il a trouvé grâce au désert, le peuple échappé à l'épée. Israël marche vers son repos. De loin Yahvé lui est apparu : d'un amour éternel je t'ai aimée, aussi t'ai-je conservé ma faveur... » (1)

« L'amour de Yahvé à jamais je te chante, d'âge en âge ma parole annonce ta fidélité. Car j'ai dit : l'amour est bâti à jamais, aux cieux tu as fondé ta fidélité... » (2)

« Souviens-toi de ta tendresse, Yahvé, de ton amour, car ils sont de toujours. » (3)

Dans le prophète Osée cette révélation de l'amour de Dieu est encore plus intime :

« Quand Israël était enfant, je l'aimai, et de l'Egypte j'appelai mon fils. Mais plus je les appelais plus ils s'écartaient de moi ; ils ont sacrifié aux Baals...

Moi pourtant j'apprenais à marcher à Ephraïm,
Je le prenais dans mes bras ;
et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux !
Je les menais avec de douces attaches,
avec des liens d'amour ;
J'étais pour eux comme celui qui élève
un nourrisson tout contre sa joue... » (4)

Et après l'exil Yahvé redit son amour à Israël :

« Ne crains pas, tu ne seras pas confondue...

car ton époux ce sera ton Créateur dont le nom est Yahvé Sabaot, ton Rédempteur, ce sera le Saint d'Israël qui s'appelle le Dieu de toute la terre... oui, comme une femme délaissée dont l'âme est désolée, Yahvé te rappelle... Un court instant je t'avais délaissée, mais ému d'une immense pitié je te rassemblerai. Dans un débordement de fureur un instant je t'avais caché ma face, mais dans un amour éternel j'ai pitié de toi, dit Yahvé. » (5)

Pour montrer la qualité de cet amour Yahvé dit avec force : « *Yahvé s'appelle Jaloux, Il est un Dieu jaloux* » (6). Il ne souffre pas de partage en son amour.

Le mystère de l'Incarnation nous manifeste le mystère de l'amour unique de Dieu. L'amour se réalise dans le don et le don personnel. En nous donnant son Fils et en nous Le donnant de la manière dont Il a voulu Le donner, Il nous fait comprendre combien Il nous aime ; nous découvrons ainsi la douceur et la force de son amour :

« En ceci s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui. En ceci consiste son amour, ce

(1) Jr., 31, 2-3 ; cf. So., 3, 17 ; Dt., 4, 37 ; 10, 15 ; Is., 43, 4.

(2) Ps., 89, 1-3.

(3) Ps., 25, 6.

(4) Os., 11, 1-4 ; cf. 2, 21 : « Je te fiancerai à moi dans la tendresse et dans l'amour. »

(5) Is., 54, 4-8. Il faudrait aussi rappeler le *Cantique des cantiques* qui exprime bien cette force de l'amour et sa primauté.

(6) Ex., 34, 14.

n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime de propitiation pour nos péchés. » (1)

Le sacrifice de la Croix nous révèle avec une nouvelle force la « jalousie » de son amour, l'absolu de son amour, plus profondément encore combien son amour est premier, substantiel.

La mort du Christ, acceptée librement, témoignage de l'amour du Père, est plus forte que la mort, victorieuse de toute mort. Seule la mort peut être signe de cette primauté absolue, substantielle, de l'amour divin.

En effet, toute parole, tout geste humain autre que la mort, peut se reprendre, se refaire, être complété, être achevé, car toutes ces activités sont essentiellement relatives, la mort seule s'impose d'une manière totale et définitive, on ne peut la reprendre, l'achever, la parfaire. La mort seule est irrémédiable, car elle est une séparation substantielle. Seule dans notre monde sensible elle s'inscrit d'une manière absolue. Elle est ce seul absolu visible, palpable en quelque sorte qui soit à notre portée, d'où son caractère à la fois terrible et fascinant. Elle fait frémir notre sensibilité qui ne l'aime pas et qui la sent comme l'ennemie. Notre sensibilité n'est à l'aise que dans la relativité et le mouvement, mais en même temps notre intelligence, dans ce qu'elle a de plus pur, de plus spirituel, de plus désincarné, pourrait-on dire, est comme attirée vers la mort, ou plus exactement peut être comme séduite par elle, en raison de sa soif à la fois d'expérience et de principe. Or, précisément, la mort se présente à nous à la fois comme une expérience encore inédite, originale et comme un principe, négatif il est vrai, mais tout de même un principe, un terme absolu.

On voit donc comment, en raison même de son caractère sensible et de sa valeur d'absolu, de terme, la mort peut être utilisée par la sagesse de Dieu, comme le signe le plus capable d'atteindre avec éclat la grandeur substantielle, éternelle, unique de l'amour divin.

Déjà l'homme, dans sa courte sagesse d'amour, quand il aime avec passion, instinctivement considère que seule la mort est capable de traduire l'intensité de son amour. Les amoureux ne prétendent-ils pas que leur amour surpasse la mort ? Et s'ils le pouvaient ne se serviraient-ils pas de la mort pour prouver leur amour !

Ce que l'amour humain ne suscite qu'en pure velléité, puisqu'en fait l'amour humain est dépendant de la condition présente de la vie, et que par la mort il s'anéantirait, l'amour divin peut le réaliser. Cet

(1) I Jn., 4, 9-10 ; cf. Jn., 3, 16.

amour est vraiment plus fort que la mort. Il la domine, il peut s'en servir pour proclamer son absolu, sa primauté.

De fait, à la Croix, la mort du Christ, acceptée librement dans l'amour, témoigne bien de la primauté de l'absolu de l'amour de Dieu, de l'amour du Père.

Et puisque la Sagesse divine, au Calvaire, use de la mort de l'Homme-Dieu pour manifester l'absolu substantiel de l'amour de Dieu, il convenait qu'Elle en usât pleinement. C'est pourquoi toutes les morts que l'homme est capable de porter sont comme rassemblées, unies dans cette mort unique. Et toutes, dans la mort du Christ, connaissent, selon leur ordre propre, une intensité et un paroxysme inouï pour affirmer avec plus de force que l'amour de Dieu est seul l'Amour substantiel, l'Amour pur.

Songeons à la mort invisible et solitaire de l'Agonie — « *Mon âme est triste à en mourir* » (1), affirme Jésus. C'est une angoisse, c'est un effroi qui Le terrasse et L'étreint. C'est la mort intime de l'âme, ce que nous appellerions aujourd'hui la mort de notre moi psychologique, de notre personnalité psychologique. Jésus abdique radicalement toute volonté humaine en face de la volonté du Père — « non ma volonté mais la tienne ». Mort cachée, infiniment mystérieuse, où Jésus s'efface, accepte d'être comme abandonné. Mort dans la tristesse, l'angoisse et la lutte...

Vient ensuite le baiser de Judas — signe de sa trahison — la lâcheté des neuf disciples qui, voyant Jésus arrêté, s'enfuient ; le reniement de Pierre, celui à qui Jésus avait fait une telle confiance. La trahison, la lâcheté, le reniement, ce sont bien les diverses manières dont le cœur de l'ami peut mourir. La trahison de l'ami, c'est vraiment la mort de l'amitié au sens le plus fort, et cette mort s'accompagne de ces lâchetés et de ces reniements pour lui donner toutes ses dimensions, pour lui permettre d'être totale en intensité et en conséquences. Un seul reste fidèle. Il y a là une mort très profonde pour le cœur humain — si l'on comprend que l'amitié est un des épanouissements les plus profonds du cœur de l'homme.

Toutes les humiliations du Prétoire, où Il est l'objet du mépris et de la dérision des soldats qui Le considèrent comme un fou vaniteux, où Il est considéré par les Princes des prêtres comme un blasphémateur, comme un être qui ne respecte pas les droits de Dieu, où Il est considéré comme un aventurier dangereux, qui risque de contaminer

(1) *Mc., 14, 34.*

le peuple, où l'on préfère la vie du criminel de droit commun, Barabas, à sa propre vie ; où on le condamne au supplice le plus dégradant, le supplice des esclaves... Il connaît toutes les humiliations, et par ces humiliations, Il connaît toutes les dégradations politiques et religieuses, Il meurt à sa vie de citoyen libre, faisant partie d'une communauté politique, Il meurt à sa vie d'homme religieux, faisant partie d'une communauté religieuse — ce sont vraiment des morts, car il y a un épanouissement authentiquement humain à ce double niveau.

Enfin, la crucifixion réalise la mort physique, la mort violente et sanglante de la Croix, préparée par la flagellation et le couronnement d'épines, pour que cette mort soit plus sanglante et plus infamante encore. Le genre de mort est la mort la plus douloureuse qui soit, la plus violente.

Son cadavre n'est même pas respecté : « *Voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes, mais un des soldats lui perça le côté de sa lance* » (1). Il fallait que sa poitrine fût déchirée, son cœur transpercé, pour que son sang soit versé jusqu'à la dernière goutte. Il faut cette dernière mort du cadavre, Jésus mort ne peut plus parler, mais son cœur peut encore saigner.

Chacune de ces morts, unies à chacune des modalités de la Résurrection qu'elle infère, atteste que l'amour de Dieu est le seul Amour éternel, substantiel. C'est le seul Amour fidèle, c'est le seul Amour, source de vie. Et toutes ces morts s'achèvent dans la blessure du Cœur de Jésus. Cette blessure béante du Cœur de Jésus est comme une brèche divine qui nous ouvre l'abîme de l'amour de Dieu, qui nous le donne et nous le révèle, qui l'exprime et qui le réalise pour nous.

Par ce côté blessé, par ce cœur martyr nous pouvons pénétrer comme par une porte royale, très étroite aussi, pour contempler le mystère de l'amour filial en lequel le Fils unique est livré totalement au bon plaisir du Père, L'aimant vraiment en Fils bien-aimé. « *C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la recouvrer. Personne ne me la ravit, mais c'est moi qui la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la recouvrer, voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père... Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.* » (2)

Et en cet amour du Fils nous est révélé l'amour du Père pour le Fils bien-aimé, le mystère de l'amour de Dieu, comme il ne nous avait

(1) Jn., 19, 34.

(2) Jn. 17.18 : 2. 29.

encore jamais été révélé. C'est vraiment le Dieu jaloux, son amour exclusif, son amour substantiel et intime, qui nous est révélé et qui nous est donné.

Quand on touche à l'amour de Dieu on touche à ce qu'il y a de plus profond, de plus intime, de plus lui-même, en Dieu, si l'on peut dire. C'est vraiment comme le « Cœur » de Dieu qui nous est révélé par et dans le Cœur de Jésus crucifié, dans et par le Cœur blessé du Christ, pour nous faire comprendre que si Dieu, en la simplicité de son Etre, ne peut être touché par aucune créature — Il est Celui qu'on ne peut pas influencer, mais Celui qui agit sur tous — Dieu, en la plénitude de son amour, est l'Etre le plus vulnérable qui soit, l'Etre en qui il n'y a aucune dureté, aucun égoïsme, aucun repli sur Lui-même d'amertume, de froideur, d'indifférence... Il est Amour. Or précisément, c'est l'amour qui nous rend attentif aux autres, qui nous rend accueillant, capable de sentir ce qu'ils sentent, de vivre ce qu'ils vivent. Dieu, en tout Lui-même, est Amour. C'est pourquoi, en tout Lui-même, Il est « accueil ». Il est Celui qui nous attire à Lui, et qui veut nous cacher en son mystère même d'amour.

Si l'alliance de la première Pâque s'est faite sous la lumière du mystère de la simplicité, de Celui qui s'est nommé : « Je suis celui qui suis », l'alliance de la Pâque véritable, ultime, qui nous libère de l'esclavage du péché, se fait dans la lumière du mystère de l'amour, de Celui qui, dans le silence, nous donne *en signe d'amour unique* : le Cœur blessé de son Fils bien-aimé.

Comprenons bien que cette révélation de l'amour de Dieu, loin de s'opposer à celle de la simplicité de son Etre, nous en donne au contraire le sens profond, car en Dieu simplicité de l'Etre et amour ne font qu'un. L'amour de Dieu est simple ; il est pur. Dieu est la pureté même de l'amour. La simplicité de l'Etre de Dieu est Amour, ce n'est pas une simplicité d'abstraction, de pauvreté, de naïveté, c'est la simplicité de Celui qui est parfait dans l'amour, simplicité limpide et brûlante. C'est la simplicité même de l'Amour. L'Écriture se servira du symbole de la « colombe » pour nous faire comprendre cette simplicité de l'Amour qui en exprime la fraîcheur, le jaillissement. Dieu aime toujours comme dans un premier acte d'amour et Il aime toujours comme dans un acte ultime d'amour.

L'Horeb et la Croix sont, de fait, inséparables, les deux Pâques sont inséparables.

LE SACRIFICE DE LA CROIX : RÉVÉLATION
DU MYSTÈRE DE LA JUSTICE ET DE LA MISÉRICORDE
DU PÈRE

Si le Sacrifice de la Croix nous révèle le mystère de l'amour substantiel de Dieu, il nous révèle aussi, d'une manière nouvelle, sa miséricorde et sa justice. Il nous révèle surtout l'harmonie intime en Dieu de ces deux attributs divins révélés déjà si fortement dans l'Ancien Testament et qui peuvent nous sembler quelque fois comme antinomiques.

Voyons d'abord comment le sacrifice de la Croix achève la révélation de la justice et de la miséricorde, pour voir ensuite comment, en achevant cette révélation, il nous introduit dans leur harmonie divine.

La révélation de la justice de Dieu commence dès les premières pages de l'Écriture. Nous voyons après la faute d'Adam et d'Eve que Dieu juge Adam, Eve et le serpent, qu'Il leur donne à chacun une peine en proportion avec la gravité de leur faute (1). Voilà une activité de juge et aussi un acte de justice vindicative, car Dieu est à la fois l'offensé, en tant que Législateur, et le Juge. De même à l'égard de Caïn, qui vient de tuer Abel, nous voyons Dieu exercer encore une activité de juge qui punit le fratricide. (2) Le déluge est encore un acte de justice du Seigneur (3), ainsi que la dispersion de ceux qui ont voulu construire la tour de Babel (4).

Au terme de la révélation, dans le livre de l'Apocalypse, la justice de Dieu apparaît encore tenir une très grande place dans le gouvernement de Dieu. (5)

A travers toute l'Écriture est affirmé ce mystère de la justice de Dieu. Mais en même temps nous est révélé quelque chose d'encore plus mystérieux pour nous : certains gestes de pardon, de protection, de sollicitude, de pitié... Dieu juste apparaît miséricordieux.

Avant la faute d'Adam c'est bien la sollicitude toute gratuite de Dieu à son égard qui nous est révélée lorsqu'Il dit : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul...* » (6) A l'égard d'Abel et de Noë nous est révélé-

(1) Gn., 3, 14-19.

(2) Gn., 4, 10-16.

(3) Gn., 5, 7 ; cf. 18, 17-33 ; 19, 12-29 (la destruction de Sodome).

(4) Gn., 11, 8.

(5) Ap., 15, 5 ; 18, 1-3 ; 19 ; 11-16.

(6) Gn., 1, 18.

lée la bonté miséricordieuse de Dieu : « *Yahvé agréa Abel et son offrande* » (1). « *Noé avait trouvé grâce aux yeux de Yahvé* » (2) et surtout dans l'alliance que Yahvé établit avec Noé : « *Je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais...* » (3)

Mais c'est surtout à l'égard des patriarches et peut-être plus encore de Moïse que cette miséricorde de Yahvé se manifeste pleinement. Apparaissant à Moïse Il dit :

J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui réside en Egypte. J'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants. Certes, je connais ses angoisses. Je suis résolu de le délivrer de la main des Egyptiens et de le faire monter de ce pays vers une contrée plantureuse et vaste, vers une contrée où ruissellent lait et miel... » (4)

Voilà une merveilleuse description de Dieu miséricordieux : Il a vu la misère de son peuple. La première exigence de la miséricorde c'est de connaître la misère de l'autre. Il faut avoir cette attention spéciale, découvrir la misère et savoir la regarder bien en face... Mais il faut que ce regard soit un regard ami, autrement ce serait terrible. Regarder la misère uniquement pour la regarder, pour en faire des tests, n'est-ce pas quelque chose d'inhumain ? Que dirait-on d'un médecin qui enlèverait le pansement de son malade, en lui faisant mal, uniquement pour constater l'état de la plaie, pour la connaître ! A-t-on le droit de dévoiler une plaie uniquement pour la regarder ? Dieu a vu la misère de son peuple.

La seconde exigence de la miséricorde, c'est de compatir à la misère de l'autre. C'est de connaître la misère de l'autre comme si c'était notre propre misère.

Enfin il faut tout entreprendre pour soulager le misérable : « *Je suis résolu à le délivrer de la main des Egyptiens.* » Et Dieu veut se servir de Moïse pour accomplir ce grand geste de miséricorde à l'égard de son peuple. Voilà la manière dont Dieu fait la miséricorde : Il veut la faire avec cette suavité très spéciale qui consiste à sauver son peuple par l'un des membres de ce peuple. Ceci fait partie des mœurs miséricordieuses, car Dieu n'a pas besoin de Moïse pour accomplir ce qu'Il désire, mais Il veut s'en servir pour que son geste de miséricorde soit plus parfait, plus adapté au misérable qu'Il veut délivrer. Et devant

(1) Gn., 4, 4.

(2) Gn., 5, 8.

(3) Gn., 8, 21-22.

(4) Ex., 3, 7-8.

les objections et les réticences de Moïse qui a peur d'accomplir une telle mission, Yahvé se révèle à son égard plein de bonté — Il lui promet d'être avec lui, Il lui promet de l'aider à parler.

En délivrant miséricordieusement son peuple, Yahvé corrige le Pharaon. Au sein de ce geste d'une si merveilleuse miséricorde à l'égard du peuple d'Israël se précise une justice de plus en plus rigoureuse à l'égard du Pharaon. Cette justice apparaît dans toute son efficacité lors de la Pâque avec l'Ange exterminateur (1), lors du passage de la mer des Roseaux (2).

La marche du peuple d'Israël dans le désert sous la conduite de Dieu est toute jalonnée de gestes miséricordieux de Yahvé qui veille sur son peuple, mais elle est également marquée par une série de corrections et d'actes de justice divine, rappelant à Israël le droit chemin, chaque fois que celui-ci murmure et veut revenir en arrière (3). Cette marche sous la conduite de Dieu est un merveilleux itinéraire spirituel qui nous montre comment Dieu, dans sa sagesse, dose merveilleusement ses attentions miséricordieuses, ses épreuves ou ses corrections. Ceci est très manifeste dans la première étape, celle de Mara (4). Après trois jours de désert, sans trouver de points d'eau, une oasis se présente, mais son eau est si amère, qu'on ne peut la boire... Voilà l'épreuve. Le peuple murmure, Dieu est pris de compassion, par l'intermédiaire de Moïse, Il transforme cette eau amère en eau douce et Il affirme : « *C'est moi Yahvé qui te rends la santé.* » (5) Mais Yahvé précise qu'Il ne fera cette miséricorde que si le peuple fait ce qui est juste à ses yeux, s'il prête l'oreille à ses commandements et observe ses lois.

Ceci est encore très manifeste dans le don du Décalogue fait à Moïse sur le Mont Sinaï. C'est un geste de miséricorde de vouloir rééduquer le peuple d'Israël, lui rendre son sens religieux, lui apprendre l'adoration, mais le rééduquer en lui donnant la Loi, ceci est un acte éminent de justice. C'est du reste ce que Moïse reconnaît dans son grand cantique : Yahvé, « *son œuvre est parfaite, car toutes ses voies sont le Droit* » (6). Le propre de la justice c'est de rendre à chacun ce qui lui est dû. La justice considère le droit. Moïse ajoute : « *C'est un*

(1) *Ex.*, 11, 4 ; 12, 29 sq.

(2) *Ex.*, 14, 15 sq.

(3) *Ex.*, 15, 23.

(4) *Ex.*, 15, 22 sq.

(5) *Ex.*, 15, 26.

(6) *De.*, 32, 4.

Dieu fidèle et sans iniquité, il est rectitude et justice. » (1) Mais Il est aussi miséricordieux, c'est pourquoi il peut proclamer :

« Au pays de la steppe il l'adopte, dans la solitude éclatante du désert. Il l'entoure, « il l'élève, il le garde comme la prunelle de son œil, tel un vautour qui veille sur « son nid, plane au-dessus de ses petits ; il déploie ses ailes et le prend, il le soutient « sur son pennage. Yahvé est seul pour le conduire... Il le nourrit des produits des « montagnes, il lui fait goûter le miel du rocher et l'huile de la pierre dure. » (2)

Cette miséricorde et cette justice qui caractérisent les œuvres de Yahvé, les prophètes ne cesseront de la proclamer, de la rappeler, de la chanter. Citons ici seulement quelques textes plus significatifs qui nous font pénétrer plus avant dans ce mystère.

Dans son Cantique d'action de grâces Anne reconnaît que Yahvé est un Dieu de justice et de miséricorde : « Un Dieu plein de savoir, voilà Yahvé, à lui de peser les actions, l'arc des puissants est brisé, mais les défaillants sont ceinturés de force. Les rassasiés s'embauchent pour du pain, mais les affamés cessent de travailler. La femme stérile enfante sept fois, mais la mère de nombreux enfants se flétrit... C'est Yahvé qui fait mourir et vivre, qui fait descendre au shéol et en remonter. C'est Yahvé qui appauvrit et qui enrichit, qui abaisse et qui élève... » (3) « Yahvé juge les confins de la terre... » (4)

Dans le Psaume 89 on chante la gloire et la puissance de Yahvé et l'on reconnaît : « Justice et Droit sont l'appui de son trône, Amour et Fidélité marchent devant ta face... » (5)

« Yahvé siège pour jamais, il affermit pour le jugement son trône ; Lui ; il jugera le monde avec justice, prononcera sur les nations avec droiture... Que Yahvé soit le lieu fort pour l'opprimé, un lieu fort au temps de la détresse ! En Toi se confient ceux qui connaissent ton nom, tu n'abandonnes point ceux qui te cherchent, Yahvé... » (6)

« Pitié pour moi, Yahvé, vois mon malheur... » (7)

« Yahvé s'est fait connaître, il a rendu le jugement, il a lié l'impie dans l'ouvrage de ses mains... » (8)

« Le pauvre n'est pas oublié jusqu'à la fin, l'espoir des malheureux ne périt jamais. » (9)

« A toi le misérable s'abandonne, l'orphelin, toi, tu le secours. » (10)

(1) *Dt.*, 32, 4 ; cf. 32, 41 : « Je prendrai cause pour le Droit. »

(2) *Dt.*, 32, 10, 13.

(3) *I S* 2, 3-7.

(4) *I S* 2, 10.

(5) *Ps.*, 89, 15 ; cf. *Ps.*, 19, 10 : « Les jugements de Yahvé sont vérité, équitables toujours, désirables plus que l'or, que l'or le plus fin, ses paroles sont douces plus que le miel, que le suc des rayons. »

(6) *Ps.*, 9, 8-11.

(7) *Ps.*, 9, 14 ; cf. *Ps.*, 25, 16.

(8) *Ps.*, 9, 17 ; cf. *I S.*, 15, 25 : « Yahvé me rétribue selon ma justice, ma pureté qu'il voit de ses yeux. »

(9) *Ps.*, 9, 19.

(10) *Ps.*, 10, 14.

« Droiture et bonté que Yahvé, il remet dans la voie les égarés, il dirige les humbles dans la justice, il enseigne aux malheureux sa voie. » (1)

« A cause de ton nom, Yahvé, pardonne mes torts, car ils sont grands. » (2)

« Vois mon malheur et ma peine, efface tous mes égarements, garde mon âme, délivre-moi, point de honte pour moi : tu es mon abri. Qu'innocence et droiture me protègent... J'espère en Toi, Yahvé... » (3)

« O Juste que tu es, Yahvé ! droiture tes jugements... » (4)

« Justice éternelle que ta justice, vérité que ta loi... » (5)

« Vois ma misère, délivre-moi, car je n'oublie pas ta loi. » (6)

Dans Jérémie et Osée la miséricorde de Yahvé nous est manifestée avec une douceur très spéciale :

En parlant de Jacob qu'on appelait « la Répudiée » Yahvé annonce : « Je vais rénover ta chair, guérir tes plaies. » (7)

« Voici je vais rétablir les tentes de Jacob, je prendrai en pitié ses habitants : la ville sera rebâtie sur ses ruines, la maison forte restaurée en son lieu. Il en sortira l'action de grâces et les cris de joie. Je les multiplierai au lieu de les réduire, je les glorifierai au lieu de les abaisser... je lui donnerai audience et il s'approchera de moi... » (8)

« Celui qui dispersa Israël le rassemble, il le garde comme un pasteur son troupeau. Car Yahvé a racheté Jacob, il l'a délivré de la main du plus fort... » (9)

« Je changerai leur deuil en allégresse, je les consolerais, je les réjouirai après leurs peines... » (10)

« Je guérirai leurs infidélités, je les aimerai de bon cœur ; car ma colère s'est détournée d'eux. Je serai comme la rosée pour Israël ; il croîtra comme le lis, il poussera ses racines comme le peuplier, ses rejetons s'étendront au loin. » (11)

« Mon Cœur en moi se retourne, toutes mes entrailles frémissent. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne détruirai plus Ephraïm, car je suis Dieu, et non pas homme : au milieu de toi je suis le saint et je n'aime pas détruire. » (12)

« Voici que j'aurai soin moi-même de mon troupeau et je le passerai en revue. Comme un pasteur qui passe en revue son troupeau quand'il est au milieu de ses brebis dispersées.

« Je passerai en revue mes brebis.

« Je les retirerai de tous les lieux où elles furent dispersées au jour des brouillards et des ténèbres... dans un bon pâturage je les ferai paître et sur les hautes montagnes d'Israël sera leur pacage... c'est moi qui ferai paître mes brebis et c'est moi qui les ferai reposer... je chercherai celle qui est perdue, je ramènerai celle qui est égarée, je panserai celle qui est blessée, je guérirai celle qui est malade. Celle qui est grasse et bien portante je veillerai sur elle. Je ferai paître avec justice... » (13)

(1) *Ps.*, 25, 8, 9.

(2) *Ps.*, 25, 11.

(3) *Ps.*, 25, 18, 20-21.

(4) *Ps.*, 119, 137.

(5) *Ps.*, 119, 142.

(6) *Ps.*, 119, 153.

(7) *Jr.*, 30, 17 a.

(8) *Jr.*, 30, 18, 21.

(9) *Jr.*, 31, 10-11.

(10) *Jr.*, 31, 13.

(11) *Os.*, 14, 5-7.

(12) *Os.*, 11, 8-9.

(13) *Ex.*, 34, 11-16.

Isaïe annonce l'avenir glorieux d'Israël :

- « Yahvé est notre justice, notre Législateur,
- « Yahvé est notre roi et notre Sauveur,
- « Alors on se partagera un énorme butin,
- « les boîteurs se livreront au pillage,
- « aucun habitant ne dira plus : « Je suis malade »
- « ce peuple qui y demeure sera absous de ses fautes. » (1)
- « Moi, moi, je suis ton consolateur. » (2)

Le sacrifice de la Croix est par excellence une œuvre de la « droiture » du Père et une œuvre de sa miséricorde, les deux sont intimement liés. Le sacrifice de la Croix est l'œuvre de la justice par excellence. Jamais la justice de Dieu n'a pu être aussi pure, aussi stricte, aussi rigoureuse qu'à la Croix. Lorsqu'elle s'exerce à l'égard du pécheur, celui-ci est incapable de supporter la stricte justice de Dieu, car il est incapable de réparer l'offense faite à Dieu, à son amour, par sa faute volontaire, son orgueil, sa désobéissance.

A l'égard du Christ, Homme-Dieu, infiniment pur, mais prenant sur Lui par miséricorde toute l'iniquité du monde, la justice de Dieu peut s'exercer parfaitement. Jésus peut, Lui, réparer en stricte justice les offenses, toutes les offenses de l'humanité ; parce qu'Il est le Verbe Incarné, Il est donc Dieu. Toutes les morts que Jésus a subies durant l'agonie, la Croix, le sépulcre, toutes ces morts qu'Il a subies d'une manière héroïque, avec une extraordinaire intensité et lucidité, toutes ces morts sont de fait les peines dues aux péchés des hommes qu'Il acceptait librement de porter, comme si elles étaient ses propres peines, comme si Lui, le Juste, le méritait vraiment. Il les portait pour satisfaire à la justice de Dieu, pour payer cette dette effrayante de l'humanité pécheresse, de la « femme » « infidèle », « adultère », pour employer le symbolisme de l'Écriture. En acceptant d'aller jusqu'au bout des exigences de la justice, de satisfaire pleinement, Jésus crucifié nous montre la grandeur de la justice de Dieu, le sérieux de cette justice qui n'a rien d'arbitraire, qui est sagesse en Dieu. Par là Jésus nous fait mieux saisir l'horreur de la faute qui s'oppose à cette justice, qui la méprise. Jésus aime la justice et la loi du Père. A la Croix, étant crucifié, Il s'en fait le défenseur. Pas un « iota » de la Loi ne doit disparaître, celle-ci est écrite avec le Doigt de Dieu sur de la pierre. Les pharisiens sont de faux défenseurs de la Loi et de la justice de Dieu, car ils défendent la littéralité de la Loi — son application matérielle — sans s'occuper de l'esprit qui l'anime, sans s'occuper des intentions de

(1) Is., 33, 22-24.

(2) Is., 51, 12.

ceux qui la suivent. L'essentiel pour eux c'est que la Loi soit appliquée et qu'on ne puisse rien leur reprocher extérieurement. Ils en font une sorte de « canon » artistique de leur vie. Jésus respecte la Loi et la défend, en vivant de son esprit, en conformant ses intentions à celle du Législateur, donnant cette Loi. C'est pourquoi Il l'achève vraiment dans son sacrifice de la Croix.

Car le but de la Loi est alors éminemment réalisé : le peuple d'Israël en Jésus crucifié adore son Dieu d'une manière unique, tous les commandements sont réalisés en Jésus crucifié d'une manière unique. C'est pourquoi la Loi, en Jésus crucifié, est achevée, elle n'a plus de raison d'être. (1)

La Résurrection du Corps du Christ caché dans le sépulcre est l'œuvre par excellence de la justice du Juge suprême, rendant à chacun ce qui lui est dû. Au Christ crucifié, à l'Agneau victime, est due la glorification de la Résurrection ; au Christ crucifié, ayant connu toutes les pauvretés et les humiliations, est due en justice divine cette exaltation merveilleuse dans la nuit de Pâques pour l'éternité. Au Cœur blessé, humilié du Christ crucifié est due cette surabondance d'exaltation, de glorification. Le Cœur ressuscité de l'Agneau est source de toute la lumière de la Jérusalem céleste.

Cette œuvre par excellence de la « Droiture » du Père nous permet de contempler cette « Droiture » de Dieu. Dieu est juste, Il est la Justice. Par cette affirmation, on exprime un attribut de Dieu, une des qualités de sa volonté et de son Être. On signifie certes que Dieu rend à chacun ce qui lui est dû, en comprenant du reste que Dieu n'est « débiteur » d'aucune de ses créatures, mais en les créant Dieu leur donne tout ce qui convient à leur être, pour qu'elles participent le plus parfaitement possible à sa bonté. Pour Dieu, être juste, c'est réaliser l'ordre que sa sagesse a voulu pour toutes choses, ordre que sa Loi exprimait et proclamait. La justice du Père se manifeste à la Croix, précisément parce que le Christ répare l'offense de la faute, Il rétablit l'ordre troublé par la désobéissance, parce que le Christ accomplit la Loi par son obéissance.

Enfin la justice se manifeste dans la Résurrection comme l'accomplissement de ce qui est dû au Christ crucifié. Le sacrifice de la Croix est par excellence l'œuvre de la miséricorde de Dieu, d'une miséricorde qui s'exerce selon un mode de douceur et de suavité. Dieu veut sauver

(1) Ce qui est vrai de la Croix demeure vrai de toutes les autres activités du Christ dès sa

les hommes, leur pardonner toutes leurs fautes par l'un d'eux, par Celui qui est « Roi » de l'humanité et qui, étant Dieu tout en étant homme, peut réparer pour tous ses frères, comme Yahvé a voulu sauver son peuple en se servant de Moïse et d'Aaron.

De plus, Il veut associer d'une manière très intime les amis du Christ à son mystère de rédemption. Jésus ne vit pas seul son mystère de l'Agonie, de la Crucifixion et du sépulcre, Il le vit avec sa Mère, avec Jean, avec les saintes femmes, Il le vit avec tous ses disciples, avec tous ceux qui acceptent librement et avec amour d'être ses disciples. Ceci est encore un geste de miséricorde, de surabondance d'amour. Car du point de vue propre de la justice le sacrifice du Christ suffit pleinement parfaitement. Il est parfait. Il réalise une rédemption parfaite. Demander à Marie d'y être associée n'est pas pour compléter l'œuvre de réparation, de satisfaction du Christ, comme s'il lui manquait quelque chose, mais c'est pour réaliser cette surabondance de la miséricorde. Permettre à Marie de coopérer à l'œuvre propre de son Fils et d'en vivre, c'est lui permettre d'avoir avec Lui une intimité nouvelle, une amitié plus parfaite. L'amitié parfaite demande cette coopération amicale, les amis communiquent entre eux en réalisant la même œuvre.

Enfin le sacrifice de la Croix est, par excellence, l'œuvre de la miséricorde de Dieu, précisément parce que ce sacrifice, tout en étant un sacrifice d'adoration filiale, est en même temps une libération du péché pour les hommes, ainsi que le don miséricordieux du Christ à ses frères, à ceux qu'Il vient de racheter. Le mystère de l'Eucharistie exprime et réalise ce don de la manière la plus réaliste et la plus efficace. Le Christ veut se donner à nous sous la forme de pain et de vin, c'est notre nourriture et notre breuvage. Mais l'Eucharistie continue pour nous la Croix. Le don miséricordieux du Christ qui se donne à ses membres, c'est aussi le don que le Père nous fait de son Fils bien-aimé. Ce don le Père le fait à ceux qui ont refusé de Lui obéir, à ceux qui L'ont offensé et ont crucifié son Fils, à ceux qui se sont révoltés contre sa Loi et sa volonté. Il ne se contente pas de leur pardonner leurs fautes, Il veut se servir de ces fautes pardonnées pour leur donner plus d'amour, pour leur communiquer une plénitude de vie divine. La liturgie n'hésite pas à chanter : « Heureuse faute qui nous a donné un tel Sauveur ». Voilà comment la miséricorde du Christ, bon Pasteur à l'égard de ses brebis, spécialement à l'égard de la brebis perdue, nous révèle la miséricorde de Dieu, Père de toute miséricorde, Lui-même premièrement bon Pasteur. La parabole de l'enfant prodigue nous montre bien cette miséricorde du Père qui reçoit le prodigue en lui pardonnant, en l'embrassant, en le revêtant de la robe nuptiale, en tuant le veau

gras ! (1) C'est de cette manière que le Père reçoit ses prodiges, son « benjamin », à la Croix. Les hommes pécheurs sont revêtus du sang royal du Christ, ils se nourrissent de son propre corps, de son Cœur ; s'il était possible, les bons anges — les fils aînés — qui sont toujours demeurés dans la maison du Père, en seraient jaloux !

Par le sacrifice de la Croix nous pouvons donc contempler ce mystère de la miséricorde paternelle de Dieu, qui nous dévoile comme la surabondance de la bonté et de l'amour de Dieu. Dire qu'une personne est miséricordieuse ce n'est pas seulement dire qu'elle est bonne, c'est dire qu'elle est bonne d'une manière telle qu'elle est capable de soulager la misère de ceux qui sont auprès d'elle, c'est donc signifier une bonté parfaite, plénière, surabondante. La miséricorde ne peut qualifier que celui qui est « supérieur » dans l'ordre de la bonté. C'est pourquoi la miséricorde ne convient parfaitement qu'à Dieu, car Dieu est précisément Celui qui est supérieur dans l'ordre de la bonté. Il est Celui qui est d'une bonté suprême, d'une bonté sans limite.

En proclamant que Dieu est miséricordieux j'atteste que la bonté de Dieu est telle qu'elle est capable de subvenir à toutes les misères. Il est capable de supprimer même la cause de toutes les misères : le péché. Non seulement que Dieu, par sa bonté, est capable de supprimer toutes les misères, mais qu'Il les supprimera quand Il le voudra. A la Croix, Dieu a pardonné toutes les fautes de l'humanité. Dieu est non seulement miséricordieux, mais il est la Miséricorde, Il est le Pardon, comme Il est l'Amour, c'est-à-dire qu'Il est source de toute miséricorde et de tout pardon, que toute miséricorde et tout pardon viennent de Lui. C'est pourquoi le mystère du Christ crucifié et le mystère de l'Eucharistie sont bien comme les effets propres, les chefs-d'œuvre de cette miséricorde paternelle.

Harmonie divine de la miséricorde et de la justice

C'est d'abord dans le mystère du Christ crucifié que l'harmonie de la miséricorde et de la justice de Dieu se réalise parfaitement. Dans l'Ancien Testament la plupart du temps se présentent à nous soit des œuvres de justice, soit des œuvres de miséricorde. Dans l'histoire de Moïse ceci est particulièrement net : d'une part Yahvé veut libérer son peuple, le sauver, et d'autre part Yahvé corrige le Pharaon, exerce à son égard sa justice. A la Croix, la justice de Dieu s'exerce en toute

(1) *Lc.*, 15, 11-32.

rigueur sur le Christ agonisant et crucifié, et en même temps, sur le même Christ, s'exerce en plénitude sa miséricorde. C'est pourquoi le psaume annonce :

Amour et Fidélité se rencontrent,
Justice et Paix s'embrassent,
Fidélité germera de la terre,
et des cieux Justice se penchera » (1).

Cette justice si rigoureuse est comme toute enveloppée par la miséricorde, elle est toute dépendante de la miséricorde, celle-ci étant première. Le Christ accepte par miséricorde d'être l'Agneau de Dieu, revêtu de toutes les conséquences de nos fautes. Cette justice est aussi toute ordonnée à la miséricorde, celle-ci est alors dernière, ultime. Tout s'achève dans la miséricorde. On peut dire que cette justice, dans sa rigueur même, est au service de la miséricorde, lui permettant d'être plus elle-même, de s'épanouir plus divinement. Si le Christ n'avait pas satisfait pour les fautes des hommes, la miséricorde du Père n'aurait pu s'exercer à son égard avec une aussi grande surabondance. Il ne serait pas en effet notre Sauveur. Il ne se serait pas livré de cette manière pour chacun d'entre nous.

C'est peut-être cet ordre entre la justice et la miséricorde, manifesté si fortement à la Croix, qui nous fait le mieux saisir ce qui caractérise la sagesse du gouvernement de Dieu à l'égard du Christ-Chef et à l'égard du Christ total. Cette sagesse divine est une sagesse de surabondance d'amour, c'est une sagesse de miséricorde, qui utilise toute la rigueur de la justice et de la Loi pour être plus totale, plus pure.

Par là nous pouvons contempler le mystère de la sagesse, de la miséricorde, de la justice en Dieu. Certes en Dieu ces qualités ne se distinguent plus comme des qualités qui se compléteraient dans un homme, où l'une tempérerait l'autre pour l'empêcher d'être excessive. En Dieu ces qualités s'identifient à son Etre : Dieu *est* sagesse, justice, miséricorde. C'est pourquoi chacune de ces qualités n'existent en Dieu que d'une manière parfaite, sans pourtant se limiter mutuellement. Dieu n'est pas la justice parfaite, la « Justice-en-soi ». Mais Dieu est *la* justice, *la* miséricorde, *la* sagesse.

Si, dans les œuvres de Dieu, on peut parler d'harmonie divine entre la miséricorde et la justice, en Dieu Lui-même ce n'est pas seulement une harmonie qui existe entre ces qualités, c'est une identité formelle. La justice qui qualifie l'être de Dieu, qui est Dieu, est une justice

(1) Ps., 85, 11-12.

qui, non seulement ne s'oppose en rien à la miséricorde de Dieu, mais s'identifie formellement à cette miséricorde. C'est bien là le mystère de la perfection de l'être de Dieu, perfection telle qu'elle contient éminemment toutes les perfections que nous constatons dans la créature, et qu'elle les contient non comme une synthèse, comme un tout qui contient sa partie, mais qui les possède dans une unité éminente, dans une simplicité absolue.

La perfection de l'être de Dieu est telle qu'en Dieu justice et miséricorde s'identifient.

Aussi n'est-il pas étonnant que toutes les œuvres de Dieu soient justice et miséricorde, qu'en toutes ses œuvres il y ait un reflet de sa justice et de sa miséricorde. En certains, le reflet de l'une sera plus manifeste, en d'autres, le reflet de l'autre sera plus clair.

C'est pourquoi certaines des œuvres de Dieu seront appelées œuvres de justice, d'autres œuvres de miséricorde, mais toutes sont le reflet de Celui qui est Justice et Miséricorde en sa Sagesse.

LE SACRIFICE DE LA CROIX :
RÉVÉLATION DE LA TOUTE-PUISSANCE DU PÈRE
ET DE SA PRÉSENCE EN TOUT CE QUI EST

Or, c'est le propre du Dieu très haut et tout-puissant et vraiment Dieu, d'être partout —

bien plus, de tout surveiller et de tout entendre ; —
que non pas d'être contenu dans un lieu !

Sinon, le lieu le contenant serait plus grand que lui :

le contenant est plus grand que le contenu ;

Dieu n'est donc pas contenu,

mais c'est lui le lieu de toute chose.

Théophile d'Antioche. A Autolycus, II, 3.
Sources Chrét., 20.

Dieu un, incréé, éternel,
invisible, impassible, incompréhensible,
sans bornes,

que seuls comprennent l'esprit et la raison,
revêtu de lumière, de beauté, d'esprit
et d'une puissance indescriptible,

par qui tout est venu à l'être.

Athénagore, Suppl., 10, 1.

L'acte d'adoration met l'homme en présence de son Créateur dont la qualité première est la toute-puissance. Etre Créateur,

au sens fort, exige en effet une puissance infinie, si du moins l'acte de création consiste à donner l'être sans le concours d'une réalité préexistante, donc à partir de rien. Créer c'est, à partir de rien, réaliser un certain être.

Toute action présuppose un certain pouvoir actif chez celui qui exerce cette action. Et la qualité propre de cette action manifeste la qualité propre du pouvoir qu'elle suppose. Or, la qualité propre de cette action première dont toutes les autres dépendent est unique. Cette action est une action totale n'ayant pas besoin de support, de matière, pour exister, mais communiquant l'être à son effet propre. Une telle action, celle de la création, présuppose donc un pouvoir unique, une puissance active totale. La toute-puissance de Dieu exprime une telle puissance, une puissance qui n'est limitée par rien, puisqu'elle est immédiatement ordonnée à l'être. Tout ce qui est, tout ce qui peut être, elle l'atteint, elle peut l'atteindre. C'est pourquoi la qualité propre du Créateur est bien d'être Celui qui agit sur l'être, qui est tout-puissant.

C'est du reste de cette manière que Dieu se présente à Abraham : « Je suis *El Shaddai*, le Dieu Tout-Puissant, marche en ma présence et sois parfait. » (1)

Ce nom *El Shaddai* semble être le nom le plus primitif donné à Dieu (2). Ce qui semble confirmer ce sens traditionnel de « Dieu Tout-Puissant » qu'on lui reconnaît.

La première révélation, la révélation fondamentale qui nous est faite sur le mystère de Dieu dans l'Écriture, est précisément son activité créatrice. C'est le Dieu Créateur du ciel et de la terre (3). On nous montre la splendeur de son œuvre, sa grandeur, son harmonie, pour que nous puissions découvrir par là la puissance et la grandeur de Celui qui les a faits. A l'homme, créé à l'image de Dieu, à sa ressemblance, il est donné un pouvoir de domination sur « les poissons, sur les oiseaux ». Par ce « pouvoir » il ressemble au Créateur ; par l'adoration, l'oblation des prémices, des fruits de la terre et de ses troupeaux, les fruits des deux fécondités, l'homme reconnaît qu'il dépend

(1) *Gn.*, 17, 1 : Le texte est celui-ci : « Je suis *El Shaddai* » que la Vulgate a traduit : *Ego Deus omnipotens*. — Certains exégètes considèrent aujourd'hui que la traduction de *El Shaddai* par Dieu Tout-Puissant est inexacte, le sens probable est « Dieu le montagnard » (cf. *Bible de Jérusalem*, p. 23, n.d) ; cf. *Gn.*, 28, 3 ; 35, 1 ; 43, 14 ; 48, 3 ; *Nb.*, 24, 4.

(2) *Ex.*, 6, 2 : Dieu dit à Moïse : « Je suis Yahvé. Je me suis manifesté à Abraham, à Isaac et à Jacob sous le nom d'*El Shaddai*, mais je ne me suis pas fait connaître sous le nom de Yahvé. »

(3) *Gn.*, 1, 1 : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... » Le ciel et la terre sont les œuvres de Dieu, ils proviennent de Lui, Dieu est avant.

totalemment du Créateur, que tout son travail n'a d'efficacité que par le secours de la toute-puissance de Dieu. Il est tout à fait normal que le sacrifice d'adoration, ce geste premier et fondamental de la vie religieuse de l'homme, regarde ce qu'il y a de fondamental et de premier dans la révélation du mystère de Dieu : sa toute-puissance de Créateur.

Chacun des grands sacrifices, dont nous parle l'Ancien Testament et que nous avons relevés, nous révèlent de fait immédiatement un des aspects du mystère de la toute-puissance de Dieu : le sacrifice d'Abel nous révèle avant tout la puissance de Celui qui est source de toute fécondité, principe de vie et de mort ; le sacrifice de Noé nous manifeste la toute-puissance de Celui qui, Maître de la race humaine et de son destin, Maître du cosmos, peut se servir quand Il le veut des éléments de l'univers ; le sacrifice d'Abraham nous révèle la toute-puissance de Celui qui est plus grand que ses dons, si magnifiques qu'ils soient, de Celui qui n'est dépendant d'aucun de ces dons : Il peut en demander l'holocauste s'Il le veut, s'Il le juge bon ; le sacrifice de la Pâque nous dévoile la toute-puissance de Celui qui est capable de recréer en quelque sorte le peuple d'Israël, de lui rendre son autonomie et sa vocation propre, malgré le pouvoir du Pharaon — comparé à la toute-puissance de Dieu le pouvoir du Pharaon n'est rien ; le sacrifice d'Elie manifeste au grand jour la toute-puissance miraculeuse du vrai Dieu, toute-puissance qui est mise au service de la prière et de l'adoration et qui en garantit l'efficacité. C'est une toute-puissance de feu, d'amour, c'est-à-dire une toute-puissance qui écoute la prière de ceux qui l'invoquent et qui exauce leur demande ; le sacrifice des sept frères et de leur mère manifeste la toute-puissance de Celui qui est capable de rendre la vie, de ressusciter les morts.

Si tout vrai sacrifice anéantit l'homme en présence du mystère de la toute-puissance de son Créateur, et si cet anéantissement peut lui donner un sens intime de la toute-puissance de Dieu, les louanges, les cantiques, que nous trouvons dans l'Écriture, proclament la toute-puissance de Dieu et ont l'avantage de nous donner certaines descriptions très belles de ce même mystère.

Relevons donc ici certains de ces textes. Dans le chant de Moïse après la sortie d'Égypte la toute-puissance de Yahvé est reconnue et magnifiée :

« Les chars du Pharaon et ses armées, il les a jetés à la mer,
l'élite de ses chevaliers, la mer des Roseaux l'a engloutie...
Ta droite, Yahvé, s'illustre par la force ;

Ta droite, Yahvé, taille en pièce l'ennemi.
 Par l'excès de la gloire, tu renverses tes adversaires,
 Tu déchaînes ton courroux, il les dévore comme le chaume,
 Au souffle de tes narines les eaux s'amoncélèrent,
 les flots se dressèrent comme une digue ;
 les abîmes se figèrent au cœur de la mer... » (1)

Les projets les plus audacieux de l'ennemi ne sont rien en face de la puissance de Yahvé : « Tu soufflas de ton haleine, la mer les recouvrit ; ils s'enfoncèrent comme plomb dans les eaux formidables. Qui est comme toi, parmi les dieux, Yahvé, qui est comme toi, illustre en sainteté, redoutable en exploits, artisan de prodiges ! Tu étendis ta droite, la terre les engloutit » (2).

« La puissance de ton bras les laisse pétrifiés » (3).

Comme le « feu » est symbole de l'amour et de la colère, le « bras » de Yahvé ou sa « main », symbolise son pouvoir (4).

Dans le grand cantique de Moïse, juste avant sa mort, la puissance de Yahvé ne cesse d'être proclamée ainsi que dans ce premier « magnificat », le cantique d'Anne. Dans les psaumes et les prophètes on loue la puissance de Yahvé. Toujours cette toute-puissance absolue devant laquelle rien ne peut résister, qui peut donner la vie, qui peut donner la mort, est considérée comme l'apanage du seul vrai Dieu, de Yahvé. Les idoles, les faux dieux, n'ont pas de pouvoir :

« C'est moi qui fais mourir et qui fais vivre ; quand j'ai frappé c'est moi qui guéris (et personne ne délivre de ma main) » (5).

« C'est Yahvé qui fait mourir et vivre, qui fait descendre au shéol et en remonter » (6).

« Yahvé, ses ennemis sont brisés, le Très Haut tonne dans les cieux » (7).

« Yahvé est mon roc et mon bastion, et mon libérateur c'est mon Dieu. Je m'abrite en Lui, mon rocher, mon bouclier et ma corne de salut, ma citadelle et mon refuge, tu me délivres de la violence. J'invoque Yahvé et je suis délivré de mes ennemis » (8).

La colère de Yahvé ébranle le fondement même de l'univers :

« Et la terre s'ébranla et chancela,
 « les assises des cieux frémirent
 « Une fumée monta à ses narines,

(1) *Ex.*, 15, 4-8.

(2) *Ex.*, 15, 10-12.

(3) *Ex.*, 15, 16.

(4) *Ex.*, 32, 11. Moïse, s'adressant à Yahvé, Lui demande de se rappeler de son peuple, de ce peuple que « tu as fait sortir d'Égypte par ton bras étendu et par ta main puissante », cf. *Ps.*, 44, 2-5 ; *Ps.*, 89, 14 ; *Is.*, 53, 1-12 ; *10*, 13.

(5) *Dt.*, 32, 39.

(6) *I S 2*, 6.

(7) *I S 2*, 10.

(8) *II S 22*, 2-4.

« et de sa bouche un feu dévorait,
 « Il inclina les cieux et descendit,
 « une sombre nuée sous ses pieds ;
 « il chevaucha un chérubin et vola,
 « il plana sur les ailes du vent.
 « Yahvé tonna des cieux,
 « Le Très Haut fit entendre sa voix ;
 « Il décocha des flèches et les dispersa,
 « et fit briller l'éclair et les chassa,
 « Et le lit des mers apparut,
 « les assises du monde se découvrirent,
 « au grondement de la menace de Yahvé
 « au vent du souffle de ses narines » (1).

« Les cieux rendent grâce pour ta merveille, Yahvé,
 « Yahvé puissant que ta fidélité entoure
 « C'est toi qui maîtrises l'orgueil de la mer,
 « Quand ses flots se soulèvent c'est toi qui les apaises ;
 « C'est toi qui fendis Rahab comme un cadavre,
 « dispersas tes adversaires par ton bras de puissance » (2).

« Tu fais revenir le mortel à la poussière
 en disant : revenez, fils d'Adam !...
 Tu les emportes, un songe au matin,
 ils sont pareils à l'herbe qui pousse ;
 par ta colère nous sommes consumés,
 par ta fureur épouvantés,
 sous ton courroux tous nos jours déclinent » (3).

« Yahvé s'est revêtu de puissance,
 il l'a nouée à ses reins,
 tu fixas l'univers inébranlable ;
 ton trône est fixé dès l'origine... (4).

« Voici la grande mer aux vastes bras,
 et là le remuement sans nombre
 des animaux petits et grands ;
 là des navires se promènent
 et Léviathan que tu formes pour t'en rire.
 Tous ils espèrent en Toi
 que tu donnes en son temps leur manger ;
 Tu caches ta face, ils s'épouvantent,
 Tu retires leur souffle, ils expirent,
 à la poussière ils retournent.
 Tu envoies ton souffle, ils sont créés,
 Tu renouvèles la face de la terre » (5).

(1) II S 22, 10-16 ; cf. Ps., 144, 5-7.

(2) Ps., 89, 6, 9-11. *Rahab* est le nom d'un monstre mythique personnifiant le chaos marin.
 Cf. Jb., 7, 12. Il signifie aussi l'Égypte ; Ps., 87, 4 (cf. *Bib. de Jérusalem*, p. 741 n.d.).

(3) Ps., 90, 3, 5, 7-8.

(4) Ps., 93, 1-2 ; cf. Ps., 104 ; 105.

(5) Ps., 104, 25-30 ; cf. Si., 42, 15.

« Par ses paroles le Seigneur a fait ses œuvres
Et la création obéit à sa volonté » (1).

Si les hauts faits de Dieu dans le passé sont l'occasion de contempler sa puissance, le futur, ce qui doit arriver, l'est plus encore. Les prophètes annonçant la parousie de Yahvé, relèvent sa majesté, l'éclat de sa majesté. C'est la toute-puissance de Yahvé qui alors apparaîtra avec éclat d'une manière encore inédite. On comprendra alors que Lui seul est digne d'être exalté au-dessus de tout (2).

Mais avant cette parousie il y aura les terribles colères de Yahvé. Celles-ci, à leur manière, manifestent encore sa puissance en révélant son autorité unique, son autorité suprême, en révélant bien sa puissance suprême. Toute autorité exige une certaine puissance, l'autorité suprême exige une puissance absolue (3).

« Voici que Yahvé dévaste la terre,
Il la ravage, Il en bouleverse la face (4),
Oui, les vannes de là-haut s'ouvriront,
La terre volera en éclats,
la terre craquera, se craquellera,
la terre tremblera, vacillera,
la terre titubera comme un ivrogne,
elle sera balancée comme une cahute ;
son péché lui pèsera tant qu'elle tombera... » (5)

Le sacrifice du Christ et sa Résurrection nous révèlent d'une manière toute nouvelle, et pourtant en continuité avec la révélation de l'Ancien Testament, le mystère de la toute-puissance de Dieu. Comme sacrifice d'amour, ayant éminemment les perfections de tous les sacrifices de l'Ancien Testament, le sacrifice de la Croix nous manifeste comme eux toutes les dimensions du mystère de la toute-puissance de Dieu. Dans son acte d'adoration Jésus reconnaît que tout ce qui est, vient de Dieu et dépend de Lui, rien ne peut se faire sans sa volonté toute-puissante. Jésus abdique totalement sa volonté humaine en face de la volonté du Père. Il offre au Père sa propre volonté humaine pour magnifier celle du Père. En abdiquant foncièrement sa volonté, Jésus rend hommage à la majesté suprême du Père. Le *dominium* de sa

(1) *Si.*, 42, 15 sq.

(2) *Is.*, 2, 6-22.

(3) Il serait très intéressant d'analyser les diverses colères de Yahvé que l'Écriture nous rapporte. Ces colères nous révèlent différents aspects de l'autorité de Dieu, blessée, offensée par les péchés des hommes. Elles doivent nous permettre de mieux saisir certains aspects de la toute-puissance de Dieu.

(4) *Is.*, 24, 1 sq.

(5) *Is.*, 24, 18-20.

nature humaine, celui de l'image de Dieu, accepte de disparaître en face de celui de Dieu, en face de la toute-puissance de Dieu. Par là Il proclame les droits suprêmes de son Dieu sur Lui-même, sur toute l'humanité, sur tout l'univers dont Il est le Roi. Par Lui c'est toute l'humanité, c'est tout l'univers, en son Chef, en sa Tête, qui honore la majesté toute-puissance de son Dieu. Voilà l'éminente dignité de ce sacrifice qui, plus qu'aucun autre, manifeste la toute-puissance de la grandeur de Dieu. Plus la victime offerte à Dieu possède de prix et de valeur, plus les droits de Dieu et sa toute-puissance seront magnifiés par ces immolations. L'Agneau de Dieu offert à l'Agonie et à la Croix possède une valeur et un prix unique, incomparable, c'est le véritable Isaac, le fils de prédilection, non seulement du patriarche Abraham, mais de toute l'humanité, c'est l'Isaac véritable de l'humanité. C'est l'unique, c'est Lui qui est offert sur la montagne pour nous faire comprendre l'absolu de la volonté de Dieu, la toute-puissance de sa volonté qui a droit de vie et de mort. Ce Fils de la promesse, donné à Marie et aux hommes, le Père Le reprend quand Il le veut. Les hommes auraient voulu « user » humainement de ce don divin du Fils au profit de leur propre gloire temporelle. Le Père Le reprend pour nous faire comprendre la manière divine d'user de son Don d'Amour, pour nous faire comprendre la toute-puissance de son amour qui n'a de compte à rendre à personne, mais qui demeure fidèle au milieu des infidélités des hommes.

Le Père reprend Celui que les hommes ont rejeté pour Le donner d'une manière plus merveilleuse encore. Sa toute-puissance est vraiment une toute-puissance d'amour, inlassable, sans repentance, fidèle.

Au Prétoire, lorsque Pilate, étonné de l'attitude silencieuse de Jésus, L'interroge en Lui rappelant : « Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher et pouvoir de te crucifier ? » Jésus répondit : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut » (1). Et Il meurt en exprimant bien cette confiance totale en la toute-puissance aimante du Père : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (2).

Son adoration étant une adoration filiale d'amour, nous révèle d'une manière nouvelle la toute-puissance d'amour du Père ; certes, c'est toujours le même mystère de la toute-puissance du Créateur qui est proclamée, manifestée, certains faits extérieurs le montrent bien :

(1) Jn., 19, 10-11.

(2) Mc., 23, 46 ; Ps., 31, 6.

« *Le soleil s'éclipsant, l'obscurité se fit sur le pays tout entier* » (1).

« *Voilà que le rideau du temple se déchira en deux, du haut en bas ; la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent* » (2).

C'est vraiment le sacrifice qui atteste, comme celui d'Elie au Mont Carmel, que Yahvé est le seul vrai Dieu et que Celui qui vient de remettre son âme entre les mains du Père était le Béni de Dieu, son Envoyé que les hommes n'ont pas reçu.

Le centurion glorifiait Dieu : « *Sûrement cet homme était un juste. Et toutes les foules qui étaient accourues pour assister à ce spectacle, voyant ce qui s'était passé, s'en retournaient en se frappant la poitrine* » (3).

Mais dans ce sacrifice c'est avant tout la puissance d'amour du Père qui est manifestée, c'est la toute-puissance paternelle de Dieu, la toute-puissance de son Cœur aimant, qui nous est dévoilée. C'est un aspect beaucoup plus intérieur, beaucoup plus intime de ce mystère de la toute-puissance de Dieu qui est atteint et qui nous est communiqué. Pour bien saisir ces deux aspects du mystère, il faudrait comparer les théophanies de l'Ancien Testament et celle de Noël. Dans l'Ancien Testament les théophanies étaient ordinairement accompagnées de manifestations très bruyantes, très visibles, attestant la toute-puissance du Dieu-Créateur. Qu'on songe à la grande théophanie du Mont Sinai. C'est vraiment la toute-puissance du Créateur, la majesté du Seigneur, Roi de l'univers, qui se manifeste.

Dans le Nouveau Testament Dieu vient d'abord « habiter » chez nous sans aucune manifestation extérieure. Le seul « fiat » de Marie, qui demeure secret, est exigé. La seule maternité de Marie, miraculeuse certes, mais cachée par la présence de Joseph, est le moyen divin, utilisé par la sagesse de Dieu, pour sa nouvelle présence auprès des hommes. Dieu vient habiter avec nous, demeurer chez nous, prenant possession de notre terre de la manière la plus discrète et la plus réaliste ; il s'enracine vraiment en Marie et, par elle, dans notre race humaine. Mais tout demeure caché, voilé, dans le silence... Personne, sauf Marie, ne peut le savoir. Ce n'est plus une théophanie passagère, mais une habitation secrète, intime et plénière, une prise de possession éternelle de la nature humaine par Dieu Lui-même. La

(1) *Lc., 23, 44.*

(2) *Mt., 27, 51-52.*

(3) *Lc., 23, 47-48.*

nature humaine est assumée par Dieu, devient le temple secret et caché « *in sinu Mariæ* ».

A Noël le visage de Dieu apparaît sous les traits d'un enfant, d'un tout-petit qui regarde sa mère, qui l'aime. La main toute-puissante de Dieu, son « bras », apparaissent à travers et dans la main délicate et fine d'un tout petit enfant, à travers le bras faible d'un enfant.

Cette merveilleuse théophanie, plus extraordinaire que celle du Mont Sinaï, se passe dans le silence de la nuit, dans la pauvreté d'une étable, d'un abri pour les animaux, dans la solitude. La toute-puissance de Dieu Créateur se voile sous les apparences d'un tout-petit pour ne plus manifester que l'intimité de l'amour. Elle n'apparaît plus, elle est complètement au service de l'amour, comme se cachant sous les traits de faiblesse de l'Enfant pour laisser l'amour tout prendre. Les chants des anges, l'étoile des Mages, la naissance miraculeuse de Jésus, nous indiquent bien que la toute-puissance de Dieu œuvre, qu'elle est là présente activement, mais elle s'exerce vraiment à l'ombre de l'amour, toute au service des exigences de silence, d'intimité, de proximité de celui-ci.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'à la Croix on retrouve cette même loi du gouvernement divin : l'amour absorbe tout, la toute-puissance est présente, elle s'exerce divinement pour permettre à l'amour de tout prendre. Ici encore le mystère de l'Eucharistie aide à comprendre la Croix. Dans ce mystère en effet, la toute-puissance du Créateur est présente en acte, elle réalise le miracle si étonnant de la transsubstantiation (la substance du pain est changée en la substance du Corps du Christ) mais elle est toute au service du Don d'Amour, permettant à l'amour de nous être donné comme du « pain », l'aliment dont on se sert le plus... A la Croix la toute-puissance est à l'œuvre pour permettre à l'Agneau d'être Victime d'amour jusqu'au bout, pour permettre au Cœur de Jésus d'être l'ultime victime. C'est vraiment la révélation de la toute-puissance aimante du Père, Roi des cœurs, Roi des secrets des cœurs, qui nous est manifestée. La majesté de Dieu n'est pas seulement celle du Créateur, mais avant tout c'est la majesté du Père, c'est la majesté de Celui qui est Amour, c'est la majesté et le triomphe de l'Amour. L'autorité et la toute-puissance de Dieu ne sont pas seulement celles du Créateur, ce sont avant tout celles du Père, celles de Celui qui est Amour. C'est l'autorité et la toute-puissance de l'Amour. C'est pourquoi cette majesté, cette autorité, cette toute-puissance, ne peuvent plus se manifester par des effets extérieurs, extraordinaires, elle ne peuvent plus se manifester que dans l'intimité et d'une manière très pauvre.

Dans le mystère de la Résurrection ces deux aspects complémentaires du même mystère de la toute-puissance divine — la toute-puissance du Créateur et celle du Père — se trouvent s'exerçant simultanément. La Résurrection est l'œuvre d'une toute-puissance créatrice, qui recrée tout, et elle est aussi l'œuvre d'une toute-puissance d'amour, tout est recréé par l'intérieur, pour glorifier, manifester l'amour. Le corps glorieux de Jésus ressuscité est l'ostensoir vivant de son amour pour le Père et pour nous. Ce corps est le resplendissement de l'amour du Fils pour son Père et pour ses frères. C'est une nouvelle création dans l'amour, une source immédiate de l'amour, toute imprégnée de la lumière de l'amour. La toute-puissance du Père y est à l'œuvre, c'est son chef-d'œuvre, chef-d'œuvre de beauté et de splendeur, chef-d'œuvre d'amour.

Par là nous pouvons mieux comprendre comment toute-puissance et amour en Dieu ne font qu'un. Toute-puissance et amour s'identifient. Cependant, lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant, nous exprimons autre chose que lorsque nous disons : « Dieu est Amour ». Proclamer que Dieu est tout-puissant c'est signifier qu'Il ne dépend de personne et que tout dépend de Lui, qu'Il peut réaliser ce qu'Il veut selon sa sagesse. C'est pourquoi l'Écriture nous révèle : « Rien n'est impossible à Dieu ». Dieu peut toujours « faire » son bon plaisir, celui-ci du reste est toujours conforme à sa sagesse. Ce pouvoir absolu, qui est bien l'apanage de la cause première, exprime donc avant tout ce pouvoir souverain de domination : tout dépend radicalement de Lui et Lui ne peut dépendre de personne. Il est premier.

Ce pouvoir tout-puissant, qui caractérise la cause première, nous permet de saisir l'autonomie absolue de Dieu. Mais il ne faut jamais séparer en Dieu cette toute-puissance qui caractérise la cause première et la toute-puissance d'amour. Car en Dieu son amour est son être, et son être est son amour. La souveraine domination de Dieu est une souveraine domination de Celui qui est Amour. Dieu est Amour tout-puissant comme Il est l'Être tout-puissant. En toute créature il y a une distinction réelle entre la puissance, le pouvoir, et l'amour; cependant, normalement, il n'y a pas d'opposition entre ces deux qualités, mais un ordre. La puissance est ordonnée à l'amour et le présuppose. Elle est comme enveloppée par l'amour. Le péché réalise d'abord une certaine opposition entre ces qualités, entre les deux ordres affectif et efficient, puis inverse l'ordre voulu par Dieu. Il met l'amour au service de l'efficient. Par là l'homme n'est plus à l'image de Dieu, mais à l'image de Lucifer qui n'aime plus et qui cherche à « faire », qui ne

vit plus que dans le désir de réaliser un nouveau monde. Ne pense-t-il pas qu'il est « *prince de ce monde* » ?

On pourrait croire qu'en raison de sa majesté souveraine, en raison de sa toute-puissance, Dieu est loin de ses créatures, loin du cœur et de l'intelligence de l'homme. Il est vrai que certaines affirmations de l'Écriture pourraient nous faire croire que Dieu, à certains moments, s'éloigne de ses créatures, à d'autres moments s'en rapproche.

Salomon, ayant construit le Temple pour être la Maison de Dieu, se pose la question : « Mais Dieu habiterait-il vraiment avec les hommes sur la terre ? Voici que les cieus et les cieus des cieus ne peuvent le contenir, moins encore cette maison que j'ai construite ! Sois attentif à la prière et à la supplication de ton serviteur, Yahvé, mon Dieu, écoute l'appel et la prière que ton serviteur fait aujourd'hui devant toi !... » (1).

Dans les psaumes on retrouve souvent cet appel où est exprimée cette crainte que Dieu s'éloigne, se cache de celui qui L'invoque :

- « Yahvé entends ma prière,
Que mon cri vienne jusqu'à Toi ;
Ne cache pas loin de moi ta face,
le jour où l'angoisse me tient,
incline vers moi ton oreille... » (2).
- « Pourquoi Yahvé restes-tu loin
te caches-tu au temps de détresse ? » (3).
- « Jusqu'à quand Yahvé m'oublieras-tu, jusqu'à la fin ?
Jusqu'à quand vas-tu me cacher ta face ? » (4).
- « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » (5).

Cette crainte de l'homme semble être justifiée par les paroles mêmes de Dieu. Après le péché d'Adam, Yahvé cherche celui-ci à travers le jardin. Adam s'est caché et Dieu l'appelle : « Où es-tu ? » Comme si Dieu ne savait plus où il était (6). Il semble donc que Dieu, en raison de sa majesté toute-puissante, soit quelquefois loin des hommes.

Cependant, si nous considérons le mystère de sa majesté, de sa toute-puissance, aussi bien celle du Dieu-Créateur que celle du Dieu-Père, nous pouvons facilement comprendre que, grâce à ce pouvoir tout-puissant, Dieu peut être d'une présence unique, intime à tout ce qui peut être et qu'Il est de fait intimement présent à tout ce qui est. Le mystère de l'adoration nous fait vivre de sa présence. L'Écriture nous

(1) *Rg.*, 8, 27-28.

(2) *Ps.*, 102, 2-3.

(3) *Ps.*, 10, 1.

(4) *Ps.*, 13, 2.

(5) *Ps.*, 22, 2.

(6) *Gn.*, 3, 9 ; cf. *Gn.*, 11, 5-8.

révèle cette présence de Dieu en toutes ses œuvres d'une manière très nette et souvent très réaliste. Rappelons ici quelques passages particulièrement significatifs :

Dieu apparaît à Jacob dans un songe et lui affirme : « Je suis avec toi pour te garder partout où tu iras, et je te ramènerai dans ce pays, car je ne t'abandonnerai pas avant d'avoir fait ce que je t'ai promis. »

Jacob s'éveillant de son sommeil s'écria : « Vraiment le Seigneur est en ce lieu et je ne le savais pas ! » (1).

Dieu apparaît à Moïse comme ayant pris possession de l'endroit où Il apparaît, cette terre est « sacrée » (2). Et Il affirme qu'Il a vu les misères du peuple d'Israël, Il affirme qu'Il sera avec Moïse dans la mission qu'Il lui confie. Il lui donne un signe pour que Moïse comprenne cette présence.

La Montagne du Sinaï semble également être un lieu où Dieu demeure : « Moïse monta vers Dieu et le Seigneur l'appela du haut de la montagne » (3). Le Seigneur descendit sur la montagne du Sinaï, au sommet de la montagne » (4).

Yahvé demande à Moïse de lui construire un « sanctuaire » pour demeurer au milieu de son peuple : « Fais-moi un sanctuaire que je réside parmi eux » (5). Ce sanctuaire possèdera une arche, en laquelle Moïse déposera le témoignage ; sur le sommet de l'arche il placera le propitiatoire. Yahvé précise : « C'est là que je te rencontrerai, c'est du haut du propitiatoire, de l'espace compris entre les deux chérubins placés sur l'arche du témoignage, que je te communiquerai les ordres destinés aux enfants d'Israël » (6). On comprend l'appel du psalmiste : « Yahvé, qui entrera sous ta tente, habitera sur ta montagne sainte ? » (7).

Quand Israël sera installé dans la terre promise, le sanctuaire de Yahvé, grâce à Salomon, se transforme en le Temple pour le « Nom de Yahvé » qui sera vraiment sa maison, sa demeure sainte, le lieu où Il habite (8). « Oui je t'ai construit une demeure, une demeure où tu résides à jamais » (9).

Salomon, dans sa prière, tout en demandant à Yahvé d'accomplir sa promesse et d'habiter le Temple construit pour la gloire de son nom, reconnaît que Dieu ne peut être contenu par les cieux. Le psaume de David sur la munificence du Créateur est net : « Yahvé, notre Seigneur, qu'il est grand, ton nom, par toute la terre ! Au-dessus des cieux, ta majesté que chantent des lèvres d'enfants, de tout-petits » (10).

Yahvé répond à la prière de Salomon : « Je consacre cette maison que tu as bâtie, en y plaçant mon Nom à jamais ; mes yeux et mon cœur seront toujours là... Mais si vous m'abandonnez, vous et vos fils, si vous n'observez pas les commandements... ce Temple que j'ai consacré à mon Nom, je le rejeterai de ma présence, et Israël sera la fable et la risée de tous les peuples... » (11).

(1) *Gn.*, 28, 15-16.

(2) *Ex.*, 3, 5.

(3) *Ex.*, 19, 3.

(4) *Ex.*, 19, 20 ; cf. 20, 24 : « En tout endroit où je donnerai lieu de commémorer mon nom je viendrai à toi te bénir. »

(5) *Ex.*, 25, 8.

(6) *Ex.*, 25, 22 ; *Lv.*, 16, 2 ; *Nb.*, 7, 89.

(7) *Ps.*, 15, 1.

(8) *I R* 5, 19-20 ; 8, 16-21.

(9) *I R* 8, 13.

(10) *Ps.*, 8, 2-3.

(11) *I Rg.*, 9, 3, 6-7.

Si le Temple est le lieu liturgique par excellence où Dieu réside, ceci n'empêche pas Dieu de continuer de visiter qui Il veut et là où Il le veut. Ceci est très manifeste dans la vie des prophètes. Citons, par exemple, cette rencontre de Dieu avec Elie ; celui-ci s'est réfugié « par peur » dans le désert pour sauver sa vie, et là, il supplie le Seigneur de venir le reprendre. Yahvé lui donne l'ordre d'aller au Mont Horeb : « Sors et tiens-toi dans la montagne devant Yahvé. » Et voici que Yahvé passa : Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fondait les montagnes et brisait les rochers, en avant de Yahvé, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, un tremblement de terre, mais Yahvé n'était pas dans le tremblement de terre ; et après le feu, le bruit d'une brise légère. Dès qu'Elie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la grotte. Alors, une voix lui parvint... » (1).

Si Yahvé paraît venir habiter successivement certains lieux, sans être cependant fixé et limité par ces lieux, si ces lieux sont d'abord des « haut-lieux » de la nature, puis des œuvres faites par le peuple de Dieu, cependant, dans les psaumes, Dieu Lui-même est considéré comme le « lieu de refuge » des pauvres, des misérables, Il est le lieu de stabilité, de force, pour ceux qui luttent :

« Que Yahvé soit un lieu fort pour l'opprimé, un lieu fort aux temps de détresse » (2).

« Tu opposes ton lieu fort à l'agresseur pour réduire ennemis et rebelles... » (3).

Le véritable sanctuaire de Yahvé, c'est Yahvé Lui-même, c'est ce qui est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. C'est le ciel des cieux qui est le véritable Saint des Saints.

« Il s'est penché du haut de son sanctuaire, Yahvé, et, des cieux, a regardé la terre, afin d'écouter le soupir des captifs, de libérer les clients de la mort... » (4).

« Depuis longtemps tu as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains ; eux périssent ; toi, tu restes ; tous, comme un vêtement, ils s'usent ; comme un habit qu'on change, tu les changes. Mais toi, le même, sans fin sont tes années » (5).

« Exalté par-dessus tous les peuples, Yahvé !

« Par-dessus les cieux sa gloire !

« Qui est comme Yahvé, notre Dieu,

« Lui qui s'élève pour siéger

« et descend pour voir cieux et terre ? » (6).

Cependant, il ne faut pas croire pour autant que Dieu soit loin, du fait qu'Il « s'élève pour siéger », du fait même qu'Il est « au-delà des cieux ». Dieu voit tout, entend tout et demeure en contact intime avec tout ce qui existe.

« Lui qui planta l'oreille n'entendrait-il pas ?

« S'il a façonné l'œil, il ne verrait ? » (7).

« Yahvé sait les pensées de l'homme,

« et qu'elles sont du vent » (8).

« Yahvé, tu me sondes et me connais :

(1) I Rg., 19, 11-13.

(2) Ps., 20, 10.

(3) Ps., 8, 3.

(4) Ps., 102, 20-21.

(5) Ps., 102, 26-28.

(6) Ps., 113, 5-6.

(7) Ps., 94, 9.

(8) Ps., 94, 11.

- « Que je me lève ou m'assoie, tu le sais,
 « Tu perces de loin mes pensées ;
 « Que je marche ou me couche, tu le sens,
 « mes voies te sont toutes familières.
 « la parole n'est pas encore sur ma langue,
 « et voici, Yahvé, tu la sais tout entière ;
 « derrière et devant tu m'enserres,
 « tu as mis sur moi ta main... » (1).
- « Où irai-je loin de ton esprit,
 « Où fuirai-je loin de ta face ?
 « Si j'escalade les cieux, tu es là,
 « Qu'au shéol je me couche, te voici. »
- « Je prends les ailes de l'aurore,
 « Je me loge au plus loin de la mer,
 « Même là, ta main me conduit,
 « La droite me saisit. »
- « Je dirai : que me couvre la ténèbre,
 « Que la lumière sur moi se fasse nuit,
 « Mais la ténèbre n'est point ténèbre devant toi
 « Et la nuit comme le jour illumine » (2).
- « Mon âme, tu la connaissais bien,
 « Mes os n'étaient point cachés de toi,
 « Quand je fus fait dans le secret,
 « Brodé au fond de la terre. »
- « Mes actions, tes yeux les voyaient,
 « Toutes, elles étaient sur ton livre :
 « Mes jours, inscrits et définis
 « Avant que pas un d'eux n'apparût » (3).

Ce regard tout-puissant de Yahvé, cette présence efficace, sans limite, affirmés avec tant de splendeur dans le psaume de David, est de nouveau affirmé avec les prophètes Jérémie (4), Isaïe (5), Amos (6), ainsi que le livre de Job (7), et celui de la Sagesse (8).

Citons seulement ces passages d'Isaïe et de Jérémie :

- « Maintenant, ainsi parle Yahvé,
 « ton créateur, ô Jacob,
 « Celui qui t'a formé, Israël,
 « Ne crains pas, car je t'ai racheté ;
 « Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi.
 « Si tu passes par les eaux, je serai avec toi ;

(1) *Ps.*, 139, 1-5.

(2) *Ps.*, 139, 7-12.

(3) *Ps.*, 139, 15-16.

(4) *Jr.*, 17, 9-10.

(5) *Is.*, 41, 10-31 ; 49, 16-26 ; 50, 1-3.

(6) *Am.*, 9, 1-6.

(7) *Jb.*, 12-14.

(8) *Sg.*, 10 et sq. ; 1, 7, 8, 10.

- « Par les fleuves, ils ne te submergeront pas.
- « Si tu traverses le feu, tu ne t'y brûleras pas
- « Et la flamme ne te consumera pas
- « Car je suis Yahvé, ton Dieu,
- « Le Saint d'Israël, ton sauveur. » (1)
- « Ne serais-je un Dieu que de près... de loin, ne serais-je plus un Dieu ?
- « Un homme peut-il se terrer dans une cachette sans que je le voie ?
- « Est-ce que le ciel et la terre, je ne les remplis pas?... » (2)

Avec le mystère du Verbe Incarné le mystère de la présence de Dieu dans un lieu, dans un sanctuaire, dans le Temple, trouve son achèvement d'une manière merveilleuse. Ce nouveau sanctuaire est bien Marie, en qui se réalise le mystère du Verbe Incarné, cette présence nouvelle de Dieu avec les hommes. Présence d'abord cachée, extraordinairement intérieure par Marie, la présence du tout-petit à sa mère. Présence visible de l'Enfant-Dieu à Noël, dans la pauvreté, l'humanité refusant de Le recevoir — Marie, Joseph et les bergers étant seuls à vivre de cette présence merveilleuse. Dieu est alors présent à l'humanité comme un enfant est présent à sa mère, comme un enfant s'abandonne à sa mère, pour nous révéler combien Il est présent aux hommes ; combien Il veut être l'*Emmanuel* — « Dieu avec nous » (3).

Toute la vie cachée de Jésus est une vie de présence pour Marie et Joseph, présence de Dieu dans la plus grande simplicité des activités quotidiennes familiales.

La présence active du Christ dans sa vie apostolique, pour ses disciples, par ses miracles, par sa prédication, par son enseignement, est encore un signe de la présence du Père qui éduque, qui éclaire l'intelligence et le cœur des hommes pour les ramener à la maison paternelle (4).

Mais c'est évidemment surtout dans le mystère de la Crucifixion et de la Résurrection que le Christ nous révèle le mystère de la présence toute permanente, efficace et aimante, du Père pour chacun d'entre nous et pour tout l'univers. A la Croix et dans sa Résurrection, Il est vraiment le sacrement de la présence du Père — ce que le mystère de l'Eucharistie explicite pleinement pour nous.

A la Croix, comme l'Envoyé du Père qui a vu « la misère de son peuple » et qui veut le délivrer de l'esclavage du péché, Il est le nou-

(1) *Is.*, 43, 1-3.

(2) *Jr.*, 23, 23-24.

(3) *Mt.*, 1, 23.

(4) Cf. *Lc.*, 9, 28-36 ; *Mc.*, 9, 2-8 ; *Mt.*, 17, 1-8. Il faudrait comprendre le mystère de la Transfiguration dans la vie apostolique du Christ comme un mystère de présence.

veau Moïse, qui sauve les hommes en prenant leur place de condamnés à mort, d'abandonnés de Dieu, et de rejetés des hommes. Il est présent d'une présence en un sens encore plus étonnante que celle de Noël. Car Il est présent en tant que Sauveur, réparant nos fautes et nous donnant l'amour du Père, nous associant à sa vie : « Aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis. » Cette présence est celle du Père miséricordieux, du Père de toute miséricorde, qui voit la misère des siens, se sert de cette misère pour être plus proche des siens, pour les aider activement, efficacement, grâce à sa toute-puissance. Il leur donne une nouvelle vie. La Résurrection du Christ nous montre jusqu'où va l'efficacité de sa toute-puissance. La présence affective de l'amour possède un réalisme plénier.

Cette présence ne se réalise pour nous que dans la mesure où nous désirons vivre à l'unisson du Cœur du Christ, dans la mesure où nous vivons de son adoration aimante de Fils et de son amour de bon Pasteur donnant sa vie pour ses brebis. C'est vraiment dans notre adoration, unie à celle du Christ crucifié, que nous découvrirons combien Il nous est donné, combien Il nous est présent, combien Dieu, par Lui et en Lui, nous est présent, comme Père de toute miséricorde, tout-puissant en sa miséricorde.

Par là, nous découvrons d'une manière ultime le mystère de la présence de Dieu sur nous et sur l'univers. En effet, comme la présence intime de l'Enfant Jésus à Bethléem est symbole efficace — sacrement de la présence intime du Père pour Marie — le regard de son Enfant Jésus lui découvre l'amour du regard du Père sur elle et sur les hommes, car cet Enfant, par Marie, est donné à toutes les âmes de « bonne volonté », à tous les hommes qui cherchent l'amour de Dieu. De même, la présence sanglante du Christ crucifié à la Croix est un symbole efficace — sacrement de la puissance de l'amour, de la miséricorde, du pardon du Père pour tous les hommes, spécialement pour Marie, pour Jean, pour les saintes femmes, mais n'excluant personne. Car l'Agneau de Dieu a porté l'iniquité de tous les hommes, l'Agneau de Dieu se donne en nourriture d'amour pour tous ceux qui veulent vivre de son amour. La toute-puissance de Dieu, au service de son amour, de sa miséricorde, réalise, à la Croix, un don unique, une présence unique. La présence du Père accueillant son fils prodigue, l'embrassant en lui pardonnant ses fautes. La réalité est plus grande encore que la parabole.

A la Croix, la présence du Père à Jésus crucifié, à son Fils bien-aimé, réalise et manifeste la présence du Père aux hommes pécheurs. En présence du Père, le Fils aimé s'est revêtu du « *prodigue* », pour que le prodigue vive comme fils bien-aimé.

Le mystère de l'Eucharistie, mystère de présence, nous fait mieux comprendre encore cette présence d'amour du Père.

Lorsque Yahvé donne à son peuple la manne, figure de l'Eucharistie, Il dit à Moïse : « *J'ai entendu le murmure des enfants d'Israël. Dis-leur donc : Entre les deux soirs, vous mangerez de la viande et, au matin, vous vous rassasiez de pain. Vous reconnaîtrez alors que moi, Yahvé, je suis votre Dieu* » (1).

Ce mystère est vraiment le sacrement de la présence du Père. Il nous montre combien cette présence est intime, substantielle. Comme Créateur, Dieu est intimement présent à tout ce qui est, d'une présence agissante, active, donnant à tout ce qui est son être propre et le conservant. Le mystère de l'Eucharistie implique le miracle de la transsubstantiation : la substance du pain est changée en la substance du Corps du Christ. Ce miracle est signe de l'efficacité plénière de la parole de Dieu, qui atteint de l'intérieur tout ce qui est, et dont tout ce qui est dépend intimement et totalement. Dieu seul atteint tout ce qui est de cette manière. C'est pourquoi, pour le Dieu Créateur, il n'y a pas de distance, tout est à nu sous son regard. Créant par sa parole et par son « *fiat* », *Que la lumière soit, et la lumière fut* » (2), Dieu voit tout ce qui est dans sa lumière — « *et la ténèbre n'est point ténèbre devant toi* » (3). Ce contact intime, lumineux, de Dieu avec tout ce qui est, est nécessairement immédiat, sans aucun intermédiaire possible, car l'acte créateur répugne à tout intermédiaire. C'est une action à laquelle la créature ne peut coopérer, car, face à cette action, elle est « pur effet », elle est capacité. Cette présence de Dieu comme Créateur est toujours la même, qu'il s'agisse du premier acte créateur, révélé au début de la Genèse, jusqu'à l'ultime acte créateur de la dernière âme humaine que Dieu créera ; cette présence ne peut augmenter, elle est absolument, elle dure tant que Dieu veut conserver la créature. Tout miracle visible de Dieu est signe de cette présence et la manifeste. Mais pour le croyant, le miracle de la transsubstantiation et celui de la Résurrection du Corps du Christ sont les effets les plus manifestes de cette présence du Créateur en tout « ce qui est » (4).

L'adoration du Christ-Eucharistie en esprit et en vérité nous per-

(1) *Ex., 16, 12.*

(2) *Gn., 1, 5.*

(3) *Ps., 139, 12.*

(4) Il faut toujours bien distinguer la présence de Dieu-Créateur en tout ce qui est et la présence de Dieu en l'âme des justes par la grâce, qui est cette présence spéciale de Dieu à l'égard de son peuple, à l'égard de son Fils bien-aimé et de ceux que Jésus a rachetés à la Croix et qu'Il nourrit de son Corps.

met de vivre de cette présence toute-puissante du Créateur. Elle nous fait découvrir que Dieu est notre vrai « lieu », notre unique refuge.

Mais le chrétien ne peut s'arrêter à cette présence du Créateur tout-puissant, si grande et si merveilleuse que soit cette présence, si lumineuse soit-elle. Car cette présence du Créateur doit le conduire à découvrir cette présence d'amour, de miséricorde, du Père bien-aimé, en laquelle il peut s'abandonner totalement, dans une adoration d'amour.

Le mystère de l'Eucharistie est encore là pour nous l'enseigner pratiquement. Le miracle de la transsubstantiation de la substance du pain en le Corps de Jésus est ordonné au mystère même de l'Eucharistie, le don du Corps du Christ comme nourriture divine. L'Eucharistie nous rend présent le Corps du Christ, celui de l'Agneau de Dieu qui a souffert à la Croix, celui de l'Agneau glorifié dans le ciel, en nous le donnant comme nourriture. Evidemment, cette présence et ce don ne sont que pour les « fils de Dieu », pour les disciples du Christ, ceux qui croient en sa parole et en son amour miséricordieux. Pour celui qui croit en la parole du Christ, l'Eucharistie est donc une présence de Dieu dans son don d'amour miséricordieux. Dieu veut Lui-même nourrir ses enfants, c'est la « manne », et Il les nourrit en se donnant Lui-même en nourriture, car le « fils de Dieu » ne peut être rassasié que par Dieu, par son Père. L'Eucharistie est le signe par excellence de cette présence paternelle d'amour miséricordieux de Dieu pour chacun des hommes en particulier. Dieu s'occupe avec une sollicitude paternelle de chacun des hommes ; Il les connaît comme le « bon Pasteur » connaît ses brebis, Il connaît leur misère, leurs difficultés, leurs luttes ; Il connaît ce qu'il y a de bon, d'excellent en chacun d'eux. Il les connaît comme un ami connaît son ami, d'une connaissance pratique, affective, aimante. Il les connaît pour les aider, pour les soutenir. Rien n'échappe à cette connaissance. Dieu voit tout. Pour les aider, Dieu peut se servir de tout. Sa toute-puissance donne une efficacité plénière à sa sollicitude paternelle.

Et, pour montrer combien cette sollicitude est adaptée à chacun, combien elle est pleine de douceur pour chacun, le signe de cette sollicitude est la « manne », l'aliment par excellence, « s'accommodant au goût de qui la consommait » (1). On ne peut être parfaitement pré-

(1) *Sg., 16, 20-21* : « Tu as donné à ton peuple une nourriture d'anges ; inlassablement, tu lui as envoyé du ciel un pain tout préparé, capable de procurer toutes les délices et de satisfaire tous les goûts. Et la substance que tu donnais manifestait bien ta douceur à l'égard de tes enfants, puisque, s'accommodant au goût de qui la consommait, elle se transformait selon le désir de chacun. »

sent à quelqu'un, à un ami, que lorsqu'on a, à son égard, cette sollicitude pleine de douceur. Car la douceur permet d'agir avec suavité, comme de l'intérieur. La douceur paternelle de Dieu agit intimement et vraiment du dedans, sans violence. C'est pourquoi ce don de la manne est bien le signe d'une présence aimante, pleine de sollicitude.

Enfin, ce don du « pain » exprime aussi combien cette présence d'amour exige et réalise l'unité de vie entre Dieu-Père et son Fils. Le pain devient le corps de celui qui s'en nourrit. Quand il est assimilé, il s'identifie à celui qui s'en est servi. L'Eucharistie, qui nous donne le Corps du Christ en nourriture, nous indique combien le Christ veut nous unir à Lui, veut nous faire vivre de sa vie. C'est une unité de vie qui doit se réaliser : « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui, affirme Jésus ; de même qu'envoyé par le Père qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même qui me mange vivra, lui aussi, par moi » (1).

Cette présence d'amour ne peut se comparer qu'à la présence du Père relativement à celle de son Fils unique. C'est vraiment la présence de l'ami à son ami, celle du Père à son Fils dans ce qu'elle a de plus intime, de plus profond. L'adoration aimante en esprit et en vérité, l'adoration unie à celle de la Croix, par et dans le mystère de l'Eucharistie, nous permet, dans la foi, de vivre de cette présence d'amour ; de cette présence de la sollicitude infiniment douce du Père. L'adoration s'actue alors en un abandon filial où l'on découvre combien l'amour miséricordieux du Père nous enveloppe, nous porte, nous nourrit, nous transfigure. Cette présence d'amour du Père à l'égard de ses enfants, l'homme peut, par son péché, y mettre un obstacle. C'est pourquoi l'Écriture parle de ces éloignements de Dieu, de Dieu qui semble absent, qui semble ne plus savoir où est l'homme. Ce sont des manières métaphoriques de parler pour exprimer que l'homme s'écarte de Dieu et ne veut plus s'ordonner amoureusement vers Lui. Car, en réalité, ce n'est pas Dieu qui s'écarte de l'homme, mais c'est l'homme qui ferme volontairement les portes de son âme et de son cœur à l'influence paternelle de Dieu, à son amour miséricordieux.

Evidemment, quand il s'agit de la présence de Dieu-Créateur, celle-ci demeure, même après le péché — car le péché, s'il tue l'amour, n'annihile pas le pécheur. Celui-ci demeure un être qui existe, certes un errant qui a perdu le chemin de la Maison du Père, mais qui demeure toujours un être qui existe, et qui vit en dépendance totale

(1) *Jn.*, 6, 56-57.

de son Créateur. Dieu-Créateur ne peut être chassé de sa créature, car celle-ci ne peut s'annihiler, son existence ne lui appartient pas, elle n'appartient qu'à Dieu. Mais Dieu-Père, Amour miséricordieux, Sauveur des hommes, peut être chassé du cœur de l'homme par l'homme lui-même, par son orgueil qui ne veut pas accepter cet amour de miséricorde. L'homme ne peut tuer en lui la trace du Dieu-Créateur, mais il peut tuer dans son cœur la paternité amoureuse et miséricordieuse de son Dieu.

LE SACRIFICE DE LA CROIX :
RÉVÉLATION DE L'ÉTERNITÉ ET DE LA SAINTÉTÉ DU PÈRE

O Dieu, o notre Seigneur, quel est ton nom ?

Je m'appelle « Celui qui est », nous dit-il.

Et que dois-je entendre par « Celui qui est » ?

Que je demeure éternellement et
que je ne puis changer.

Car les choses qui changent, ne sont point véritablement, parce qu'elles ne demeurent point ce qu'elles sont.

Ce qui est, demeure.

Ce qui change a été une chose et en sera une autre, mais il n'est point réellement, parce qu'il est muable.

C'est donc l'immutabilité divine qui a daigné se révéler elle-même dans cette parole :

« Je suis Celui qui suis. »

S. Augustin, Sermon VI, 3, 4.

« En effet, les années de Dieu ne sont point autres que Dieu lui-même ; les années de Dieu sont l'éternité de Dieu ; l'éternité est la substance même de Dieu en laquelle rien ne peut être soumis au changement.

En elle, rien n'est passé de manière à n'être plus ; rien n'est à venir comme n'étant pas encore.

En Dieu, un seul mot, il est ; et non point il a été ou il sera ; car ce qui a été n'est plus, ce qui sera n'est pas encore ; et tout ce qui est en Dieu, est, et ne peut qu'être. » (1)

Adorer Dieu, c'est reconnaître en premier lieu les droits du Créateur sur tout ce « qui est ». L'adoration en esprit et en vérité implique que l'homme offre à Dieu ce qui lui est le plus cher, non seulement les prémices de son labeur, mais son labeur lui-même, son travail, pour manifester à ses propres yeux et devant toute la communauté humaine

(1) *S. Augustin, Discours sur les Psaumes. Sur le Ps., 101, II, 10.*

qu'il reconnaît que toute l'efficacité de son labeur vient de Dieu, et qu'il ne peut que coopérer à l'action de Dieu. De cette manière, le labeur de l'homme peut devenir une grande liturgie d'adoration et de louange glorifiant Dieu-Créateur.

Et comme le travail de l'homme — cette manière dont l'homme coopère avec l'univers pour le transformer — donne à l'homme un sens très intense du temps, de la temporalité de son travail, à la fois de sa dépendance du temps et de son pouvoir relatif de domination sur celui-ci, il peut l'organiser comme bon lui semble ; offrir son travail à Dieu implique l'offrande de son temps. Et cette offrande du temps nous met en présence du mystère de l'éternité de Dieu. On peut, pour Dieu, brûler le peu de temps qu'on a à vivre sur terre, parce que Dieu est éternel.

Ce mystère de l'éternité de Dieu est une des grandes qualités de Dieu que nous devrions le plus contempler à notre époque, où nous prétendons découvrir le sens historique des errements et des théories humaines, où nous avons une telle conscience de la temporalité de notre condition humaine. Ne risquons-nous pas souvent d'accorder à ces problèmes, certes très humains et très importants, une valeur trop absolue, qui, progressivement, nous détourne du véritable absolu dans l'ordre de la durée, celui de l'éternité ? C'est pourquoi il est si nécessaire pour le croyant de revenir souvent à ce mystère de l'éternité de Dieu et, à la lumière de l'éternité, d'acquiescer un sens exact de sa durée humaine et de sa temporalité.

Constamment, l'Écriture nous parle de Dieu comme le Dieu de l'éternité (1), c'est-à-dire comme le Dieu qui ne passera pas, comme Celui qui est le plus ancien — (on ne peut penser un être plus ancien que Dieu) — comme Celui qui dure toujours.

L'éternité implique, en effet, une durée sans fin. Un être qui a un commencement et une fin ne peut être éternel. Un être qui a un commencement et qui durera toujours est immortel, mais n'est pas éternel. Un être éternel, c'est un être qui n'a pas de limite dans la durée. Mais ceci n'est qu'une définition négative de l'éternité. Il faut encore préciser qu'un être éternel possède sa durée « interminable » sans succession, c'est-à-dire qu'il la possède pleinement, totalement, dans un seul regard. C'est pourquoi on peut imaginer l'éternité comme un instant qui dure toujours, comme un instant substantiel qui ne passe pas ; qui est.

(1) Gn., I, 1.

Ce qu'il faut savoir, c'est que l'éternité est une durée d'une intensité unique, d'une intensité telle qu'elle ne peut avoir de succession.

Quand on a une joie extraordinairement intense, on peut saisir un peu ce que représente l'intensité de la durée... Ce n'est qu'un reflet de l'éternité. Evidemment, l'Écriture, quand elle affirme que Yahvé est un Dieu éternel, n'explicite pas de cette manière son affirmation, elle nous aide plutôt à connaître l'éternité en opposant sa durée stable à la succession du temps. Cependant, si nous réfléchissons sur cette affirmation constante, nous sommes bien en présence de cette qualité propre de l'être de Dieu dont la durée n'a pas de limite et qui se possède en perfection sans succession. La Genèse commence par affirmer : « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...* » Dieu est donc avant ce commencement du temps de l'univers, de la terre et du ciel.

Saint Augustin a saisi avec force ce contraste :

Eternel et sans commencement,
il a cependant donné un commencement
aux temps ; et l'homme qui n'avait pas encore été créé, il l'a fait
dans le temps, non par une soudaine et nouvelle résolution, mais
par un dessin éternel et immuable.

Qui pourrait sonder cet abîme insondable et connaître ces impénétrables secrets ? Qui dira comment Dieu, sans changer de volonté, a créé dans le temps, l'homme temporel, qui fut le premier humain, et comment par un seul, il a multiplié sa race ?

.....

Car, c'est un profond mystère que Dieu ait toujours été et que dans le temps, il ait voulu créer le premier homme, sans changer de dessin ni de volonté (1).

Dans l'histoire d'Abraham, il est dit qu'à Bersabée, il invoqua Yahvé, Dieu d'Eternité (2).

Au terme de l'Écriture, dans l'Apocalypse, Dieu se présente comme Celui qui contient toutes les générations, les mesure : « *C'est moi l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu : « Il est, Il était et Il vient », le Maître de tout...* » (3). Dieu est aussi appelé « *Celui qui vit dans les siècles des siècles* » (4). C'est Lui qu'adorent les vingt-quatre vieillards.

L'opposition entre Yahvé, le Dieu éternel qui est avant tout ce qui est créé, et qui dure sans fin, avec les faux-dieux, les idoles qui n'ont

(1) *S. Augustin. De Civ. Dei*, XII, 14.

(2) *Gn.*, 21, 33.

(3) *Ap.*, I, 8 ; Cf. 4, 8 ; 21, 6 ; 22, 13.

(4) *Ap.*, 4, 9, 10 ; 10, 6 ; 15, 7.

qu'un temps, est souvent proclamée par les prophètes. Moïse le premier, dans son cantique, l'affirme avec force. Parlant des errements de Jacob, il affirme : « *Ils sacrifiaient à des démons qui ne sont pas Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas, à des nouveaux venus d'hier, que leurs pères n'avaient pas redoutés...* » (1). Les idoles ne sont rien : « *la terreur des peuples est un pur néant* ». Yahvé seul est « *le Roi éternel, le Dieu vivant* » (2).

Le psalmiste et les prophètes opposent aussi Yahvé, qui demeure toujours, et les créatures qui passent et qui n'ont qu'un temps :

« Mes jours sont comme l'ombre qui décline,
et moi, comme l'herbe, je sèche.
Mais toi, Yahvé, tu trônes à jamais ;
d'âge en âge, mémoire de toi ! » (3).

« En chemin, ma force a fléchi ;
fais-moi savoir mon peu de jours.
Ne me prends pas à la moitié de mes jours :
d'âge en âge vont tes années.
Depuis longtemps, tu as fondé la terre,
Et les cieus sont l'ouvrage de tes mains ;
eux périssent ; toi, tu restes ;
tous, comme un vêtement, ils s'usent,
comme un habit qu'on change, tu les changes ;
Mais toi, le même, sans fin sont tes années » (4).

« Mille ans sont à tes yeux comme un jour,
hier qui s'en va, une veille de la nuit.
Tu les emportes, un songe au matin ;
ils sont pareils à l'herbe qui pousse :
le matin, elle fleurit et pousse ;
le soir, elle se flétrit et sèche » (5).

Parlant des victoires de Yahvé, Isaïe s'écrie :

« Quel est l'auteur de cette geste,
Sinon celui qui appelle les générations
dès l'origine, moi, Yahvé, qui suis le premier
et serai avec le dernier ! » (6)

« Toute chair est comme l'herbe, et sa délicatesse est celle de la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur se fane, lorsque le souffle de Yahvé passe sur elles... L'herbe sèche, la fleur se fane, mais la parole de notre Dieu demeure toujours » (7).

(1) *Di.*, 32, 17.

(2) *Jr.*, 10, 1-10.

(3) *Ps.*, 102, 12-13.

(4) *Ps.*, 102 ; 24a-28.

(5) *Ps.*, 90, 4-6.

(6) *Is.*, 41, 4.

(7) *Is.*, 40, 6-8.

« Celui qui demeure éternellement a créé tout ensemble... » (1). Qu'est-ce que l'homme ?... la durée de sa vie ?...

La stabilité de l'univers peut aussi être un moyen de nous élever jusqu'au mystère de l'éternité de Dieu :

« Tu fixas l'univers, inébranlable ;
ton trône est fixé dès l'origine :
de tout temps, c'est toi Yahvé » (2).

Mais, au-delà de ces comparaisons et de ces oppositions, est proclamé le mystère de la durée éternelle de Yahvé :

« Voici, Yahvé siège pour jamais,
Il affermit pour le jugement son trône » (3).

« Seigneur, tu as été pour nous
un refuge d'âge en âge.
Avant que les montagnes fussent nées,
enfantés la terre et le monde,
de toujours à toujours, tu es Dieu » (4).

« Souviens-toi de ta tendresse, Yahvé,
de ton amour, car ils sont de toujours » (5).

« Ne le sais-tu pas ?
Ne l'as-tu pas appris ?
Yahvé est un Dieu éternel,
Il a créé les confins de la terre,
Il ne se fatigue ni ne se lasse
Et son intelligence est insondable » (6).

« Avant moi, aucun dieu ne fut formé, et il n'y en aura pas après moi. Moi, moi, je suis Yahvé, il n'y a pas d'autre sauveur que moi... Moi, je suis Dieu ; depuis l'éternité, je le suis. Et personne ne délivrera de ma main ; j'agis, et sans appel » (7).

« Le Très-Haut possède toute science...
Il a regardé les signes des temps.
Il annonce le passé et l'avenir
et dévoile les choses cachées...
Il a disposé dans l'ordre les merveilles de sa sagesse,
car il est depuis l'éternité jusqu'à l'éternité
sans que rien lui soit ajouté ni ôté,
et il n'a besoin du conseil de personne... » (8).

« Béni sois-tu, Yahvé, notre Dieu,
d'éternité en éternité !
Et qu'on bénisse ton Nom de gloire
qui excède toute bénédiction de louange ! » (9).

(1) *St.*, 18, 1, 8.

(2) *Ps.*, 93, 1-2.

(3) *Ps.*, 9, 8.

(4) *Ps.*, 90, 1-2.

(5) *Ps.*, 25, 6.

(6) *Is.*, 41, 28.

(7) *Is.*, 43, 10-12.

(8) *St.*, 42, 18-21.

(9) *Nc.*, 9, 5 sq.

Relevons encore pour finir cette prière de Jonathan, dans le second livre des Maccabées, qui exprime bien l'éternité promise aux fils de Dieu :

« Seigneur, Seigneur Dieu, Créateur de toutes choses, redoutable, fort, miséricordieux, le seul roi, le seul bon, le seul libéral, le seul juste, tout-puissant et éternel, qui sauves Israël de tout mal, qui as fait de nos pères tes élus et les as sanctifiés, reçois ce sacrifice pour ton peuple Israël... » (1).

Le sacrifice des sept frères et de leur mère admirable est lui-même comme un appel à la « vie éternelle ». Ce sacrifice-martyre est un témoignage vivant qui atteste le mystère de la vie éternelle de Dieu en Dieu lui-même et en ses élus. En face de ce mystère de la vie éternelle, la vie temporelle n'est rien.

Tout l'enseignement du Nouveau Testament sera cette promesse de la *vie éternelle* qui nous est donnée par le Christ Lui-même, non seulement possédant en Lui, comme Verbe et Fils unique du Père, cette vie éternelle, mais étant la Vie éternelle.

Saint Jean, dans son prologue et à travers tout son Evangile, ne cesse de nous révéler le mystère de la vie éternelle du Verbe fait chair et ce même mystère pour ceux qui croient en Lui.

Le premier témoignage du « Verbe fait chair » par Jean-Baptiste, « l'envoyé de Dieu », est significatif :

« Voici celui dont j'ai dit :
Lui qui vient après moi
est passé devant moi,
parce qu'avant moi Il était » (2).

Le premier enseignement du Christ, celui donné à Nicodème, l'un des notables juifs, un pharisien, est net : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme, afin que tout homme qui croit ait par Lui la vie éternelle. Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle... » (3).

L'ultime témoignage de Jean-Baptiste reprend celui de Jésus, et il est très affirmatif :

« Qui croit au Fils, a la vie éternelle.
Qui refuse de croire au Fils, ne verra pas la vie » (4).

L'ultime enseignement de Jésus à ses disciples avant sa Passion est une prière à son Père :

« Père, l'heure est venue,
glorifie ton Fils,
pour que ton Fils te glorifie
et que, par le pouvoir sur toute chair
que tu lui as conféré,
il donne la vie éternelle à ceux que
tu lui as donnés.
La vie éternelle,
c'est qu'ils te connaissent,

(1) II Mc., I, 24-26.

(2) Jn., I, 15 ; 30.

(3) Jn., 3, 15, 16.

(4) Jn., 3, 36.

toi, le seul véritable Dieu,
et ton envoyé, Jésus-Christ... » (1).

Le mystère de la Croix et de la Résurrection, c'est-à-dire l'élévation du Fils de l'Homme prédite à Nicodème, et la glorification du Fils demandée au Père, est vraiment pour le croyant la grande révélation du mystère de l'éternité, de l'amour éternel du Père, révélation qui se réalise dans le don de la vie éternelle.

Nous devons encore préciser que le sacrifice-martyre des sept frères et de leur mère est un témoignage vivant qui atteste que la volonté de Dieu est éternelle, que Dieu lui-même, en son mystère, est au-delà de toutes les successions, des générations et du temps ; c'est pourquoi cette volonté éternelle peut réclamer l'holocauste de notre vie temporelle pour nous donner plus rapidement une vie éternelle. Il est sage d'exiger le sacrifice d'une réalité inférieure pour une réalité supérieure, le sacrifice de la vie terrestre pour la vie éternelle ; l'inverse serait une folie. Parallèlement, et d'une manière éminente, le sacrifice-martyre du Christ est un témoignage vivant qui atteste que la volonté aimante du Père est éternelle, que Dieu Lui-même, en son mystère d'amour, est au-delà de toute variation, de tout changement. Le fait que le Christ, librement, remette son âme entre les mains de son Père, atteste qu'Il reconnaît que sa vie temporelle, si grande, si belle soit-elle, n'est rien, comparativement à la vie éternelle du Père. C'est cette vie à laquelle Il aspire : « Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais près de toi avant que fût le monde » (2).

Le martyre du Christ est donc bien pour nous l'attestation de la vie éternelle du Père. En adorant le Père, en Lui offrant sa propre vie comme holocauste d'amour, Il témoigne que la vie du Père est plus que toute vie terrestre, qu'elle est la vie éternelle, capable de se servir de la propre mort du Christ pour communiquer à sa nature humaine, à son corps cadavérique, une nouvelle vie surabondante, plus parfaite, plus divine que celle qu'Il avait reçue de Marie.

La Résurrection du Corps du Christ manifeste, proclame, que cette vie reçue du Père est bien une vie éternelle : « *Le Christ, une fois ressuscité des morts, ne meurt plus. La mort n'exerce plus de pouvoir sur lui.* » (3) Dans l'Apocalypse, le Christ glorieux affirme : « *J'ai été*

(1) *Jn.*, 17, 1-3.

(2) *Jn.*, 17, 5.

(3) *Rom.*, 6, 9 ; Cf. *Ac.*, 13, 34 : Que Dieu ait ressuscité des morts le Christ et que Celui-ci ne doive plus retourner à la corruption, c'est bien ce qu'Il avait déclaré : « Je vous donnerai les choses saintes de David, celles qui sont véritables. » C'est pourquoi Il a dit ailleurs : « Tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption... » Cf. *I Jn.*, 1, 10 ; *He.*, 2, 14 sq. *Ps.*, 16, 10.

mort, et me voici vivant pour les siècles des siècles, détenant la clef de la mort et de l'Hadès » (1).

Affirmer que la vie du Père est la vie éternelle, c'est affirmer que cette vie n'a pas besoin de croître pour être parfaitement elle-même, qu'elle n'a pas besoin de se modifier. C'est une vie parfaite qui possède en elle-même, dans une immanence totale, toute la perfection de la vie. Une vie éternelle est une vie qui ne changera pas, non pas par inertie ou par un manque d'efficacité ; c'est une vie qui ne changera pas et qui ne peut changer parce qu'elle est tellement parfaite qu'elle a en elle toute la plénitude de la vie. Seul Dieu est la vie éternelle, parce que seul Dieu subsiste dans son être, dans sa vie. Etant la vie éternelle, Il est source de toute vie. C'est pourquoi Il est capable de se servir de la mort du Christ, comme de celle des sept frères et de leur mère, pour communiquer au corps du Christ, ainsi qu'aux corps des sept frères et de leur mère, quand Il le voudra, une vie nouvelle, surabondante, participation réelle à sa vie éternelle et, par le fait même, victorieuse de toute mort.

Le martyr du Christ, étant le martyr du Fils bien-aimé, de Celui qui est fidèle jusqu'au bout, atteste d'une manière très spéciale que l'amour du Père est un amour éternel, un amour qui ne connaît pas de changement, un amour qui demeure toujours le même, qui est fidèle. Dieu est *éternel en son amour : Il est le Fidèle par excellence* (2).

En attestant que Dieu possède la vie éternelle, que son amour est éternel, on atteste en même temps que Dieu, en son être même, est éternel, qu'Il vit l'éternité. C'est pourquoi la Croix de Jésus est vraiment, dans notre univers changeant, corruptible, le sacrement de l'éternité de Dieu, le signe qui se dresse à la « *fin du temps* », pour indiquer que l'éternité de Dieu seule demeure. Et ce signe est la voie efficace qui nous donne accès à ce mystère d'éternité de Dieu. Par la Croix, nous pouvons vivre de la vie éternelle de Dieu. Cette vie éternelle nous est donnée : l'amour éternel de Dieu nous est donné. Par la Croix, une brèche divine s'opère à travers la succession des générations humaines, à travers la succession de notre temps, et le mystère de l'éternité de Dieu, de la vie éternelle, de son amour éternel, se laisse comme entrevoir. Il nous est communiqué par la foi, si nous le désirons.

(1) *Ap., 1*, 18.

(2) *Cf. Dt., 7*, 9 : « Tu sauras que Yahvé, ton Dieu, est le vrai Dieu, le Dieu fidèle qui garde son alliance et son amour pour mille générations à ceux qui L'aiment et gardent ses commandements. »

Le sacrifice de la Croix nous introduit donc auprès du Dieu éternel. Il nous permet de communier à sa vie et à son amour éternels, de comprendre comment ce mystère d'éternité contient éminemment toutes les richesses éparses du temps. L'éternité de Dieu contient dans une unité de vie et d'amour, dans une simplicité parfaite, tout ce qui se réalise progressivement à travers les générations successives.

Le sacrifice de la Croix nous introduit également auprès de la sainteté de Dieu. On ne peut pas adorer Dieu sans découvrir, sans reconnaître sa sainteté. Et la reconnaissance de la sainteté de Dieu appelle l'adoration.

Il serait intéressant de considérer comment, de fait, Dieu nous a révélé progressivement sa sainteté, et comment l'homme, progressivement, l'a reconnue et l'a adorée. Relevons seulement ici certains aspects de cette révélation, pour mieux saisir comment le sacrifice de la Croix nous met en présence de la sainteté aimante du Père et de celle de toute la Trinité.

La première fois où l'Écriture nous parle de la sainteté, c'est à l'occasion du buisson ardent. Moïse, stupéfait par la vision du buisson embrasé qui ne se consumait pas, se décide à s'approcher « *pour considérer cet étrange spectacle* » et voir pourquoi le buisson ne se consume pas. Dieu l'appelle du milieu du buisson : « *Moïse, Moïse ! — Me voici ! — Alors, Yahvé dit : N'approche pas d'ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte* » (1).

La présence de Yahvé dans le buisson fait que tout ce lieu est un « *lieu redoutable* », une « *terre sainte* », c'est-à-dire une « *terre consacrée* » à Dieu, qu'on n'a pas le droit de fouler impunément. L'obligation d'ôter ses sandales exprime qu'il faut se purifier pour s'approcher de Dieu, du lieu où Il se trouve, parce que Dieu est saint.

Tout ce qui est proche de Dieu, tout ce qui Lui est consacré, sera considéré comme saint. On parlera de la montagne sainte de Yahvé (2). Le lieu le plus secret, le plus caché, le plus séparé dans le sanctuaire, sera consacré à Dieu, il sera appelé le « *Saint des saints* » (3). Non seulement certains lieux, mais aussi certains jours Lui seront consacrés : le sabbat sera le jour de Yahvé, il faut le sanctifier (4). « *Yahvé a béni le jour du sabbat et l'a consacré* ». « *Yahvé dit à Moïse : Vous garderez le sabbat, car il doit être sacré* » (5).

(1) Ex., 3, 3-5 ; cf. 19, 22.

(2) Ez., 28, 14 ; Ps., 3, 5 ; Jn., 4, 17 : « Jérusalem sera un lieu saint. »

(3) Ex., 26, 33-34 ; cf. Ps., 11, 4 : « Yahvé, dans son palais de sainteté » ; cf. Ps., 20, 7 ; Jr., 25, 30.

(4) Ex. 20, 8-11 ; Lv., 23, 4 ; cf. Ne., 13, 15-22 ; I M 2, 98-41.

(5) Ex. 31, 14 : « C'est le jour du repos, consacré à Yahvé. » (v. 15).

L'arche est considérée comme consacrée à Yahvé. Elle est sainte. Les profanes ne peuvent la toucher sans mourir (1). Tous les objets qui servent au culte, à la grande liturgie du Temple, sont considérés comme consacrés et saints. En parlant de la Tente de réunion, de l'arche, de la table et de ses ustensiles, du candélabre, de l'autel des parfums, de l'autel des holocaustes, du bassin et du voile, Yahvé ordonne à Moïse : « *Tu les consacreras. Ils seront alors d'une sainteté éminente et tout ce qui les touchera sera saint* » (2). Le chrême, ainsi que le parfum doivent être considérés comme un saint chrême, comme un parfum « *très saint* ». « *C'est une chose sainte, que vous devez tenir pour sainte* » (3). Les offrandes faites à Yahvé sont aussi des « *choses très saintes* », réservées à Dieu et, dans une certaine mesure, aux prêtres (4).

Enfin, il y a des personnes saintes, consacrées à Dieu : tout Israël, spécialement les prêtres, qui sont la part de Dieu (5). Israël n'a pas le droit d'adorer les idoles, car il est un peuple consacré à Yahvé, son Dieu. C'est le peuple de Yahvé (6). Et, en parlant des enfants d'Aaron, Yahvé dit : « *Ils seront consacrés à leur Dieu et ne profaneront point le nom de leur Dieu : ce sont eux, en effet, qui apporteront les mets de Yahvé, nourriture de leur Dieu, et ils doivent être en état de sainteté* » (6). « *Le prêtre est consacré à son Dieu* ».

Yahvé explique Lui-même pourquoi tout ce qui Le regarde, tout ce qui Lui est consacré, est saint : parce que Lui-même est saint. En parlant du prêtre, Il ordonne : « *Tu le traiteras comme un être saint, car il offre la nourriture de ton Dieu. Il sera pour toi un être saint, car je suis saint, moi qui vous sanctifie* » (8).

La sainteté est un des grands attributs de Yahvé, peut-être même l'attribut par excellence qu'Il révèle à son peuple dans l'Ancien Testament, car c'est l'attribut par excellence qui commande toute l'attitude religieuse :

« C'est moi, Yahvé, qui suis votre Dieu. Vous vous êtes sanctifiés et vous êtes devenus saints, car je suis saint... Oui, c'est moi, Yahvé, qui vous ai fait monter du

(1) 2, 3, 6, 6-7.

(2) Ex., 30, 29.

(3) Ex., 30, 32 ; 30, 36.

(4) Nb., 18, 9 ; les vêtements des prêtres sont aussi consacrés et considérés comme choses saintes (Ex., 28).

(5) Ex., 19, 6 : « Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres et une nation consacrée. »

(6) Dt., 7, 6 ; 26, 18-19.

(7) Lv., 21, 6.

(8) Lv., 21, 8 ; cf. Ex., 31, 13 : « Qu'on sache que moi, Yahvé, je suis Celui qui sanctifie. »

pays d'Égypte pour être votre Dieu : vous serez donc saints parce que je suis saint... » (1). — « Soyez saints, car moi, Yahvé, votre Dieu, je suis saint » (2). — « Soyez-moi consacrés, puisque moi, Yahvé, je suis saint, et je vous mettrai à part de tous les peuples, pour que vous soyez à moi » (3). — « Vous ne profanerez pas mon saint nom, afin que je sois sanctifié au milieu des enfants d'Israël, moi, Yahvé, qui vous sanctifie » (4).

Cette exigence de sainteté, à cause de la sainteté de Dieu qui est au cœur de toute l'alliance du Mont Sinaï, très vite, prendra un aspect juridique — de sainteté légale. Ainsi, les prophètes ne cesseront de rappeler que la sainteté est avant tout une attitude intérieure du cœur, de la volonté, car la sainteté de Dieu est la sainteté d'une Personne, et non la sainteté d'une Loi.

Le prophète Osée nous révèle comment, en Dieu, l'amour dépasse la colère, parce qu'Il est le Saint. En considérant l'infidélité de son peuple — sa maladie — Yahvé déclare :

« Mon cœur en moi se retourne,
toutes les entrailles frémissent.
Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère,
je ne détruirai plus Ephraïm,
Car je suis Dieu, non pas homme :
au milieu de toi, je suis le saint,
et je n'aime pas détruire » (5).

Voici les mœurs propres de la sainteté de Dieu. Le prophète Isaïe ne cesse d'affirmer la sainteté de Yahvé : le « *Saint d'Israël* » : « *Ah ! nation pécheresse, peuple chargé de crimes, race malfaisante, fils pervers ! Ils ont abandonné Yahvé, méprisé le Saint d'Israël* » (6).

« *Yahvé Sabaot sera exalté par son jugement, et le Dieu saint révélera sa sainteté par sa justice* » (7).

Et, dans la grande vision du Seigneur, le prophète voit des séraphins se tenant au-dessus du trône de Yahvé, chacun ayant six ailes — deux pour se voiler la face, deux pour se couvrir les pieds, deux pour voler — qui criaient :

« Saint, saint, saint est Yahvé Sabaot,
sa joie resplendit sur toute la terre » (8).

(1) *Lv.*, 11, 44-45.

(2) *Lv.*, 19, 2 ; 20, 7.

(3) *Lv.*, 20, 26.

(4) *Lv.*, 22, 32.

(5) *Os.*, 11, 9.

(6) *Is.*, 1, 4 ; cf. 5, 19, 24.

(7) *Is.*, 5, 16.

(8) *Is.*, 6, 3.

« La lumière d'Israël deviendra un feu,
 et son Saint, une flamme
 consumant et dévorant ses épines
 et ses ronces en un jour.
 La luxuriance de sa forêt et de son verger,
 il l'anéantira, corps et âme,
 ce sera comme un malade qui s'en va » (1).

Si, pour Osée, la sainteté de Dieu arrête l'exercice de sa colère, ici, au contraire, la sainteté de Yahvé explique la force de la justice qui s'oppose aux « regards hautains » du roi d'Assour. Mais, à l'égard de son peuple, depuis l'exil réduit à rien, « pauvre larve », « chétif ver-misseau », le « Saint d'Israël » est plein de miséricorde. « *Le Saint d'Israël est ton Rédempteur* ». (2)

En se révélant Celui qui est « saint », Yahvé exprime sa transcendance absolue. Il est Celui qui est séparé de tout ce qui est créé. Il est Celui qui ne peut être touché par ce qui est créé. Il est Celui qui ne peut être terni. Il est pur en tout son être, en toute sa vie, en tout son amour. Il n'y a pas de mélange, de mixture en Lui. Dieu ne peut entrer en composition avec ce qui n'est pas Lui. Il est le « Séparé ». C'est pourquoi tout ce qui Lui est consacré est soustrait de l'usage ordinaire, profane. Tout ce qui Lui est consacré doit être pur.

La sainteté de Dieu n'exprime pas seulement que Dieu est séparé de tout ce qui est profane, mais aussi qu'Il est séparé de tout péché. C'est pourquoi le péché s'oppose si fort à la sainteté de Dieu.

Mais, quand Dieu affirme qu'Il est saint, quand les prophètes, et surtout le prophète Osée, proclament sa sainteté, il est alors affirmé plus que cet aspect négatif de séparation, il est affirmé aussi que Yahvé, parce qu'Il est saint, est capable de pardonner avec amour et de « sanctifier » ceux qu'Il veut, de se les consacrer, de se les réserver. La sainteté de Dieu implique donc une haute, une surabondante jalousie, capable d'attirer, de finaliser d'une manière exclusive.

C'est surtout cet aspect de la « sainteté » de Dieu que le Christ nous révèle d'une manière nouvelle durant sa vie terrestre, et spécialement dans le mystère de la Croix.

Grâce au mystère de l'union hypostatique, Il a une nature humaine, totalement consacrée à Dieu. N'est-Il pas l'Oint de Dieu ? Il est « saint » en tout son être, en toute sa nature humaine (3). Il est vraiment, en sa nature humaine, une « terre sainte ». C'est pourquoi Il

(1) *Is.*, 10, 17-18.

(2) *Is.*, 41, 14, 16, 20 ; cf. *Ec.*, 36, 23.

(3) *Hb.*, 7, 26.

peut nous manifester d'une manière unique le mystère de la sainteté de Dieu, le mystère de la sainteté du Père. Notre-Seigneur dit à ses disciples de s'adresser au Père de cette manière : « *Que ton Nom soit sanctifié* » (1).

Dans sa grande prière sacerdotale, Jésus s'adresse à la sainteté du Père : « *Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, pour qu'ils soient un comme nous...* » (2). C'est la sainteté du Père qui attire avec une telle jalousie ceux qu'Il aime, qu'elle réalise l'unité avec eux, unité semblable à celle qui existe entre le Père du ciel et le Fils bien-aimé. Et Jésus ajoute : « *Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité* » (3).

Dans son sacrifice de la Croix, Jésus crucifié, Victime sainte, réparant l'offense du péché, glorifie la sainteté du Père et sanctifie son nom. N'est-ce pas la réalisation de ce que Yahvé annonçait par son prophète : « *Je sanctifierai mon grand Nom, qui a été profané parmi les nations... et les nations sauront que je suis Yahvé quand je ferai éclater ma sainteté à votre sujet, sous leurs yeux* » (4).

Il nous révèle combien le Père est séparé de tout péché, combien le péché s'oppose à son amour. Il nous révèle combien le Père est désireux de pardonner, de purifier tous ceux qui regrettent leurs fautes. En l'Agneau immolé, toute l'humanité peut être totalement purifiée. Il nous révèle combien le Père est désireux de se consacrer, non seulement son peuple, mais tous les hommes, selon une alliance nouvelle, une alliance sainte dans le Sang et le Corps de son Fils. Dans le Sang du Fils, le Père « recrée » tous les hommes ; Il les recrée sur le modèle du Fils unique, bien-aimé, en qui Il a mis toutes ses complaisances ; Il les recrée en les unissant à son Fils comme des membres vivants d'un *Corps unique*, participant à sa vie de Fils, vivant de son Esprit d'amour. Voilà comment le Père s'unit d'une manière toute nouvelle les hommes, comment Il réalise la prière de son Fils : « *Père saint... qu'ils soient un comme nous* ». Voilà le fruit de sa sainteté surabondante, qui attire tout jalousement à Lui. Et c'est à la Croix, par et dans son Fils crucifié, qu'Il attire tous les hommes, qu'Il les attire et les consacre dans l'amour d'une manière exclusive.

Le sacrifice de la Croix nous révèle la triple sainteté de Dieu, celle du Père, celle du Fils et celle de l'Esprit : « *Saint, saint, saint, Seigneur,*

(1) *Mt., 6, 9 ; Lc., 11, 2-4.*

(2) *Jn., 17, 11 sq.*

(3) *Jn., 17, 19.*

(4) *Ex., 36, 23.*

Dieu, Maître-de-tout, Il était, Il est et Il vient » (1). La sainteté de séparation, la sainteté de purification et de lumière, la sainteté d'unité et de consécration. En nous révélant la sainteté du Père, Il nous révèle sa propre sainteté de Fils bien-aimé, en qui le Père a mis toutes ses complaisances. Et Il nous donne son Esprit, l'Esprit-Saint.

C'est pourquoi la vocation du chrétien est une vocation à la sainteté.

« De même que Celui qui vous a appelés est saint, devenez saints, vous aussi, dans toute votre conduite, selon ce qui est écrit : Vous serez saints parce que moi, je suis saint » (2).

CONCLUSION

Assumant toutes les perfections des sacrifices de l'Ancien Testament et les dépassant, le sacrifice de la Croix est vraiment, pour le chrétien : « *Sagesse de Dieu* ». Sagesse qui permet d'adorer « *en esprit et en vérité* » l'unique Dieu, son Créateur et son Père. Sagesse qui lui permet de contempler et de glorifier toutes les splendeurs de son Dieu et de son Père. Toute la révélation de l'Ancien Testament sur le mystère de Dieu et sur ses attributs s'accomplit vraiment à la Croix. Celle-ci nous met en présence du Dieu trois fois saint et unique, éternel, tout-puissant, voyant tout, présent à tout ce qui existe, juste et miséricordieux, infiniment bon, simple... Ce qui n'avait été révélé que d'une manière fragmentaire, et comme à l'état d' « ébauche », est subitement manifesté avec éclat. En présence de la Croix, l'homme ne peut demeurer indifférent. Les trois attitudes décrites par saint Paul demeurent toujours vraies.

« Le langage de la Croix est, en effet, folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu. Car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, j'anéantirai l'intelligence des intelligents. Où est-il, le sage ? Où est-il, l'homme cultivé ? Où est-il, le raisonneur ici-bas ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? Puisque, en effet, le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants. Oui, tandis que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous prêchons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs comme Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1).

La Croix est folie pour le Gentil, scandale pour le Juif, sagesse pour le croyant. Nous avons pu ressentir en nous très profondément ces trois attitudes, nous pouvons les ressentir encore. Ceci est normal. Car le « *Gentil* », c'est le philosophe qui raisonne. N'y a-t-il pas toujours en nous un « petit philosophe » qui raisonne et qui veut tout juger selon ce qu'il comprend ? Ce philosophe trouve toujours que le mystère de la

(1) *1 Co., 1, 18-24.*

Croix est une folie, une absurdité, qu'il faut regarder le moins possible ce « fait » qui n'a pas de sens. Il faut le mettre entre parenthèses et essayer d'expliquer le monde tel qu'il se présente à nous ; il faut essayer d'expliquer l'homme tel que nous pouvons l'expérimenter en nous et autour de nous... Ce « philosophe » pourra accepter que Dieu soit le Créateur, qu'Il soit l'Être premier et infiniment puissant, il pourra accepter qu'on L'adore intérieurement en proclamant sa dignité et ses droits de Créateur. Mais, souvent, il s'arrêtera là. Les gestes d'adoration d'Abel, de Noë, s'ils sont acceptés, seront reconnus comme des symboles primitifs de cette adoration spirituelle s'adressant à l'unique Dieu Créateur. La véritable adoration « en esprit et en vérité », celle du Christ crucifié est, pour lui, inacceptable, car il ne pénètre pas dans l'exigence propre de l'amour divin, de cet amour d'amitié, amour jaloux et personnel ; il ne pénètre pas dans ce mystère de la fidélité, qui seul donne un sens au sacrifice de la Croix. La folie, l'absurdité n'est pas de reconnaître que Dieu est Amour et que, dans sa « jalousie d'amour », Il réclame le sacrifice intérieur de notre manière de juger. Il réclame le sacrifice de l'obéissance, pour que son amour puisse s'exercer librement. Le philosophe qui, de nos jours, a tellement exalté la liberté, peut encore accepter l'adoration spontanée d'un esprit s'adressant à Celui qui est le Créateur de cet univers, mais il s'oppose à une adoration qui prend cette forme humble de l'obéissance et qui traduit un amour qui, pour être fidèle, accepte de perdre son éclat — *nigra sum sed formosa* — l'adoration du Crucifié, de Celui qui est méprisé, rejeté par les hommes, de Celui qui obéit au Père.

L'adoration de la Croix demeure toujours, pour le philosophe, une folie. Il ne faut pas vouloir humaniser la Croix pour la rendre plus acceptable au « philosophe ». On supprimerait alors son mystère. Il faut accepter que la Croix ne soit sagesse que pour le croyant, et il faut reconnaître qu'elle est et sera toujours pour notre raison un mystère. Nous ne pouvons pas ramener le mystère de Dieu aux limites de notre raison. Et si ce mystère se donne à nous d'une manière plénière, n'est-il pas normal alors que notre pauvre raison soit comme totalement dépassée ?

Nous avons, nous aussi, éprouvé en nous combien le mystère de la Croix était un scandale ! Pour l'homme sensible, affectif, pour l'homme qui vit selon ses sentiments, l'adoration du Christ crucifié, non seulement est intolérable, mais elle est un scandale, une pierre d'achoppement, qui arrête, qui fait reculer, qui fait tomber. Le mystère de la Croix n'est-il pas quelque chose qui semble s'opposer aux élans les plus instinctifs

de notre sensibilité et de nos rêves ? Rien ne nous apparaît comme moins connaturel. Rien ne nous semble aussi violent, aussi « anti-humain ». Si nous laissons parler notre cœur humain selon ses inclinations les plus sensibles, il évitera toujours de considérer, de regarder les exigences propres du sacrifice de la Croix. Nous pouvons avoir un certain sentiment religieux, au niveau de notre sensibilité affective, qui nous porte vers les choses religieuses, qui nous fait aimer une certaine attitude de dévotion, de prière, mais un tel sentiment religieux se scandalise devant le mystère de la Croix : s'il prétend aimer Dieu, c'est, en réalité, pour la joie sensible, humaine, éprouvée dans telle ou telle cérémonie liturgique. Evidemment, ce sentiment religieux peut prendre des modalités extrêmement diverses, depuis le sentiment très affectif, très romantique, de celui qui est ému à l'odeur de l'encens, à l'atmosphère de tel ou tel lieu de culte... jusqu'au sentiment très esthétique, très raffiné, du connaisseur en matière religieuse qui aime une belle cérémonie, qui aime la splendeur du chant grégorien... Il peut aussi être une voie d'accès à une activité religieuse plus vraie, plus profonde, mais, s'il est enfermé sur lui-même, il ne peut atteindre à un véritable acte d'adoration qui s'adresse au Dieu Créateur.

Si le philosophe, comme philosophe, ne peut dépasser l'adoration qui regarde le Dieu-Créateur, l'homme qui demeure dans ce sentiment religieux ne peut dépasser une « image » qu'il se fait de Dieu. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il se scandalise en présence de ce sacrifice si réaliste de la Croix, qui atteint Dieu dans son mystère d'amour intime et jaloux. Ici encore, il ne faut pas vouloir ramener le Dieu véritable aux fantaisies de nos images, de nos rêves, de nos idées artistiques. Il faut accepter que l'unique Dieu ne peut être atteint immédiatement par notre imagination et notre connaissance artistique.

Il faut reconnaître que la foi seule au Christ crucifié nous permet d'atteindre Dieu en son mystère personnel, en son mystère d'amour miséricordieux et juste, en son mystère d'amour tout-puissant et éternel... et nous permet de vivre de ce mystère d'amour de Dieu qui nous est donné, communiqué en l'adoration filiale de Jésus.

Cette foi ne supprime pas notre intelligence et notre raison ; bien au contraire, elle intensifie notre amour spirituel, lui permettant d'être plus lui-même. C'est en aimant Dieu d'un amour surnaturel et divin avec le Christ crucifié, qu'on s'aime vraiment et qu'on aime vraiment ceux qui sont proches de nous. Cet amour peut avoir une efficacité et une affectivité uniques, car il unit intimement notre cœur à la Source de tout amour.

Notre sensibilité artistique elle-même est comme purifiée et intensifiée, car elle se trouve comme ennoblie du dedans par la foi vivante qui l'unit à Celui qui est le chef-d'œuvre de Dieu, à Celui qui, en son mystère de la Croix et en son mystère de la Résurrection, est vraiment la Gloire du Père.

L'adoration du Christ crucifié est bien, pour le croyant, « sagesse » de Dieu. Seule, elle achève les diverses adorations de l'Ancien Testament ; seule, elle nous donne un accès immédiat au « Royaume de Dieu », à la contemplation de son mystère et de ses attributs.

BIBLIOGRAPHIE

★ *Les grandes études, sources de la théologie chrétienne :*

Avant tout, on aura toujours intérêt à revenir aux grands maîtres qui ont formé la pensée chrétienne.

S. JEAN CHRYSOSTOME. — *Sur l'incompréhensibilité de Dieu*, trad. R. Flacelière. Sources chrétiennes. Cerf.

S. AUGUSTIN. — *Les Soliloques* (surtout le Livre I), trad. P. de Labriolle. Desclée de Br., 1948.

Confessions (Livres X à XIII), trad. P. de Labriolle, Budé, 1925.

PSEUDO-DENYS. — *Les noms divins*, trad. de Grandillac, Aubier, 1943.

S. ANSELME. — *Monologion et Proslogion*, trad. Rousseau, Aubier, 1947.

S. THOMAS D'AQUIN. — *Somme contre les Gentils*. Livre I (trad. à paraître prochainement chez Lethielleux).

Somme théologique, I, qu. 2 à 26., trad. Sertillanges, Rev. des Jeunes.

En plus de ces deux admirables traités sur le mystère de Dieu, nous signalons aussi les très belles et pénétrantes études du Commentaire sur les Noms divins de Denys, et le 1^{er} Livre des Sentences.

★ *Les traités théologiques :*

— Parmi tous les autres, deux livres se recommandent par leur pénétration, leur respect du mystère, leur qualité de synthèse et de clarté tout à la fois : R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Les Perfections divines*, Beauchesne. C.-V. HÉRIS, *Le mystère de Dieu*, Siloé.

— Pour une étude plus développée, nous renvoyons à l'ouvrage qui demeure essentiel en ce domaine : R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Dieu, Son Existence et sa Nature*. Beauchesne, 2 tomes.

— H. PAISSAC, *Dieu est*, dans l'Imitation théologique, tome II, pp. 83-142.

— On trouvera des perceptions spirituelles très pénétrantes sur le mystère de Dieu dans : M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu*, Vie spirituelle. Nov. 1950, pp. 417-445.

★ *Le problème de la connaissance de Dieu :*

CH. JOURNET, *Connaissance et Inconnaissance de Dieu*. Luf., 1949.

J. DANIELOU, *Dieu et nous*. Grasset, 1956.

H. DE LUBAC, *Sur les chemins de Dieu*, Aubier, 1956.

★ *On pourra aussi consulter :*

P. VAN IMSCHOOT, *Théologie de l'Ancien Testament*, tome I, Dieu. Desclée et C^o, 1954.

G.-L. PRESTIGE, *Dieu dans la pensée patristique*. Aubier, 1955.

E. JACOB, *Théologie de l'Ancien Testament*. Delachaux Niestlé, 1956.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
PREMIERE PARTIE	
Les grands sacrifices d'adoration de l'Ancien Testament :	
Préfigurations du sacrifice de la Croix	13
Sacrifice d'Abel	13
Sacrifice de Noé après le déluge	15
Sacrifice d'Isaac	17
La Pâque	24
Sacrifice d'Elie	30
Sacrifice des sept frères et de leur mère	38
DEUXIEME PARTIE	
Le sacrifice d'adoration de la Croix	43
Le mystère du Christ crucifié	43
Le mystère de la Croix :	
Adoration en esprit et en vérité	46
TROISIEME PARTIE	
Le Christ crucifié : notre Sagesse.	
La révélation du mystère de Dieu	61
Le sacrifice de la Croix :	
Révélation du mystère de l'amour du Père et de sa simplicité	61
Le sacrifice de la Croix :	
Révélation du mystère de la justice et de la miséricorde du Père ..	73
Harmonie divine de la miséricorde et de la justice	81
Le sacrifice de la Croix :	
Révélation de la toute-puissance du Père et de sa présence en tout ce qui est	83
Le sacrifice de la Croix :	
Révélation de l'éternité et de la sainteté du Père	102
CONCLUSION	117

JE SAIS - JE CROIS

ENCYCLOPÉDIE DU CATHOLIQUE AU XX^e SIÈCLE

Première partie : Je sais, Je crois.

1. Ce que l'homme sait (bases et limites du savoir humain).
- * 2. La théologie est-elle une science ?
3. La tradition.
4. Les dogmes, bases de la foi.
- * 5. Les dogmes changent-ils ? Théologie de l'histoire du dogme).
- * 6. Qu'est-ce que croire ?
7. Dieu donne sa parole (la Révélation).
8. Mythes ou mystères (le vrai sens des mystères chrétiens).
9. Le miracle, preuve de foi ?
- * 10. Existe-t-il une philosophie chrétienne ?
11. Les origines de la philosophie chrétienne.
- * 12. La philosophie chrétienne au Moyen Age.
- * 13. Pensée moderne et philosophie chrétienne.
- * 14. Le Christianisme se désintéresse-t-il de la Science ?
- * 15. Le Dieu des philosophes et des savants.

Seconde partie : Les grandes vérités du salut.

- * 16. Un seul Dieu tu adoreras.
- * 17. Le mystère du Dieu vivant.
- * 18. L'Esprit-Saint.
19. Les mains du Créateur (la création).
- * 20. Le problème du mal.
- * 21. Satan, l'adversaire.
- * 22. Servitude de la liberté ? (Providence, prédestination).
- * 23. La grâce et nous chrétiens.
- * 24. L'Incarnation.
- * 25. La Rédemption par le sang.
26. La communion des saints.
- * 27. Trois vertus clefs : Foi, Espérance, Charité.
- * 28. Je ressusciterai.

Troisième partie : Qu'est-ce que l'homme ?

- * 29. Les origines de l'homme.
- * 30. L'Evolution (hypothèses et problèmes).
- * 31. Homme, qui suis-je ? (Essai d'Anthropologie chrétienne).
- * 32. Poussière vivante (corps de l'homme, biologie, etc...).
- * 33. Y a-t-il une science de l'âme ?
34. L'homme social.
- * 35. L'homme métaphysique.
- * 36. Supranormal ou Surnaturel ?

Quatrième partie : La vie en Dieu, les médiateurs.

37. Prier.
38. L'expérience mystique.
- * 39. Spirituels et mystiques des premiers temps.
- * 40. La Spiritualité médiévale.
- * 41. De la Dévotion moderne à la spiritualité française.
- * 42. Mystiques parmi nous.
- * 43. Pèlerinages.
- * 44. Quelle est Celle-ci ?
- * 45. Histoire du culte de la Sainte Vierge et de ses apparitions.
- * 46. Qu'est-ce qu'un saint ?
- * 47. Les anges au ciel et parmi nous.

Cinquième partie : Présence du salut parmi nous.

- * 48. L'Eglise et son mystère.
49. Qu'est-ce qu'un sacrement ?
50. L'eau et la promesse (baptême et confirmation).
- * 51. La loi, la faute, le pardon.
- * 52. L'Eucharistie.
- * 53. Prêtres du Christ (le mouvement de l'Ordre).
- * 54. Le mariage chrétien.
- * 55. Le chrétien devant la maladie et la mort.
- * 56. Vivre en chrétien.
- * 57. Catholicisme et Progrès social.
58. Morale internationale.
- * 59. Le Chrétien devant l'argent.

Sixième partie : La Bible, livre de Dieu, livre des hommes.

- * 60. Qu'est-ce que la Bible ?
61. La Terre de la Promesse (géographie de la Terre Sainte).
- * 62. Archéologie du Peuple d'Israël.
- * 63. La critique devant la Bible.
64. Brève histoire du peuple de Dieu.
- * 65. L'âme d'Israël dans le livre.
- * 66. Les Prophètes.
67. Comment connaissons-nous Jésus ?
68. Brève vie de Notre Seigneur.
69. Quelle est donc cette bonne nouvelle ?
- * 70. Saint Paul et son message.
71. Ce que l'Ancien Testament ne dit pas (apocryphes, manuscrits de la Mer Morte).
- * 72. Ce que l'Evangile ne dit pas.

Septième partie : l'Eglise dans son histoire.

- * 73. La Croix conquiert le monde.
- * 74. De Constantin à Charlemagne (A travers le chaos barbare).
- * 75. La chrétienté, sa grandeur et sa ruine. (De l'an mille au milieu du XV^e s.).
- * 76. L'insurrection protestante et le renouveau catholique.
- * 77. L'Eglise à l'époque classique.
- * 78. L'Eglise des XIX^e et XX^e siècles.

Huitième partie : l'Eglise dans son organisation.

- * 79. L'Eglise a ses lois (le droit canon).
- * 80. La Papauté.
- * 81. Ministres et Princes de l'Eglise (Curie, Conclave, etc...).
- * 82. Les successeurs des Apôtres (les évêques).
- * 83. Le curé et sa paroisse.
- * 84. Les Ordres religieux masculins.
- * 85. Un million de religieuses.
- * 86. Les laïcs aussi sont l'Eglise.
- * 87. Catholicité (extension, Eglises unies, état d'esprit « catholique »).

Neuvième partie : les problèmes du Monde et de l'Eglise.

- * 88. L'Eglise et l'Etat : Un problème permanent.
- * 89. L'Eglise et les structures économiques du monde.
- * 90. Dieu n'est pas mort (Essai sur l'athéisme contemporain).
- * 91. La science détruit-elle la religion ?
- * 92. Psychiatrie et Religion.
- * 93. La technique contre la foi (civilisation de la machine).
- * 94. Le Chrétien devant la planétarisation du monde.
- * 95. Christianisme et Communisme.
- * 96. Christianisme et Colonialisme.
- * 97. L'Eglise agit par ses saints.
- * 98. Les missions : leur histoire.
- * 99. Missions d'aujourd'hui.
- * 100. La sociologie religieuse.
- * 101. Pour une Eglise en état de mission.
- * 102. L'Action catholique.
- * 103. Le travail, les ouvriers et l'Eglise.
- * 104. La Charité du Christ en acte.
- * 105. L'Education chrétienne.
- * 106. Nos raisons de croire. Sens et vertu de l'Apologétique.

Dixième partie : l'Eglise dans sa liturgie et ses rites.

- * 107. L'esprit de Dieu dans la Sainte Liturgie.
- * 108. Les livres liturgiques (des sacramentaires au bréviaire).
- * 109. Histoire de la Messe.
- * 110. Le renouveau liturgique.
- * 111. Les liturgies d'Orient.
- * 112. Le calendrier chrétien.
- * 113. Objets et habits liturgiques.

Onzième partie : Les lettres chrétiennes.

- * 114. La plume au service de Dieu.
- * 115. Les langues sacrées.
- * 116. Origines des lettres chrétiennes.
- * 117. Lettres chrétiennes au Moyen Age.
- * 118. L'humanisme chrétien.
- * 119. Christianisme et lettres modernes.
- * 120. La littérature du péché et de la grâce.

Douzième partie : Les arts chrétiens.

- * 121. Valeur chrétienne de l'art.
- * 122. Naissance de l'art chrétien.
- * 123. Abbayes et Cathédrales (architecture, romane et gothique).
- * 124. Ces Palais où Dieu habite.
- * 125. Brève histoire de la peinture chrétienne.
- * 126. Brève histoire de la sculpture chrétienne.
- * 127. Le vitrail.
- * 128. Un art sacré pour notre temps.
- * 129. Le théâtre chrétien.
- * 130. Histoire de la Musique chrétienne.
- * 131. Cinéma et Foi chrétienne.
- * 132. Radio-télévision pour le Christ.
- * 133. La presse catholique.

Treizième partie : Frères séparés.

- * 134. Les Juifs, foi et destinée.
- * 135. L'Esprit de l'Orthodoxie grecque et russe.
- * 136. Brève histoire des hérésies.
- * 137. Le Protestantisme.
- * 138. L'Anglicanisme.
- * 139. Le phénomène des sectes au XX^e siècle.

Quatorzième partie : Religions non chrétiennes et quêtes de Dieu.

- * 140. Les Religions des préhistoriques et des primitifs.
- * 141. Les religions de l'Orient ancien.
- * 142. Les religions grecque et romaine.
- * 143. Connaître l'Islam.
- * 144. Hindouisme ou Sanātana Dharma.
- * 145. Le Bouddhisme et les religions de l'Extrême-Orient (confucianisme, taoïsme, shintoïsme).
- * 146. La Gnose éternelle.
- * 147. La Superstition, ersatz de foi.
- * 148. La Franc-Maçonnerie.

Conclusion.

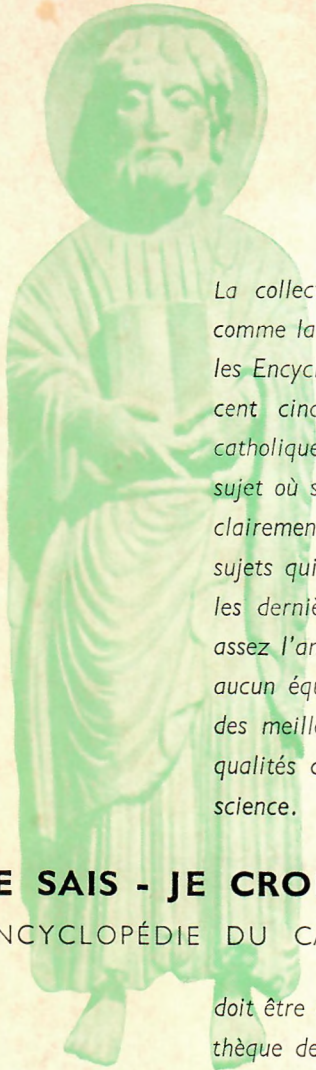
- * 149. Pourquoi je suis chrétien.
- * 150. Table encyclopédique.

* VOLUMES PARUS.

Dépôt légal : N° 1824

1811

4^e trimestre 1961



La collection "JE SAIS-JE CROIS" se présente comme la plus complète et la plus simple de toutes les Encyclopédies destinées au public chrétien. En cent cinquante petits volumes, tout ce qu'un catholique peut désirer connaître sur n'importe quel sujet où sa religion est impliquée se trouve exposé clairement, de façon accessible à tous. La liste des sujets qui y sont abordés (telle qu'elle figure dans les dernières pages du présent ouvrage) montre assez l'ampleur de cette entreprise dont il n'existe aucun équivalent. Chaque sujet est traité par un des meilleurs spécialistes, choisi autant pour ses qualités d'exposition que pour la solidité de sa science.

JE SAIS - JE CROIS

ENCYCLOPÉDIE DU CATHOLIQUE AU XXÈME SIÈCLE

doit être désormais en bonne place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse aux problèmes religieux et veut être au courant du dernier état de toutes les questions.

Imprimé en France



407.016

PRIX : 4,50 NF +
4,88 NF T.L.I.

Imp. Watelet - Paris